



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

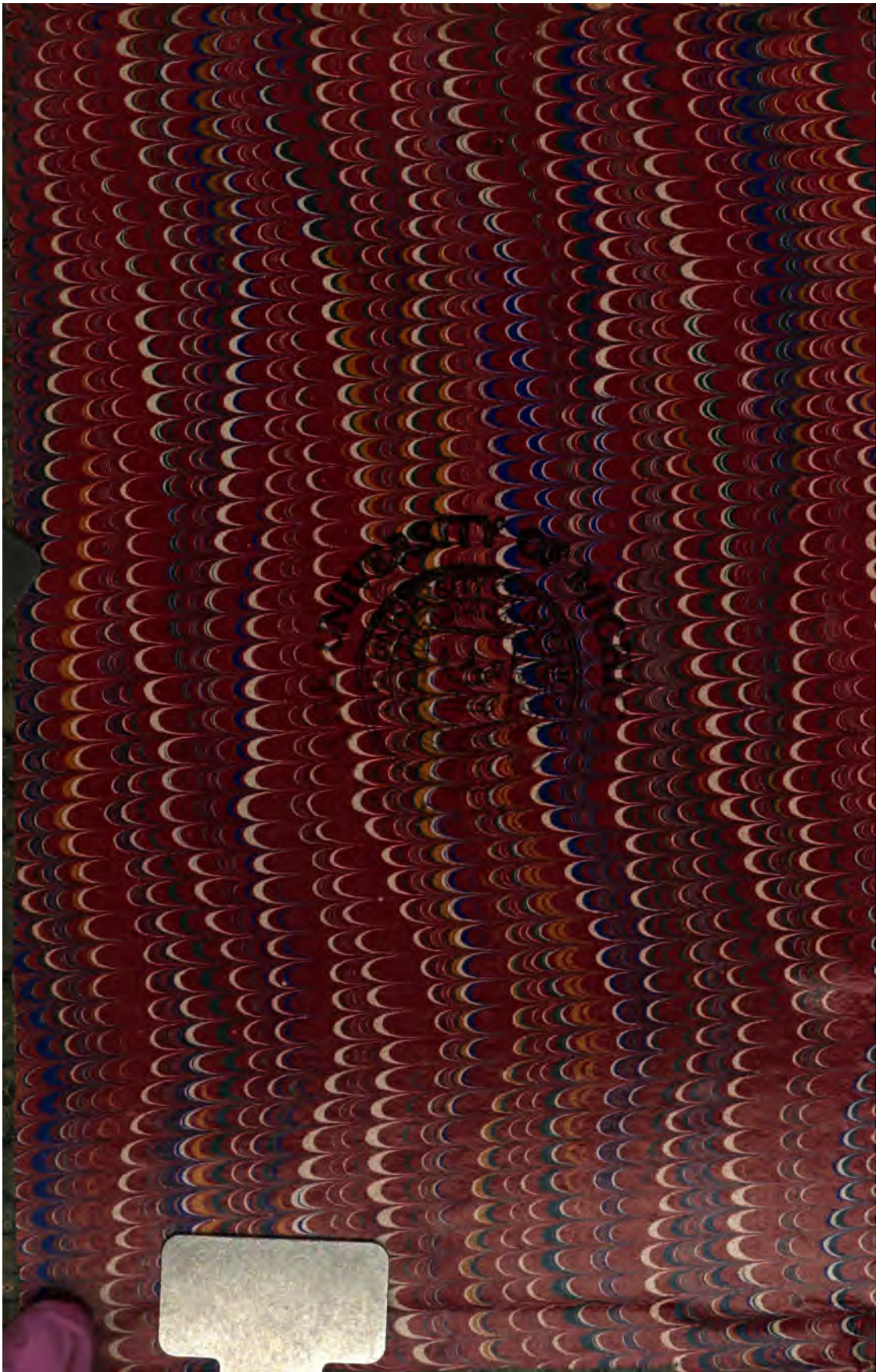
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

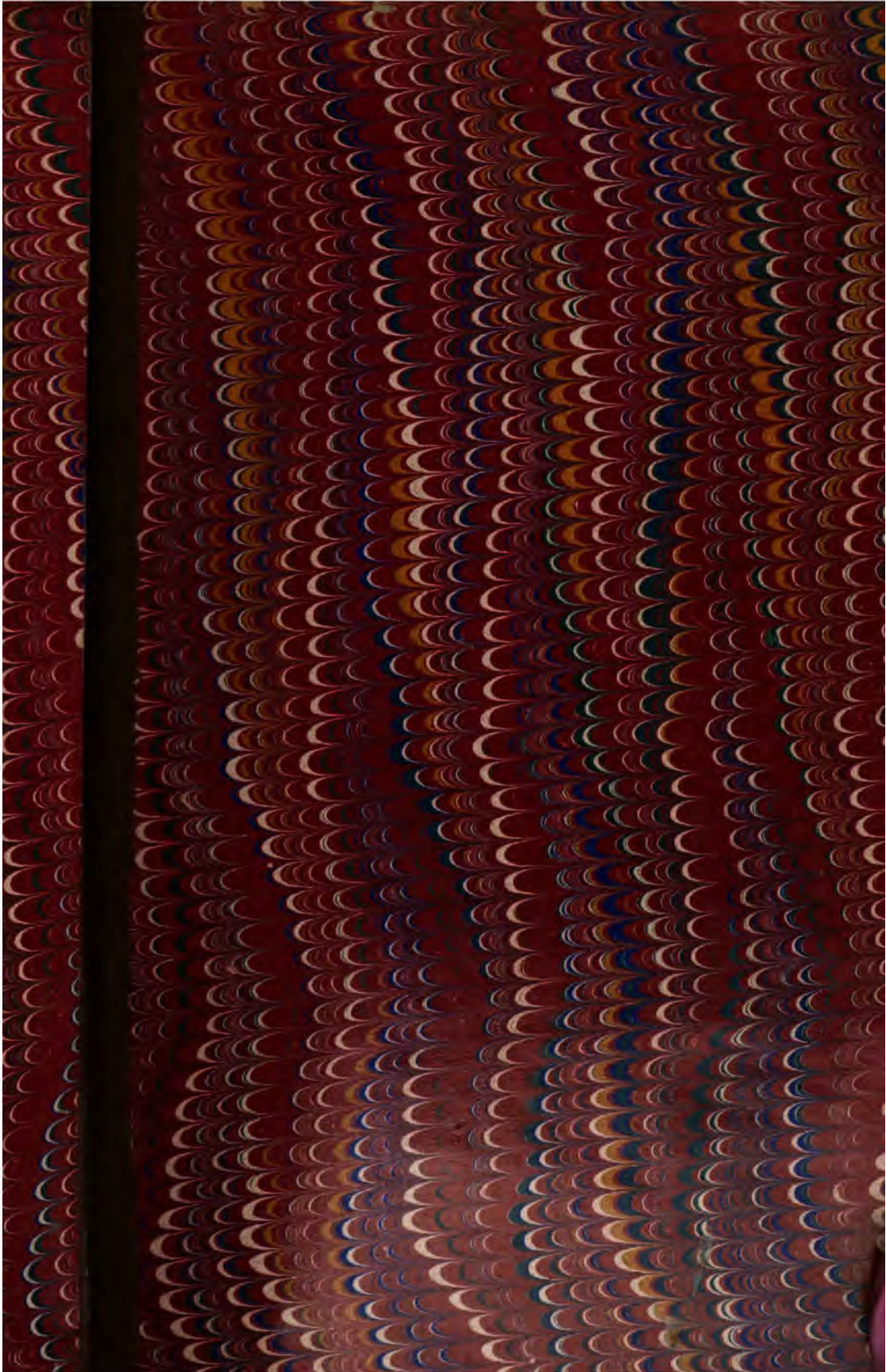
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GRAD
848
N132
C45
1870
BUHR

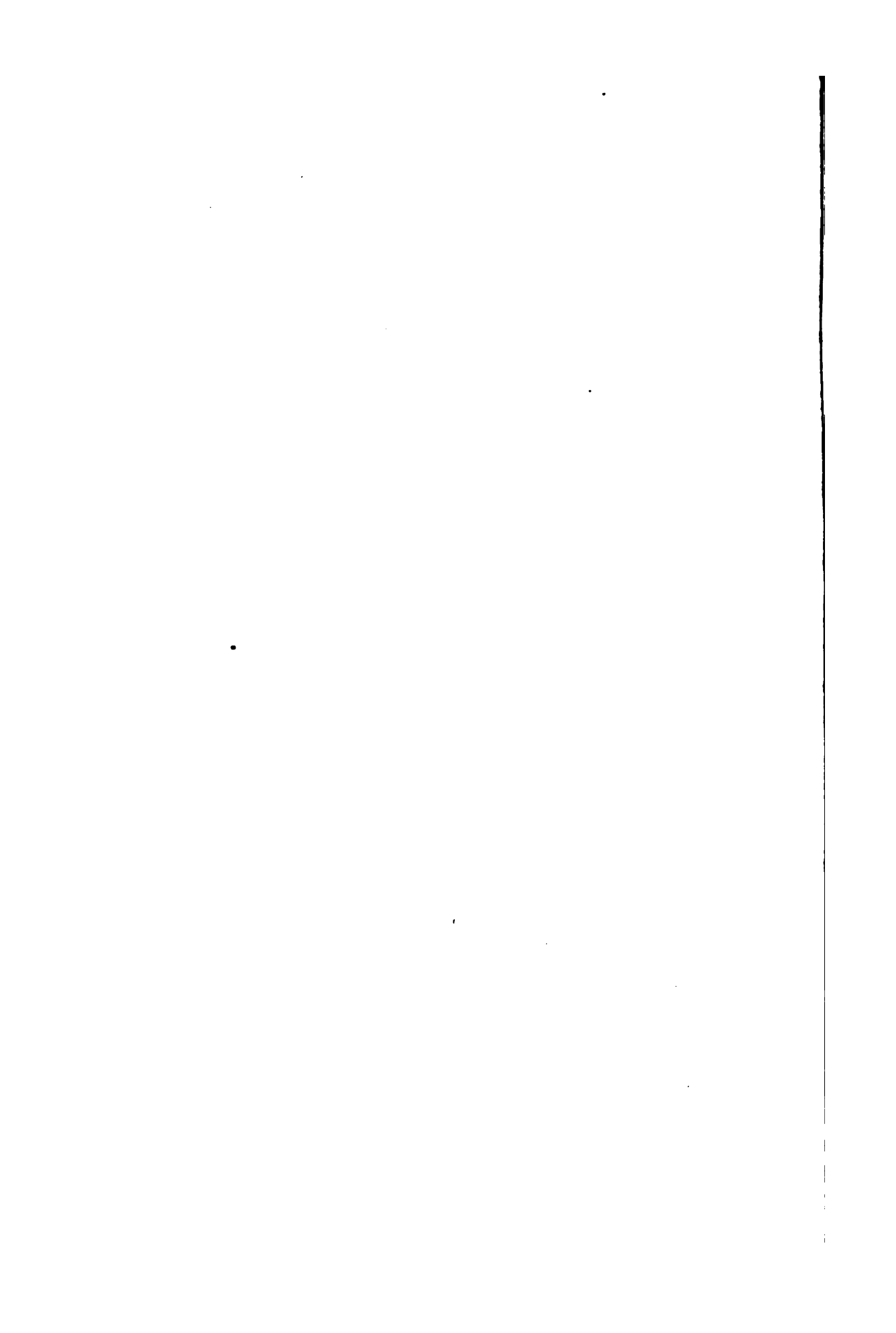
B 1,473,305







22-4-32



CHANSONS

DE

GUSTAVE NADAUD.

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction
et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la
librairie) en juillet 1870.





Publié par H. Plon

Imp. Chateau de l'Hotel Colbert, à Paris

GKMD
848
N132
C45
1870
BUHR

Grand/baker
giff
stzios

CHANSONS.

—>>>C<<<—

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

A mes amis, mes chansonnettes :
Ils en sont pères à moitié ;
C'est pour eux que je les ai faites ;
Je les dédie à l'amitié.
Mais, lecteur, si mon pauvre livre
Ne tient pas ce qu'ils ont promis,
Les coupables, je vous les livre :
Prenez-vous-en à mes amis.

Si je ris de tous les systèmes ,
C'est qu'il faut rire un peu de tout ;
La sottise est dans les extrêmes ;
Vous me direz qu'elle est partout.
Socialistes trop crédules ,
Trop incrédules endormis ,
Si je vous trouve ridicules ,
Prenez-vous-en à mes amis.

Ma Muse a des façons galantes
Qui des prudes feraient l'effroi ;

Pardonnez-moi, femmes clémentes;
 Pauvres maris, pardonnez-moi.
 Et si quelquefois la coquette,
 Un peu plus bas qu'il n'est permis,
 Laisse tomber sa collerette....
 Prenez-vous-en à mes amis.

LES INDULGENCES.

1857.

Sandale au pied, bâton en main,
 Un jeune clerc allait à Rome;
 Il rencontre sur son chemin
 Un moine qui lui dit : « Jeune homme,
 De Saint-Pierre et du Vatican
 Vous verrez les magnificences?
 — Non, je suis fils de paysan,
 J'y vais chercher des indulgences.

— Ho! ho! l'ami, nous avons donc
 De gros péchés à reconnaître?
 — Non; je vais demander pardon
 Pour ceux que je pourrai commettre.
 — Mon fils, c'est prudent, en effet;
 Mais chacun a ses échéances :
 Moi, j'attends que le mal soit fait
 Pour demander des indulgences. »

Les auteurs me semblent souvent
 Suivre l'exemple du bon moine.

D'abord, ils jettent à tout vent
Leur esprit et leur patrimoine :
Puis en termes doux et léchés,
Au lecteur ils font des avances ;
On commence par les péchés,
On finit par les indulgences.

VIEILLE HISTOIRE.

Mes enfants, au coin du feu
Quand chacun de nous se presse,
Laissez-moi penser un peu
Au vieux temps de ma jeunesse ;
Laissez-moi rêver toujours
Au souvenir séculaire
Qui berça mes premiers jours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Si vous saviez, mes enfants,
Comme alors nous étions belles,
Avec nos flots de rubans,
Avec nos fines dentelles !
C'était le temps des amours ;
Les hommes cherchaient à plaire ;
Les femmes plaisaient toujours....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Loin de nos salons, alors,
On laissait la politique ;

Point de pianos discords,
Et point de thé britannique ;
Mais un compliment bien dit,
Une épigramme légère,
De la grâce et de l'esprit....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie ;
Ils étaient beaucoup plus grands,
Avec plus de modestie ;
Ils avaient moins de procès ;
Ils apprenaient la grammaire ;
Ils écrivaient en français....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
Nous avions toutes les gloires :
Les poétiques lauriers
Et la palme des victoires.
Tout s'inclinait devant nous,
Et les peuples de la terre
Nous admiraient à genoux....
— Vieille histoire, ma grand'mère.

UN BANQUET.

1847.

Air des Cancans.

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

La banque socialiste
De tous les côtés craquait,
Et, pour compléter sa liste,
Le principal lui manquait....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

On court, on crie, on s'agite,
On met de l'huile au quinquet ;
On fait rouler la marmite,
La broche et le tourniquet....

Un banquet,
Un banquet,

Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Déjà la gaité se gagne,
On prend un tour plus coquet ;
On fait frapper le champagne,
Et réchauffer le tokai....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui nous manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Comme on boit à la patrie !...
Le vin ouvre le caquet :
Un montagnard en furie
Veut boire dans un baquet !...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Dans une chanson à boire
S'égare un vieux perroquet ;
Un singe fait de l'histoire,
D'après Dumas et Maquet....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

On tape le ministère ;
Chacun lui fait son paquet :
Richelieu n'est qu'un macaire,
Et Sully qu'un paltoquet !...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

L'un préche les alliances ;
L'autre tire le briquet ;
L'un tombe sur les finances,
Et l'autre, sur... le parquet !

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Une dame se hasarde,
Timide, sous son bouquet ;

Elle parle... prenez garde!...
Non... ce n'est que le hoquet...

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

Les uns restent sous la table,
D'autres cherchent un bosquet ;
Le seul resté raisonnable
Va chez Madelon Friquet....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui lui manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

A ses amours, à la gloire,
Chez nos aïeux on trinquait,
Sans discourir sur l'histoire ;
On ne savait pas ce qu'est....

Un banquet,
Un banquet,
Voilà ce qui leur manquait ;
Un banquet,
Un banquet,
Vive, vive Bilboquet !

L'INVALIDE.

Noble soldat mutilé par la gloire,
Dernier débris d'un temple dévasté,
Tes ennemis, surpris de leur victoire,
Restent tremblants devant ta pauvreté.
Cent coups gagnés sur vingt champs de bataille
T'ont fait pourtant un assez beau trésor ;
Comme un drapeau criblé par la mitraille,
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ils t'ont connu dans leurs cités parjures,
Et chacun d'eux contemple avec effroi
Ce vieil habit, et ces larges blessures
Qu'ils t'envoyaient, en fuyant devant toi.
Des rois honteux et des palais serviles
Ton pied vainqueur brisait les trônes d'or....
Un bâton seul soutient tes pas débiles....
Pauvre invalide, ils te craignent encor.

Es-tu de ceux qu'une avalanche immense
Sur l'Italie a jetés triomphants ?
De l'Allemagne abaissant la distance,
As-tu du Nord réveillé les enfants ?
Es-tu de ceux que virent apparaître,
En leurs déserts, l'Oural et le Thabor ?
Soldat, tu fus de tous ceux-là peut-être...
Pauvre invalide, ils te craignent encor.

Ravis enfin à leur lente agonie,
Tu soulevais les peuples aux combats ;

Tu leur portais la gloire et le génie ,
 Et tu semais la France sous tes pas.
 Partout, alors, de leur sainte cohorte
 Ton bras guidait le généreux essor ;
 Ton bras s'étend... mais un boulet l'emporte....
 Pauvre invalide, ils te craignent encor.

L'heure a sonné, sens tressaillir la terre !
 La liberté parle à ses nourrissons !
 Ton sang, versé sur la rive étrangère,
 A fécondé d'immortelles moissons.
 Entends, entends l'hymne de délivrance :
 Un nom s'élève en un sublime accord,
 Un nom sacré : c'est celui de la France !
 Pauvre invalide, ils t'appellent encor !

LES REINES DE MABILLE *.

Pomaré, Maria,
 Mogador et Clara,
 A mes yeux enchantés,
 Apparaissez, chastes divinités !

C'est samedi ; dans le jardin Mabilie
 Vous vous livrez à vos joyeux ébats ;

* Je réclame l'indulgence du lecteur pour les incorrections et les négligences dont fourmille cette chanson. Volontiers, je ne l'eusse pas publiée ; mais comme elle est devenue populaire avec tous ses défauts, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de lui donner une place dans ce recueil.

C'est là qu'on trouve une gaité tranquille,
Et des vertus qui ne se donnent pas.

Le Cerbère crépu
M'a déjà reconnu,
Et l'orchestre... bravo!
Est dirigé par monsieur Pilodo.

Voyez, là-bas, le sémillant Mercure,
Et ses fuseaux qui tricotent gratis,
Représentant le Dieu qui nous récure,
Et la maison G*** père et fils.

Dans un quadrille à part,
Voici le grand Chicard
Avec grâce étalant
Un pantalon qui dimanche était blanc.

Ton noble front, ô grand roi de l'époque!
Porte le sceau de l'immortalité;
Mais, avec toi, ton ignoble défroque
Veut-elle aller à la postérité?

Dans ton rapide essor,
Je te suis, Mogador;
Partage mon destin,
Fille des cieux... et du quartier Latin.

En te faisant si belle d'élégance,
Ton père eût dû songer, en même temps,
A te doter d'un contrat d'assurance
Contre la grêle... et d'autres accidents.

Maria, passe l'eau,
Laisse là ton Prado :
Prodiges superflus !
L'étudiant, hélas ! ne donne plus.

Que j'aime autour de ta prunelle noire
Ce cercle bleu tracé par le bonheur,
Liste d'azur qui garde la mémoire
Des amoureux effacés de ton cœur !

O grande Pomaré,
A ton nom révééré,
Ton peuple transporté
S'est incliné devant ta majesté !

Ah ! cambre-toi, ma superbe sultane,
Et sous les plis, que tu sais ramener,
Fais ressortir ce vigoureux organe
Que la pudeur me défend de nommer.

De ton humble sujet,
Accepte ce bouquet
Plus frais que tes appas,
Et parfumé... comme tu ne l'es pas.

Je t'aimais mieux lorsque, modeste et bonne,
O Rosita ! tu faisais cent heureux ;
Ta tête alors n'avait pas de couronne,
Mais elle avait encore des cheveux.

O charmante Clara !
Professeur de polka,

J'aime mieux les ébats
Et les leçons que tu n'affiches pas.

Depuis dix ans, comment, sur cette foule,
As-tu gardé ce prestige enchanteur?...
C'est que, toujours, ta fontaine qui coule
De tes attraits entretient la fraîcheur.

Coule, coule toujours,
Fontaine des amours :
Qui sait si, quelque jour,
Je n'irai pas y puiser à mon tour?...

Oui, tu vivras autant que la Chaumière,
Oui, sur l'airain ton nom se gravera ;
On a bien fait la fontaine Molière ;
Je te promets la fontaine Clara.

En voyant ces beaux yeux,
Ce sourire amoureux,
Et cette gorge-là !...
Qui ne dirait : La reine, la voilà !...

Ah ! que ne puis-je, en une folle orgie,
Réunissant vos quatre majestés,
Vous décerner, comme à l'Académie,
Des prix Montyon de toutes qualités !...

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Quel superbe festin
Je paierai quand... il n'en coûtera rien.

VOLUPTÉ.

Plaisir suprême, adorable magie,
Prêtez un charme à mes tendres accents ;
Venez, venez, près de mon Émilie,
Remplir mon cœur et réveiller mes sens.

Loin les soucis !... arrière la contrainte !
Épanchez-vous, torrents des voluptés ;
Et sur nos cœurs, unis dans cette étreinte,
Versez, versez vos trésors enchantés.

Vins généreux, enivrante ambroisie,
Sous vos rubis que naissent les plaisirs !
Et, de la coupe où ma raison s'oublie,
Faites couler le trouble et les désirs....

O ma sultane, ô ma belle maîtresse,
De ton amant partage les transports ;
Viens sur mon cœur, ivre de mon ivresse ;
Viens dans mes bras riches de tes trésors.

De tes cheveux, aussi noirs que l'ébène,
Laisse tomber les flots au gré des vents ;
Ah ! laisse-moi vivre de ton haleine,
Voir par tes yeux et sentir par tes sens !

Lèvres de rose, épaule ravissante,
Confiez-moi tous vos enchantements ;
Marbre sensible et neige éblouissante,
Dérobez-vous sous mes embrassements.

Presse ton cœur sur mon cœur qui s'agite,
Ta main tremblante en ma tremblante main ;
Et que le cri de mon sein qui palpite
Trouve un écho palpitant dans ton sein.

Ah ! qu'il est beau, ma superbe bacchante,
De voir tes yeux rayonner de plaisir,
Et ton corps souple et ta gorge mouvante
Sous mes baisers trembler et défaillir !...

Divine extase !... ô volupté ! je t'aime !...
Durez, durez, délice solennel !
Ah ! puissions-nous, dans ce moment suprême,
Nous endormir du sommeil éternel !

NOUS SOMMES GRIS.

Il existe sur la terre
Plus d'un étrange animal
Qui prétend que tout va mal ;
Laissons dire, laissons faire ;
Nous pensons tout le contraire....

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Selon leur humeur chagrine,
Il faudrait changer, vraiment,

Tout... jusqu'au gouvernement!...
S'ils connaissaient sa cuisine,
Ils chanteraient, j'imagine...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Ils vont se mettre en campagne,
Pour conquérir le Maroc....
N'avons-nous pas le Médoc,
La Bourgogne, la Champagne,
Et les châteaux en Espagne ?...

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

Quoi qu'on dise et qu'on répète,
La vertu règne partout....
Chez les avoués surtout !
La chambre entière est honnête,
Et le siècle n'est pas bête....

Nous sommes gris,
Mes amis ;
Tout marche bien en ce bas monde ;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris !

La jeunesse est économe,
Les vieillards sont généreux,
Et les maris amoureux....
Même un jésuite est un homme....
Nous irons le dire à Rome!...

Nous sommes gris,
Mes amis;
Tout marche bien en ce bas monde;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris!

Les femmes, qu'on dit cruelles,
Pour nous n'ont plus de rigueurs
Et sollicitent nos cœurs....
Nous les voyons toutes belles,
Et nous les croyons fidèles....

Nous sommes gris,
Mes amis;
Tout marche bien en ce bas monde;
Le ciel est bleu, la terre est ronde,
Nous sommes gris!

Jouissons du bonheur d'être,
Et prolongeons nos amours;
Tous les plaisirs sont trop courts!...
Quand l'aurore va paraître,
Demain, nous dirons peut-être....

Nous étions gris,
Mes amis;
Tout marche mal en ce bas monde;
La terre est plate, et le ciel gronde;
Nous étions gris!

A BÉRANGER.*Air du Grenier.*

C'est un festin où la gaité préside,
D'où la franchise a banni les façons ;
Buvons , amis ; c'est dans un verre vidé
Qu'on a trouvé la source des chansons.
De mets fumeux et de roses nouvelles,
Voyez, au loin, la table se charger ;
Les vins sont vieux, et les amis fidèles :
O mes amis, chantons du Béranger !

Ne vois-je pas apparaître Jeannette ?
Sans ornement son corsage est plus beau ;
Voici Margot tirant sa collerette,
Et voici Lise avec son frais chapeau.
Mais le champagne, aux robes si funeste,
Vient de donner le signal du danger :
Adieu chapeau, collerette... et le reste :
O mes amis, chantons du Béranger !

Amis, buvons ! Le vin à nos pensées
Apportera la force et la grandeur ;
Il nous rendra nos victoires passées,
Nos visions de gloire et de splendeur.
O souvenir ! du sein de nos ruines,
Avec un nom, fais pâlir l'étranger,
Et fais bondir nos cœurs dans nos poitrines :
O mes amis, chantons du Béranger !

Ils sont passés, ces beaux jours de conquêtes :
O vieux guerriers, versez, versez vos pleurs !
Brisez la lyre, ó sublimes poètes,
Qui n'aviez pas de chants pour nos malheurs !
Dès trop longtemps, la Muse, sans défense,
Aux mains des Goths se laissait outrager ;
Mais le génie est immortel en France :
O mes amis, chantons du Béranger !

Ainsi toujours puisons dans sa parole
La souvenance et l'oubli tour à tour ;
Qu'avec le vin l'amitié nous console ;
Buvons l'espoir, le plaisir et l'amour.
Et si des gens aux faces hypocrites
En nos ébats venaient nous déranger,
Pour faire fuir les sots et les jésuites,
O mes amis, chantons du Béranger !

LA LORETTE.

Prudes sournoises,
Vertus bourgeoises,
Qui des attraits ignorez tout le prix,
Arrière, arrière,
Pauvreté fière,
Je suis lorette, et je règne à Paris.

Humble grisette au bonnet populaire,
Aux doigts meurtris au nocturne travail,

Va, tu n'es plus qu'une ombre séculaire,
Éloigne-toi, ma chère, tu sens l'ail !

Ma pauvre fille,
De ta famille
Tu crains toujours les reproches grossiers ;
Chez moi, ma mère,
Pour se distraire,
Fait la cuisine et vernit les souliers.

Loin de la tourbe immonde et prolétaire,
Je place haut mon palais passager ;
Terme nouveau, nouveau propriétaire,
Nouvel amour ; en tout j'aime à changer.

Oiseau volage,
Sur mon passage,
A chaque fleur j'arrête mes désirs ;
Et puis, frivole,
Mon cœur s'envole
Sous d'autres cieux chercher d'autres plaisirs.

Je ne vis pas des soupirs de la brise,
De l'air du temps, de la manne du ciel ;
Non, non, je vis de l'humaine bêtise....
Vous le voyez, mon règne est éternel !

Enfant crédule,
Vieux ridicule,
Gueux ou banquier, payez, payez, mon cher :
L'un, mes toilettes,
L'autre, mes dettes,
Vous, mes dîners, vous, mes chemins de fer !

Chacun de vous, marquant ici sa place,
D'un souvenir a couronné mon char :
Je vois Alfred dans cette armoire à glace,
Ce canapé me représente Oscar.

Voici le cadre
De mon vieux ladre,
Le bracelet de mon petit futur,
La croix bénite
Du bon jésuite,
Le lit d'Octave et le portrait d'Arthur.

Mon mobilier, c'est ma biographie,
Qui doit finir au Mont-de-Piété;
Et chaque objet, incident de ma vie,
Me dit encor le prix qu'il m'a coûté.

Jeunes prodiges,
Combien d'intrigues
Pour exciter vos folles vanités !
Que de caresses,
Que de tendresses,
Pour réchauffer vos cœurs, vieux députés !

Mieux que Guizot, de ma diplomatie
Je sais partout étendre les filets,
Sauver le Turc sans froisser la Russie,
Flatter l'Espagne et conserver l'Anglais ;

Être rieuse
Et vaporeuse,
Aimer le calme, et puis la Maison d'Or ;
Être classique

Et romantique,
Aimer Ponsard et sourire à Victor.

Sur le carré d'une antichambre étroite,
Discrètement introduire, le soir,
L'artiste à gauche et le lion à droite,
Quand le banquier attend dans mon boudoir .

Voilà ma vie,
Et mon génie;
Je sais partout être aimable à la fois;
Et chacun pense,
En conscience,
Tromper un sot.... ils ont raison tous trois!

Dieu! les bons tours, les plaisantes histoires!
Les beaux romans, comme on n'en écrit pas!
Je veux un jour rédiger mes mémoires,
A la façon d'Alexandre Dumas!...

Les cavalcades,
Les mascarades
Se croiseront sur vélin illustré,
Et puis les bustes
Des fous augustes,
Abd-el-Kader, Pritchard et Pomaré!

Les gais propos, les châteaux en Espagne,
A deux, le soir, au bord du lac d'Enghien...
Puis, les soupers ruisselants de champagne,
Et les chansons qui ne respectent rien!...

Je suis coquette,
Je suis lorette,

Reine du jour, reine sans feu ni lieu !
Et bien j'espère
Quitter la terre
En mon hôtel... peut-être en l'Hôtel-Dieu.

LA LORETTE DU LENDEMAIN.

J'étais coquette,
J'étais lorette ;
Mais qu'ils sont loin, mes beaux jours d'autrefois !
La république
Démocratique
A détroné les reines et les rois !

Quelle fureur a fait tourner leurs têtes !
Hommes légers, ils ont tout jeté bas !
Ils étaient fous, ils sont devenus bêtes,
Et leurs journaux ne les guériront pas.

O décadence !
Toute la France
Fume aujourd'hui des cigares d'un sou !
L'argent est rare,
On est avare,
Et les messieurs aiment... je ne sais où !

Que sont-ils donc, ces fringants gentilshommes
Qui jetaient l'or sur les tapis douteux ?...
Ils sont fondus, et, sottes que nous sommes,
Tous nos louis sont partis avec eux.

Adieu, conquêtes,
Joyeuses fêtes,
Où le champagne au lansquenet s'unit ;
Belles soirées,
Nuits adorées
Qu'un jeu commence et qu'un autre finit !

De mes succès voici pourtant la place ;
Mais quel silence en mes salons déserts !
Sur mon sofa la poussière s'amasse,
Et tout le jour mes rideaux sont ouverts....

Plus de mystère ;
Là, solitaire,
Je fais des bas ou j'arrose mes fleurs ;
Et, quand arrive
La nuit tardive,
Je reste seule et je crains les voleurs !

Je ne l'ai plus, mon galant équipage ;
Tom est chassé, mes chevaux sont vendus ;
Mon serin seul est resté dans sa cage ;
Il chante à peine, et je ne chante plus !...

Robes nouvelles,
Bijoux, dentelles,
Ma tante, hélas ! sait où je vous ai mis ;
Elle s'envole,
Ma gaité folle ;
Plus de plaisirs, plus d'amants, plus d'amis !

Oiseaux plumés qu'a dispersés l'orage,
Ils vont chercher un monde plus parfait :

Mon épicier devient un personnage ;
Arthur n'est rien , Oscar est sous-préfet !

Mon cœur est vide ,
Mon front se ride ;
Mon boulanger ne me fait plus crédit....
Je crois qu'on sonne!...
Non, non, personne....
Que devenir en cet état maudit ?

Faudra-t-il donc , pour gagner l'existence ,
Tombant plus bas dans mon étroit sentier ,
De mes attraits tarifier l'impudence ,
Et du plaisir enseigner le métier ?

Ou bien , plus sage ,
Dans un village
Irai-je , au loin , racheter mon passé ?
Ou , pauvre fille ,
Avec l'aiguille ,
Dois-je finir comme j'ai commencé ?

Ou bien , quittant cette terre chérie ,
Irai-je enfin chercher fortune ailleurs ?...
Non, non, jamais !... La France est ma patrie ,
Je veux attendre ici des jours meilleurs.

J'étais coquette ,
J'étais lorette ;
Mais qu'ils sont loin mes beaux jours d'autrefois !
La république
Démocratique
A détrôné les reines et les rois !

L E M E L O N.

J'aime la terre de bruyère,
J'aime les rayons du soleil ;
A sa bienfaisante lumière,
Je deviens riant et vermeil.
J'aime la cloche bien fermée
Qui me défend de l'aquilon ;
J'aime une couche parfumée :
Je suis melon.

Je suis l'unique providence
Des charlatans et des auteurs ;
Je suis la dernière espérance
Des filous et des directeurs.
Je suis le héros des bitumes,
Et dans les mines de charbon
Je prends des actions posthumes :
Je suis melon.

Je crois aux éternelles flammes
Des maris anciens et nouveaux,
A la fidélité des femmes,
A la bonne foi des journaux,
Aux convictions politiques
De Démosthène et de Platon,
Aux peupliers démocratiques :
Je suis melon.

Je pousse dans la chambre unique
(J'en aimerais deux cependant),

Et je couvre la république
Sous la cloche du président.
Dans cette fertile Champagne,
Je pousse, à côté du chardon,
Jusqu'au sommet de la montagne :
Je suis melon.

En un mot, je suis le seul maître
De ce globe où nous végétons ;
Et, dans les planètes, peut-être
Ai-je d'illustres rejetons.
Vous, enfin, juges peu sévères,
Qui m'écoutez là.... tout de bon,
Donnez-moi la main, chers confrères,
Je suis melon.

L'AUTOMNE.

Déjà l'automne maladive
Du temps précipite le cours,
Chassant la saison fugitive
De la jeunesse et des amours.
J'ai vu mourir les fleurs nouvelles,
Jaunir l'ombrage du bois vert ;
J'ai vu s'enfuir les hirondelles :
Printemps, adieu ; salut, hiver.

Plus de romanesques voyages
Où le hasard guide nos pas ;

Plus de joyeux pèlerinages
Que Lisette n'avouerait pas !
Mais, près du foyer sédentaire,
Régplant nos droits et nos devoirs,
Nous allons réformer la terre :
Longs jours, adieu ; salut, longs soirs.

Des souvenirs de la jeunesse
Nous avons une ample moisson ;
Chacun de nous à sa maîtresse
Dit adieu dans une chanson.
Mais le temps, qui flétrit les roses,
Des fruits amène la saison ;
Laissons les mots, pensons aux choses :
Plaisirs, adieu ; salut, raison.

L'âge survient, l'âge nous chasse ;
Après nous, nos fils vont venir ;
Sans regrets de tout ce qui passe,
Portons nos yeux vers l'avenir.
Et si quelque image chérie
Parfois revient nous émouvoir,
Ne pensons plus qu'à la patrie !...
Regrets, adieu ; salut, espoir.

TROMPETTE.

Trompette, Trompette, Trompette,
Est-ce là votre nom ?

Non.

Mais vous ne souffrez pas, coquette,
Qu'on vous appelle ainsi ?

Si.

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette est le nom d'une fille ;
Elle a des cheveux blonds

· Longs.

L'amour, qui dans ses yeux petille,
Ne repose jamais....

Mais,

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, ma belle maîtresse,
J'aurais moins de souci,

Si

Vous possédiez plus de sagesse,
De grâces, moins, d'appas,

Pas.

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, Trompette, Trompette,
Pourquoi montrer partout
Tout ?
Cachez plutôt cette toilette,
Cet or et ce brocart ;
Car,

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Elle m'a trahi sans vergogne
Pour trois ou quatre Anglais
Laid ;
Pour un vieux prince de Pologne,
Et pour deux palatins
Teints !...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Mais, va, je t'oublierai moi-même ;
C'est déjà tout à fait
Fait !
Si je dis encor que je t'aime,
Réponds que ton amant
Ment !...

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

Trompette, je suis en colère,
Et j'en deviens, morbleu !
Bleu.

Mais quoi ! vous souriez, ma chère,
Et ma mauvaise humeur
Meurt....

Trompette, Trompette, Trompette,
Vous me trompez toujours ;
Trompette, Trompette, Trompette,
Vous êtes mes amours.

JE M'EMBÊTE !

Je n'aime pas les hommes d'aujourd'hui,
Encore moins aimerais-je les choses ;
Assez de gens cueillent toutes les roses ;
Moi, je ne vois que soucis et qu'ennui !
Je voudrais bien n'être pas malhonnête,
Et n'employer que des termes courtois ;
Mais je le dis en ignoble patois :
Moi, je m'embête!...

Je vois pourtant des gens qui, sans remord,
Vont à la Bourse apprendre les nouvelles,
Et s'informer des baisses éternelles
Des fonds d'Espagne et des chemins du Nord.

En écoutant l'effroyable tempête,
Les hurlements des agents aux abois,
Ces bonnes gens s'amuse, je le vois ;
Moi, ça m'embête !...

Au cabaret, en lisant les journaux,
Nos bons bourgeois font de la politique ;
On démolit la jeune république ;
On casse tout, verres et dominos ;
On se dispute, on crie, on se répète ;
En pourfendant les peuples et les rois,
Ces braves gens s'amuse, je le crois ;
Moi, ça m'embête !...

Nos élégants, Anglais par leurs dehors,
Par leur langage et par leur esprit rare,
Vont promener la canne et le cigare,
L'habit sans pans et le chapeau sans bords.
A s'incruster un lorgnon dans la tête,
A se poser en lions, premier choix,
Ces singes-là s'amuse, je le vois ;
Moi, ça m'embête !...

De l'Opéra jusques au Lazary,
Toutes les nuits, la province et la ville
Vont se pâmer avec monsieur Clairville,
Ou pleurnicher sur monsieur Dennery.
Du triste sort d'un amoureux honnête,
Des calembours d'un histrion grivois,
Ce bon public s'amuse, je le vois ;
Moi, ça m'embête...

De ces plaisirs, que je ne comprends pas,
Je suis jaloux.... Je porte encore envie

Aux curieux qui dépensent leur vie
A lire Sûe, et Gozlan, et Dumas ;
Mais, mieux encor, cet auteur qui s'entête
A publier la même œuvre vingt fois,
H. de Balzac, doit s'amuser, je crois ;
Moi, ça m'embête!...

Pour en sortir, il n'est que deux chemins,
Le suicide, ou bien le mariage ;
Et ce dernier me sourit davantage,
Quoi qu'en ait dit le commun des humains.
Ma foi, tant pis! Je veux risquer ma tête ;
Et je ne puis qu'y gagner, je le crois ;
Car les maris s'amuse... quelquefois...
Et je m'embête!...

MA FEMME N'EST PAS LÀ.

Vive la bombance
Et la danse !
Je veux me donner du plaisir
A loisir.
Au diable le ménage,
Les pleurs et le tapage !
Ma femme n'est pas là,
Voilà !

Madame est en cage ;
Bon voyage !

Charbonnier est maître chez lui ,
Aujourd'hui !
Je veux faire une noce ,
Une noce féroce :
Ma femme n'est pas là ,
Voilà !

Arrivez , vous autres ,
Bons apôtres ,
Amoureux de goûter le vin
Du voisin !
Dégustons beaune et grave :
J'ai la clef de la cave...
Ma femme n'est pas là ,
Voilà !

A notre victoire
Je veux boire ;
Restons ici jusqu'à demain ,
Verre en main.
Chantons la gaudriole ,
Dansons la Carmagnole...
Ma femme n'est pas là ,
Voilà !

S'il est une fille
Bien gentille
Qui veuille tâter d'un mari
Bien nourri ,
Qu'elle vienne à ma table ;
Je serai bien aimable....
Ma femme n'est pas là ,
Voilà !

VOILA POURQUOI JE SUIS GARÇON.

Ah ! si jamais je me marie ,
Je veux , lorsque viendra mon tour ,
Être amoureux à faire envie
A tous les couples d'alentour .
Je veux , doux , bénin et fidèle ,
Être sans crainte et sans soupçon ;
Je veux être un mari modèle....
Voilà pourquoi je suis garçon .

Il doit exister sur la terre ,
L'ange que j'ai rêvé toujours ;
En lui j'ai foi , par lui j'espère ,
De lui j'attends longues amours .
Illusion , sainte vestale ,
Dore toujours mon horizon ;
J'ai rêvé la femme idéale....
Voilà pourquoi je suis garçon .

Je ne veux pas d'une coquette ,
Ou d'une femme à sentiments ,
Qui ne songe qu'à sa toilette ,
Ou qui compose des romans .
Je ne veux pas d'une harpie
Qui me fasse ici la leçon ;
Et je ne veux pas d'une pie....
Voilà pourquoi je suis garçon .

Je veux garder toute ma vie
Sur moi-même un pouvoir complet ,

Sortir lorsque j'en ai l'envie,
Et rentrer quand cela me plaît ;
Ouvrir ou fermer ma fenêtre,
Garder ou vendre ma maison ;
Enfin je veux être mon maître...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux que cette femme aimable
Me trouve bon, gentil, charmant,
Beau, spirituel, adorable ;
Mais tout cela sans compliment ;
Qu'elle ait toutes mes fantaisies
Et ne pense qu'à ma façon,
Et qu'elle aime mes poésies....
Voilà pourquoi je suis garçon.

Je veux, quand je serai grand-père,
Malgré tous mes petits-enfants,
Chez moi, choquer encor le verre
De mes amis de soixante ans !
Je veux, en chœur, que nos voix grées
Pleurent quelque vieille chanson
Aux vrais amis, au vin, aux belles !
Voilà pourquoi je suis garçon.

Si j'étais comme Mithridate,
Je m'exposerais au danger ;
Mais ma santé plus délicate
M'ordonne de me ménager.
Je crains l'opium dans mon potage
Et l'arsenic dans ma boisson,
Et les boulettes du ménage....
Voilà pourquoi je suis garçon.

Enfin, j'ai connu la détresse
De tant de malheureux époux,
Que je me suis fait la promesse
De n'être pas ce qu'ils sont tous.
C'est peut-être trop de scrupule :
On n'en meurt pas, dit la chanson ;
Mais moi, je crains le ridicule....
Voilà pourquoi je suis garçon.

I V R E S S E.

Des âmes pures,
Dieu souverain,
Tu bannis le chagrin,
Tu fermes nos blessures.

O vin vermeil ! ô vin sacré !
Reviens à moi, ma voix t'implore :
Calme l'ennui qui me dévore,
Et rends-moi le ciel azuré !

Plus de colères,
Plus de soucis ;
Tu rends à nos esprits
Les riantes chimères.

Coule toujours, divin trésor ;
Ce que je veux, c'est ton ivresse,
C'est ta vapeur enchanteresse
Qui fait naître les rêves d'or.

Tout se colore
A l'horizon,
Et la froide raison
Avec toi s'évapore.

Tout est doré, tout est vermeil ;
Le passé n'est plus qu'un nuage ;
Le présent dans mon verre nage,
Et l'avenir, c'est le sommeil.

La brise est pure,
L'air embaumé ;
Tout est riant, aimé ;
Tout soupire et murmure.

Concerts divins, je vous entends ;
Pour moi le ciel n'a plus de voiles,
Et je contemple les étoiles,
Et je songe à leurs habitants !

Est-ce un prodige ?
Est-ce une erreur ?
L'univers en fureur
S'abandonne au vertige !

En vain je veux la retenir ;
La vieille terre est ébranlée :
La terre tourne !... O Galilée,
Je veux boire à ton souvenir !

Sainte ambroisie,
A ta chaleur,
L'amour renait au cœur
Et la haine s'oublie

Mes amis, venez dans mes bras ;
Je suis en pleurs, l'amour m'inonde ;
J'aime le ciel, j'aime le monde ;
J'aime ceux que je n'aime pas !

J'aime les cuistres,
Et les enfants,
Et les pâles savants,
Et même nos ministres ;

J'aime les rois, l'hiver, les chiens,
Et les poètes romantiques,
Et j'aime les mathématiques,
Et les mathématiciens !...

Par toi, tout change,
Tout rajeunit ;
Et tu donnes l'esprit
Et l'amour sans mélange.

Par toi, les vieillards sont surpris
De se sentir encor des flammes ;
Les maris embrassent leurs femmes,
Les femmes baisent leurs maris !

Encore ! encore !
Mais suis-je fou ?
La bouteille au long cou
S'arrondit en amphore !.

Versez toujours ! versez encor !
Mais arrière le vin moderne !
Ce que je bois, c'est le falerne
Qui petille en ma coupe d'or.

Plus de cravate,
Plus de gilet ;
Je foule le duvet
Sous ma toge écarlate.

J'entends la flûte aux airs si doux,
Et cet ami-là, c'est Horace,
Qui descend exprès du Parnasse
Pour venir trinquer avec nous.

O Messaline,
Viens dans mes bras ;
Dévoile tes appas,
Ouvre-moi ta poitrine :

Je veux t'aimer en vrai Romain.
Allons, esclave, allons, des roses !
C'est bien. Va-t'en !... et, si tu l'oses,
Reviens nous éveiller demain !...

MADELEINE.

AIR de chasse : *Hallali.*

Ou : *Voici la saison de l'automne.*

Avez-vous connu Madeleine,
La belle fille aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus ?
Toujours son auberge était pleine,
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pas n'était besoin, dans la plaine,
D'appeler les chasseurs joyeux
De tous lieux ;
On se trouvait chez Madeleine....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Pour avoir la meilleure place,
On dit que plus d'un amoureux
Matineux
Devançait l'heure de la chasse....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Mais souvent le premier lui-même,
Qui venait courant et poudreux,
Mais heureux,
Se trouvait être le deuxième....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine! Qu'elle est gentille!
La peau blanche, les bras nerveux,
Les beaux yeux!
Madeleine, ouvre-nous la grille....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Chacun entre, chacun l'embrasse :
Madeleine, quel est l'heureux
Que tu veux ?
— Allons, partez, et bonne chasse....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Et, tandis que la troupe avide,
Au loin, fait retentir les cieux
De ses feux,

La belle à la broche préside....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Puis, au retour, sa main amie
Leur verse les flots généreux
D'un vin vieux ;
Et déjà la table est servie....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Qu'elle est charmante, qu'elle est folle !
Chacun boit à ses jolis yeux,
Et bien mieux !...
Elle chante une gaudriole....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Ah ! pauvre fille, prenez garde !
Les braconniers sont dangereux,
Et nombreux....
Du coin de l'œil on vous regarde....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

O Madeleine ! Madeleine !
Qui donc choisirez-vous entre eux ?...
Un ou deux ?...
Mais ils sont une quarantaine....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Or, Madeleine devint mère,
Mère d'un petit malheureux
Vigoureux !
Comment reconnaître son père ?...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Il avait les yeux de Gustave,
Le teint d'Arthur, et les cheveux
De tous deux ;
Le front d'Edmond, le nez d'Octave....
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Madeleine, jeunesse passe !
Épousez un rustaud, tant mieux,
S'il est vieux !
Son mari fut fait.... garde-chasse...
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

Mes amis, le bonheur est un rêve ;
De plaisirs entourons ses autels ;
Le temps fuit et le banquet s'achève,
Les flacons ne sont pas immortels.
Mais, du moins, dans leurs gouttes dernières
Savourons de renaissants désirs ;
A demain les humaines misères,
Aujourd'hui les rapides plaisirs !

Mes amis, nous avons la jeunesse,
Nous avons la force et la santé ;
Nous avons les songes de l'ivresse,
Et les sens, et la virilité.
Que longtemps notre gaité recule
Le moment où ces biens vont finir ;

A demain la raison incrédule,
Aujourd'hui la foi dans l'avenir !

A nous seuls les bruyantes parties,
Le franc rire et les refrains joyeux ;
A nous seuls les chaudes sympathies ;
A nous seuls les amis généreux.
Doux liens, où le cœur seul nous guide,
Devez-vous être un jour oubliés?...
A demain l'égoïsme sordide,
Aujourd'hui les saintes amitiés !

Assez tôt viendront d'autres tendresses,
Qui, dit-on, doivent durer toujours ;
Nous avons les changeantes maîtresses,
Et les nuits plus belles que les jours !
Nous avons les tailles adorables,
Les yeux noirs et les seins argentés ;
A demain les amours raisonnables,
Aujourd'hui les folles voluptés !

Mes amis ! le vin fuit les bouteilles ;
La clarté va manquer aux flambeaux,
Et les fleurs meurent dans leurs corbeilles,
Et nos chants expirent moins égaux.
O destin, accorde-nous encore
Un seul jour radieux et vermeil....
Mes amis, voici poindre l'aurore :
Saluons notre dernier soleil !

MA CLÉ.

Tu n'as pas brillante mine ,
Tu n'es d'or ni de platine ,
Mais de vilain fer raclé.
Pourtant tu sais si je t'aime ;
Je te dois tout un poëme ,
O ma clé !

Des fâcheux de toute sorte
Toi seule défends ma porte ,
Me voilà clos et cerclé.
Mais que l'amitié t'appelle ,
Tu l'introduis sans chandelle ,
O ma clé !

A ton vieux clou suspendue ,
Tu pares la loge indue
D'un portier fort mal meublé ;
Et tous ceux qui savent lire
Savent ce que tu veux dire ,
O ma clé !

Si parfois, en mon absence ,
Quelques amis en bombance
Viennent lever le scellé ,
Remplace-moi ; qui perd gagne ;
Livre-leur tout mon champagne. ..
O ma clé !

Et tu protèges encore
Les mystères de l'aurore,
Lorsque mon lit est doublé ;
En rougissant, une vierge
Te demande à ma concierge.
O ma clé !

Ouvre-lui mon nécessaire,
Ma caisse et mon secrétaire
Où git un drame bâclé ;
Adèle est honnête et tendre,
Et puis, je n'ai rien à prendre....
O ma clé !

Il est tard, chère Julie,
Ouvre-moi, je t'en supplie,
Ta porte et ton lit renflé ;
J'ai perdu, ma toute belle....
— Quoi?... Ta bourse?... me dit-elle.
— Non, ma clé !

Pour moi qui n'ai pas de garde,
De suisse avec hallebarde,
Ni de valet bien bouclé,
Qui me remplace ces braves,
Et qui siffla les Burgraves?...
C'est ma clé !

ADÈLE.

Adèle est une lorette,
Elle vit de ses amours ;
Elle change tous les jours
D'amant comme de toilette,
Et chacun de ses désirs
Lui coûte un ou deux plaisirs.
Mais dans sa noire prunelle
Brille tant de volupté !...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Adèle a tous les caprices ;
Il lui faut tous les bonheurs,
Des valets, de l'or, des fleurs,
Tous les luxes, tous les vices !
Elle se livre au premier
Qui sait plaire ou peut payer....
Mais Dieu, qui la fit si belle,
Lui donna tant de bonté !...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

De sa livrée insolente,
De ses chevaux hennissants
Elle insulte les passants ;
La courtisane indolente
Éclabousse sans pitié
La vertu qui marche à pié !

Mais au pauvre qui l'appelle
Elle fait la charité....
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

L'été la fait châtelaine ;
Elle a des prés et des bois,
Un manoir, des villageois
Dont elle est la souveraine.
Elle va, par ses vilains,
Se faire baiser les mains ;
Mais elle sème autour d'elle
Le bien-être et la gaité....
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

En ses mains l'or s'éparpille ;
Il s'envole au gré du vent ;
Un jour dévore souvent
L'aisance d'une famille !
Mais on m'a dit qu'en secret
A sa mère elle envoyait
Le pain, le bois, la chandelle,
Le repos et la santé....
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Adèle eut, dès son enfance,
Un fils, espoir de son cœur ;
C'est sa dernière pudeur.
De loin sur son innocence
Elle veille avec amour ;
Il sera soldat un jour....

Sans jamais connaître celle
Dont rougirait sa fierté!...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

LES MOIS.

Il faut de la philosophie
Pour supporter les coups du sort ;
C'en est fait, je me sacrifie,
Demain, demain, je serai mort ;
Ma future est jeune, elle est belle,
Et je l'aimerai, je le dois ;
Je veux toujours être auprès d'elle....
 Mais dans un mois....

On me polit, on me façonne
Aux mœurs de mon nouvel emploi,
Et des avis que l'on me donne
Je me suis fait un code à moi ;
Je suis comme l'agneau sans tache,
Je baisse les yeux et la voix ;
On m'a fait couper ma moustache....
 Mais dans deux mois....

J'aimais à fumer un cigare,
J'avais de généreux amis,
Et toujours le plaisir avare
A nos banquets était promis.

Je ne bois que de l'eau rouge;
Adieu les chansons d'autrefois
Et les bienfaits de la régie....
Mais dans trois mois....

Femmes jeunes, femmes jolies,
Que de regards j'avais pour vous!
Que de désirs, que de folies!...
Passez, passez autour de nous.
Gardez pour un œil moins sévère
Vos traits fins et vos frais minois;
J'ai perdu le droit de vous plaire....
Mais dans six mois!...

Ma foi, nargue de la tristesse!
Je veux, tandis que le jour luit,
Faire ma seconde jeunesse
Et prolonger le temps qui fuit.
A tout soupçon inaccessible,
Je serai bon mari, je crois,
Et père.... le plus tard possible....
Mais dans neuf mois!...

LA CHAUMIÈRE.

O bayadères,
Nymphes légères,
Loin de Paris s'envolent les hivers;
Venez, fringantes
Étudiantes,
L'air est limpide et les bosquets sont verts.

Que du printemps les aimables prémices,
Du noir Prado fermant les deux battants,
Rouvrent vos cœurs aux amoureux caprices,
Et la Chaumière à vos pas inconstants.

Dans leur volage
Pèlerinage,
Voyez, là-bas, cent couples assortis
Suivre avec grâce
Du mont Parnasse
Les frais berceaux et les jardins fleuris.

Voyez bondir chaque fille rieuse,
En éteignant son chapeau se pencher,
Et sa mantille accuser, la flatteuse!
Tous les contours qu'elle devrait cacher.

Mines coquettes,
Riches toilettes,
Venez briller dans le joyeux séjour;
Heureux délire!
Tout y respire
La volupté, la jeunesse et l'amour.

Sous ces bosquets, pavillons tutélaires,
Sur ces gazons, ingénieux sofas,
Que de plaisirs, que d'étranges mystères,
Que l'on comprend, et que l'on ne dit pas!

Discrets bocages,
Sous vos ombrages
Cachez toujours ces charmantes erreurs,

Et ces pensées
Jadis tracées
Sur les rameaux de vos lilas en fleurs!

Peut-être un jour, quand nos têtes blanchies
Se courberont sur nos corps énérvés,
Trouverons-nous sur vos tiges grandies
Des souvenirs par vous seuls conservés!

Réminiscence
De notre enfance,
Que vous ferez alors battre nos cœurs!
Biens éphémères,
Fleurs passagères,
Nos yeux taris vous donneront des pleurs!

Mais à présent que la force et la vie
Dans tous nos sens circulent à grands flots,
Enivrons-nous.... Aujourd'hui la folie,
Le bruit, le monde! et demain le repos.

O ma déesse
Enchanteresse,
Viens, épuisons la coupe du plaisir,
Source idéale,
Où tout exhale
Un souffle, un chant, un parfum, un désir!

Vois, comme nous, la nature avivée
Des bois épais nous offrir le manteau;
Là, l'herbe fraîche, en tertre relevée,
Étend au loin son canapé nouveau.

Puis, des montagnes,
Vois tes compagnes
Rouler gaiement en se donnant la main,
Cohorte blanche,
Que l'avalanche
Rapide entraîne au fond de ce ravin.

Et maintenant, amazone hardie,
Presse les flancs du Pégase indompté,
Qui, comme plus d'un moderne génie,
Descend toujours dès qu'il est remonté!

Avec audace,
Franchis l'espace;
De ton coursier je suis les pas bruyants;
Et dans l'abîme,
Couple sublime,
Élançons-nous, radieux et chantants!

Puis, nous irons du chalet helvétique
Entendre encor l'orchestre campagnard,
Où le piston pastoral et rustique
Redit les airs du champêtre Musard.

Vite à la danse
Chacun s'élançe;
Sur le bitume on se presse, on accourt;
Vole et frétille
Dans le quadrille,
Gai colibri, qui rayannes d'amour.

Quel cri perçant domine la tempête?
Angéline rappelle ses époux;

Ainsi, le soir, l'amoureuse chouette
Dans les forêts réveille les hiboux.

Peuple frivole,
Le temps s'envole,
Chantez, dansez!... Mais que vois-je là-bas?...
Cette figure,
Étrange et mûre,
Sur ce grand corps qui circule à grands pas?

Parmi les fleurs et les willis vermeilles,
Que viens-tu faire ici, sylphe ventru?
Épais frelon, au sein de nos abeilles,
Viens-tu chercher le miel qui nous est dû?

Non, c'est Lahire,
Qui, sans sourire,
Promène au loin son regard vigilant;
Sa main sévère,
Et peu légère,
De ses massifs extirpe le chiendent!

Pourquoi donner cent bras à Briarée?
Au brave Argus pourquoi donner cent yeux?
Avec sa vue et sa poigne sacrée,
Lahire eût pu les remplacer tous deux.

Mais le bruit cesse;
Chacun s'empresse
De regagner ses pénates lointains;
Puis, dans les rues,
Cent voix émues
Vont réveiller tous les échos latins.

De tous côtés, voyez, dans la nuit sombre,
S'évanouir l'essaim mélodieux ;
Puis tout se tait, on n'entend plus dans l'ombre
Qu'Angéline poussant son cri d'adieux.

Allez, fringantes
Étudiantes,
Allez trouver, étudiants joyeux,
Dans vos chambrettes,
Sur vos couchettes,
Le repos seuls ou le plaisir à deux !

LES GRANDS-PÈRES.

Du temps de vos grands-pères,
Vertueux grands-papas,
Vous étiez moins sévères
Et vous ne grondiez pas.
Ils vous faisaient la guerre,
Ils faisaient comme vous ;
Mais vous n'écoutez guère,
Vous faisiez comme nous.

D'une âme fort égale
Écoutant leurs leçons,
Quand ils parlaient morale,
Vous répondiez.... Chansons !
Et, sans reprendre haleine,
Vous alliez, jeunes fous,

Courir la pretantaine....
Vous faisiez comme nous.

Vous faisiez des victimes,
Ingrats!... vous les trompiez;
Vous trompiez vos intimes,
En trompant leurs moitiés;
Et vous trompiez les vôtres,
Qui souvent, avant vous,
En avaient trompé d'autres....
C'était comme chez nous.

Lorsque, changeant de rôles,
Nous aurons des enfants,
Nous trouverons les drôles
Pires que leurs parents,
Les amants moins fidèles,
Moins sages les époux,
Et les beautés moins belles;
Nous ferons comme vous.

Mais si jamais, lassée
De son trop long repos,
La France menacée
Agitait ses drapeaux;
Reprenant votre épée
Que l'Europe à genoux
De son sang vit trempée,
Nous ferions comme vous!..

L' I N C O N N U.

Il est un pays plein de charmes,
Qui dans mes plaisirs ou mes larmes,
Souvent, souvent, est revenu ;
Est-il au couchant, à l'aurore,
Au nord, au midi?... je l'ignore :
C'est l'inconnu !...

Là, règnent la vertu profonde,
La paix du cœur, l'oubli du monde ;
Là, tout est chaste et retenu :
Le cri des passions humaines
N'atteint pas à ces hauts domaines :
C'est l'inconnu.

Les fleurs y naissent sans culture ;
A toute chose la nature
Prête son éclat ingénu ;
Tous les cœurs sont droits et sincères,
Tous les hommes s'aiment en frères :
C'est l'inconnu.

Là, le pouvoir n'a pas d'entraves ;
L'or n'y sema jamais d'esclaves.
Sans usure et sans revenu,
Là, toute richesse est commune,
Le bonheur seul fait la fortune :
C'est l'inconnu.

Point de royautés légitimes !
L'homme, sans juges et sans crimes,
Par nul lien n'est retenu ;
L'air libre et pur de la patrie
Est mortel à la tyrannie :
C'est l'inconnu.

O toi, qui m'ouvres ces contrées,
Au ciel pur, aux plaines dorées,
Beau rêve, sois le bienvenu :
Par toi sont les vierges fidèles,
Par toi, les amours immortelles....
C'est l'inconnu !

UN PROPRIÉTAIRE.

Je possédais un parent
Infirmes et millionnaire,
Qui m'appelait son enfant ;
Il mourut, ce pauvre père,
Me léguant mille soucis,
Trois rhumatismes chroniques,
Et six maisons magnifiques
Sur le pavé de Paris.

Ah ! monsieur, la misère !...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Je ne puis, dans ma maison,
Dormir, ni manger, ni boire;
Pan! pan! pan! c'est un maçon
Qui m'apporte son mémoire.
Tout conspire contre moi,
Peintres, couvreurs, architectes,
Contributions directes
Qu'on double par une loi!...

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

J'en possède jusqu'à six,
De ces portiers que j'abhorre,
Qu'il me faut loger gratis,
Et qu'il faut payer encore!
Mais ce n'est rien que cela;
Chacun d'eux veut que j'insère
Son fils dans un ministère,
Et sa fille à l'Opéra....

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Quatre fois par an, hélas!
Pour toucher mes honoraires,
Je dois aller, chapeau bas,
Frapper chez mes locataires.

Du ton le plus radouci,
J'ai beau demander mes termes,
On m'accueille dans des termes
Que je ne puis dire ici....

Ah! monsieur, la misère!..
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

L'un me demande du jour,
Un autre, de l'éclairage :
Les modistes de ma cour
Me demandent de l'ouvrage !
Enfin ils s'entendent tous
Pour consommer ma ruine,
Jusqu'à madame Fifine
Qui demande des verrous!

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Sur mon dos plus d'un quinquet
S'est renversé par mégarde ;
Dans un trou de son parquet
M'a fait tomber ma mansarde ;
Enfin, croiriez-vous qu'un jour
Un artiste du cinquième
M'a, sur mon escalier même,
Appelé « monsieur Vautour?... »

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

Je chassai de ma maison
Ce locataire incommode,
Gardant, comme de raison,
Son vieux lit et sa commode.
Or, savez-vous ce qu'il fit?...
En dépit de la censure,
Il fit ma caricature,
Que l'on vend à son profit.

Ah! monsieur, la misère!...
N'apprenez pas un jour
Ce qu'il en coûte pour
Être propriétaire.

URSULE.

Dans ma chambre solitaire,
J'étais, ce matin,
Dormant comme un prolétaire,
Quand un beau lutin,
De mon étroite cellule,
Brisa les verrous;
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Il avait votre visage,
Mais plus indulgent;
Il avait votre corsage,
Mais plus engageant;
Il avait l'air plus crédule,
Et les yeux plus doux....
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Votre pudeur alarmée
Cachait son beau corps;
Sa robe, trop tôt fermée,
Couvrait vos trésors;
Mais sa robe était de tulle,
Si bien qu'au-dessous....
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Il s'approcha de ma couche,
Mais si près, si près,
Que vos lèvres à ma bouche
Disaient leurs secrets;
Puis, oubliant tout scrupule,
J'en rougis pour nous....
J'ai rêvé de vous, Ursule,
J'ai rêvé de vous.

Mais je m'éveillai, ma chère,
Au plus doux moment;
Et quand j'ouvris la paupière,
A moitié dormant,
Dans mon amour ridicule,

Sens dessus dessous,
Je rêvais encore, Ursule,
Je rêvais de vous!...

AU COIN DU FEU.

Déjà l'hiver rappelle
Nos députés errants,
Et la troupe nouvelle
Des écoliers bruyants,
Les beautés voyageuses
Et les chastes baigneuses....
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Causons de toute chose,
De nos anciens amis,
D'arts, de vers et de prose,
Et de plaisirs permis;
Des beaux jours de la vie,
Et de philosophie....
 Au coin du feu,
 Causons un peu.

Tenons-nous sur nos gardes :
Pas d'avocats taquins,
Pas de femmes bavardes,
De vieux républicains!
Braillards de toute sorte,

Battez-vous à la porte!...
Au coin du feu,
Causons un peu.

Lâchons nos épigrammes,
Sans crier sur les toits;
Des maris et des femmes
Causons à demi-voix :
Des absents, des absentes,
De nos gloires récentes....
Au coin du feu,
Causons un peu.

Dans son erreur profonde,
Si quelque esprit malsain
Veut réformer le monde
Qui fuit son médecin,
Dans son docte système
Qu'il s'embrouille lui-même....
Au coin du feu,
Causons un peu.

Des hommes de génie
Qu'on siffle injustement,
Soulageons l'agonie
Par quelque mot clément;
Sans trop de médisance,
De leur impertinence,
Au coin du feu,
Causons un peu.

Si cela nous ennuie,
Revenons aux vivants,

Et causons de la pluie,
Des brouillards et des vents;
De l'hiver monotone,
Et des feuilles d'automne....
Au coin du feu,
Causons un peu.

LES POISONS.

Mon ami, la fièvre vous gagne,
Il faut suivre un régime enfin;
Il faut aller à la campagne;
D'abord ne buvez plus de vin.
— Eh quoi ? pas même de champagne?...
— C'est un poison, entendez-vous ?
— Docteur, le poison est si doux !

Évitez les courses, la chasse,
Soyez bien vêtu, bien chauffé;
Ayez une vache bien grasse,
Et ne prenez plus de café.
— Quoi ! pas même une demi-tasse ?
— C'est un poison, entendez-vous ?
— Docteur, le poison est si doux !

Appuyez-vous sur votre canne,
Et parfois, si c'est votre goût,
Montez à cheval... sur un âne,
Mais pas de cigare surtout.

- Quoi ! pas même de la Havane ?
 — C'est un poison, entendez-vous ?
 — Docteur, le poison est si doux !

Allons, partez, point de tristesse ;
 Vous en reviendrez... attendez !
 Encore une seule promesse :
 Évitez de... vous m'entendez ?
 — Quoi ! pas une seule maîtresse ?
 — Je le défends, entendez-vous ?
 — Docteur, le poison est si doux !

PALINODIE.

Air des Reines de Mabilie.

O filles de Laïs,
 Que mes chansons jadis
 Célébrèrent gratis,
 Faut-il chanter votre *De profundis* ?

O Maria, gentille demoiselle,
 Toi, Mogador, qui nous fis les doux yeux,
 Toi, Pomaré, que l'on crut immortelle,
 Et toi, Clara, qu'aimèrent nos aïeux....

De Mabilie attristé,
 Vous avez déserté
 Le jardin enchanté,
 Où se cambrait votre immortalité !

Ces frais lilas , et ce sable historique
 Qui garde encor l'empreinte de vos pas ,
 Ces flots de gaz inondant le portique ,
 Tout vous appelle , et vous ne venez pas !

Craignez-vous pour vos traits
 Les bosquets moins discrets ?
 Naguère vos attraits
 Ne craignaient pas d'être vus de trop près.

Auriez-vous donc , loin des rives de France ,
 Sans vos sujets , signant le conjungo ,
 Toutes les quatre accepté l'alliance
 D'un prince russe , ou d'un roi du Congo ?

Sous quels cieux plus galants ,
 Vers quels cœurs plus brûlants ,
 Vos destins turbulents
 Auraient-ils donc exporté vos talents ?...

Ou bien encor , par un retour bizarre
 Du dieu d'amour , cette fois trop constant ,
 Peupleriez-vous les murs de Saint-Lazare ,
 Ou le harem de quelque vieux sultan ?

Ou bien encor , suivant
 L'inconstance du vent ,
 Un caprice fervent
 Vous a-t-il fait enfermer au couvent ?

Mais non , cessez , ma plaintive élégie ;
 J'ai retrouvé nos quatre anges perdus ,
 Tout pleins encor de séve et d'énergie ;
 Mais moins légers , moins frais , ou plus dodus.

A cheval, Mogador
Étale mieux encor
Le splendide trésor
De son brocart tissu de pourpre et d'or.

De Maria la moderne demeure
Est un landau traîné par deux coursiers ;
Chacun sait bien que c'est à deux francs l'heure ;
Mais nul ne sait comment ils sont payés.

Vos bijoux, vos bouquets,
Vos costumes coquets
Se soldent en... caquets ;
Mais payez-vous ainsi tous vos laquais ?

La Pomaré, votre émule éternelle,
Encore ici cherche à vous accrocher,
Pour vous montrer sa jument plus rebelle,
Son groom plus mince, et son plus gros cocher.

Son corps enveloppé
Dans le velours drapé,
Au fond de son coupé,
Par habitude encor fait canapé.

Mais il en est une qui m'inquiète :
C'est ma Clara, ma vivace Clara ;
Et je promets la récompense honnête
A qui, tout seul, me la rapportera.

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
Croyez-moi, laissez là
Chevaux, coupés, laquais, *et cætera !*

VOYAGE EN ICARIE.

Je suis dégoûté de la France
Depuis qu'elle n'a plus le sou.
Je veux pourtant faire bombance,
N'importe comment, n'importe où.
Foin du beau ciel de ma patrie
Qui me crotte comme un barbet !
Je veux aller en Icarie ;
Allons, partons, monsieur Cabet !

Au diable soit qui me querelle !
J'ai renié tous mes parents ;
De mes amis le plus fidèle
Ne me prêterait pas cinq francs.
Les femmes... je n'en avais qu'une,
Et pourtant... perfide Babet !...
Mais, là-bas, la femme est commune ;
Allons, partons, monsieur Cabet !

Vous souriez, mon camarade,
Mais, là-bas, comme nous rirons !
Amis comme Oreste et Pylade,
Nous boirons et nous mangerons.
Passant ma vie à ne rien faire,
Aimant et fumant comme un bey,
Je deviendrai propriétaire....
Allons, partons, monsieur Cabet !

Cabet, je puis bien vous le dire,
Vous baissez, mon cher, vous baissez,

De vos tours on commence à rire ;
Ici nous sommes enfoncés.
Mais, au sein de nos colonies,
Où l'on ne sait pas l'alphabet,
Nous passerons pour deux génies ;
Allons, partons, mon cher Cabet !

Cabet, si tu n'es pas un cuistre,
Comme tu vas me festoyer !
Je serai le premier ministre
De l'empereur Cabet premier.
Tondant de près cette canaille,
Comme des chèvres du Thibet,
A ses frais nous ferons ripaille ;
Allons, partons, mon cher Cabet !

Ainsi, l'âge de l'innocence
Reviendra pour ces chérubins ;
Nous n'accepterons de la France
Que ses femmes et que ses vins.
Assis sur les vertes fougères,
Soufflant dans notre galoubet,
Nous ferons danser nos bergères ;
Allons, partons, mon bon Cabet !

Eh bien ! n'êtes-vous pas des nôtres ?
Pourquoi me tendre ainsi les bras ?...
Ah ! vous faites filer les autres,
Cabet, et vous ne partez pas !...
Dites-moi donc, en Icarie,
A-t-on rétabli le gibet ?
Je veux mourir dans ma patrie ;
Ne partons pas, monsieur Cabet !

LES PAUVRES D'ESPRIT.

Le monde est vieux, il radote ;
Il devient savant, je croi ;
Tout ce qui porte culotte
Veut être un fragment de roi.
Tout ce qui marche ou digère
Veut son rayon de lumière,
Et pourtant il est écrit :
« Heureux les pauvres d'esprit ! »

A l'arbre de la science
Chacun veut prendre un bâton ;
Il existe même en France
Des grands hommes qui, dit-on,
Perdent leur langue française,
Tant ils parlent à leur aise
Le chinois et le sanscrit....
Heureux les pauvres d'esprit !

La voûte des cieus sublimes
S'abaisse aux yeux des humains ;
L'univers n'a plus d'abîmes ;
On plonge d'avidés mains
Dans ses entrailles profondes ;
On va deviner des mondes
Que le ciel nous interdit....
Heureux les pauvres d'esprit !

Des religions nouvelles
Apôtres aux cheveux blancs,

Sages aux creusés cervelles,
Magnétiseurs insolents,
Vous illuminez la terre;
Chacun a son phalanstère,
Et la croyance périt....
Heureux les pauvres d'esprit !

Adieu l'antique ignorance,
La sainte crédulité ;
On n'a plus d'intelligence
Que pour la duplicité.
Les fripons ont la puissance ;
Les simples ont l'indigence ;
On les méprise, on en rit....
Heureux les pauvres d'esprit !

BEAUTÉ.

Rêve des arts, rêve de la jeunesse,
Ombre toujours fugitive à mes yeux,
Fille des Grecs qui te firent déesse,
Viens, je t'invoque en oubliant leurs dieux.

Je rêve aussi d'une forme adorée ;
Je veux t'aimer d'une éternelle ardeur ;
A mes regards tu ne t'es pas montrée,
Et tous tes traits sont gravés en mon cœur.

Tu n'es pourtant qu'un enfant du mystère ;
Ton front se cache aux célestes séjours ;

Ton pied léger ne touche pas la terre,
Et je te vois, et je t'aime toujours !

Selon mes sens j'ai créé ton image ;
De mes désirs s'enrichit ta beauté ;
En tes attraits j'adore mon ouvrage,
Et mon amour est ta réalité.

Non, mes amis, la beauté que je chante
N'a pas de nom dans vos joyeux ébats,
De vos festins elle demeure absente,
Et vos chansons ne la réveillent pas ;

Elle n'a pas la grâce enchanteresse,
Le doux parler, le sourire vainqueur ;
De la pudeur elle ignore l'adresse,
Et son esprit n'a pas faussé son cœur.

La soie et l'or ne sont point sa parure,
Sur ses trésors nul voile n'est jeté ;
Rien n'enrichit l'œuvre de la nature,
Belle bien plus de sa seule beauté.

Pas un contour plus riche d'harmonie,
Un trait plus pur, un éclat plus vermeil ;
De tous ses feux l'Orient l'a brunie,
Et dans ses yeux rayonne le soleil !

Vous le voyez, c'est la beauté païenne,
Écluse un jour sous des cieus plus cléments ;
La poésie en fit sa souveraine,
Et lui donna tous les arts pour amants !

Dans le Paros Phidias la modèle,
Parrhasius lui prête sa couleur,

Et mon amour lui jette l'étincelle
Qui donne à tout la vie et la chaleur !

Pygmalion , je comprends ton mensonge !
A toute idole élevons des autels ;
Et, sur tes pas, je m'élançe en un songe
Vers des chemins ignorés des mortels.

JE PÊCHE A LA LIGNE.

Il est un clair ruisseau
Protégé par des saules,
Qui m'offrent un rideau
D'ombre fraîche et de gaules.
Là, dans l'herbe et les joncs,
Vit la troupe maligne
Des frétilants goujons
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit
Inaccessible au monde,
Et mon heure s'enfuit
Au murmure de l'onde.
Là, j'ai la paix du cœur,
Mon potager, ma vigne
Et mon Parfait pêcheur....
Car je pêche à la ligne.

Que d'autres, plus hardis
Et peut-être moins sages,

Des océans maudits
Dépeuplent les rivages !
Pour être un gros pêcheur,
J'ai l'âme trop bénigne ;
Leurs filets me font peur ;
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions
Spectateur insensible,
Les révolutions
Me trouvent impassible.
Rois fous, peuples légers,
Pour un mot, pour un signe,
Vous vous entr'égorgez....
Moi, je pêche à la ligne.

On dit que nos aïeux
Sont chassés du Parnasse,
Et que de nouveaux dieux
Sont assis à leur place :
Dieux qui chassez Boileau,
Racine et Delavigne,
Ne troublez pas mon eau :
Moi, je pêche à la ligne.

De ce ruisseau lointain
La source est peu connue,
Mon poisson, bien fretin,
Ma pêche, bien menue ;
Mais aux décrets du sort,
Content, je me résigne,
Et j'attendrai la mort
En pêchant à la ligne.

LES PEUPLES.

1848.

AIR de la Sentinelle.

Sur le palais d'où nos rois sont chassés
La garde veille au salut de la France ;
Foulant aux pieds ces lambris renversés,
Interrogeons la nuit et le silence :

Le peuple en ses robustes doigts
Brise une couronne flétrie ;
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie !

Ils sont bannis... respect à leurs malheurs !
Un autre sol couvrira leur poussière ;
La liberté, le front paré de fleurs,
Verse sur nous sa gloire et sa lumière.

Les flots et les vents à la fois
Sur eux déchainent leur furie ;
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie !

Un cri s'élève !... et l'Europe est en feu !
L'écho s'émeut, les nations se dressent !...
Laissez passer la justice de Dieu :
L'Océan s'ouvre, et les Alpes s'abaissent !...
Partout des trônes et des lois
Croule la majesté meurtrie !...
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,

Des peuples entendez la voix,
Veillez aussi sur ma patrie!

Non, écoutez!... Le vent qui vient du nord
N'apporte ici que des cris de vengeance;
Des fers cruels, plus cruels que la mort,
Pèsent là-bas aux mains d'une autre France!...

N'entendez-vous pas cette voix
De la Pologne qui vous crie...
« O vous, qui foudroyez les rois,
Des peuples consacrez les droits,
Et rendez-nous une patrie! »

La nuit s'achève et le ciel a grandi!
De feux plus vifs l'orient se colore;
Puissent nos fils saluer ton midi,
Astre brillant dont nous voyons l'aurore!
Va porter, sous des cieux plus froids,
Un rayon à la Sibérie!...
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,
Des peuples bénissez les droits,
Veillez toujours sur ma patrie!

JE RIS.

Les méchants ont le vin maussade,
Les savants, le vin sérieux,
Les bavards, le vin ennuyeux,
Les sots, le vin malade!
Moi, chaque fois que je suis gris,
Je ris!

Hair n'est pas dans ma nature,
Je ne sais pas me courroucer ;
Que d'autres s'en aillent tancer
 La fraude et l'imposture ;
Je les corrige à meilleur prix :
 J'en ris !

Ni les sermons ni les férules
Ne nous ont faits plus studieux ;
Si les hommes sont odieux,
 Rendons-les ridicules.
Pour mieux les vouer au mépris,
 J'en ris !

Je n'ai jamais pris à partie
Les aigles de nos facultés,
Ni les modernes sommités
 De l'homœopathie !
Si leurs malades sont guéris,
 J'en ris !

Les dentistes couvrent la France ;
Nous avons des sorciers plus forts,
Qui vous font trouver des trésors,
 A dix francs par séance ;
Si les cupides y sont pris,
 J'en ris !

Je ris de toutes les folies,
Je ris des sages tels que nous,
Et (peut-être m'en blâmez-vous?)
 Des femmes trop jolies ;
Parfois aussi de leurs maris
 Je ris !

PASTORALE.

Pâle habitant de la ville adorée
Où le plaisir doit abrégér les jours,
Tu crois avoir, dans ta prison dorée,
Tous les bonheurs et toutes les amours.
Viens dans les champs où brille la verdure ;
Dans nos sentiers viens égarer tes pas ;
Nous entendrons la voix de la nature :
C'est une voix que tu ne connais pas.

Quand, de tes murs franchissant la barrière,
Tu viens, l'été, reposer ta langueur,
Dans ta villa tu rêves de chaumière,
Et dans ton parc tu te crois laboureur.
Mais cet amour d'un recoin solitaire,
Que de tes mains cent fois tu retournas,
Ce doux souci, cet amour de la terre,
C'est un amour que tu ne connais pas.

Tu ne sais pas cette sollicitude
Du beau soleil, de la pluie et des vents ;
Tu ne sais pas par quelle longue étude
Du lendemain nous devenons savants ;
Et, lorsque sont les moissons dépouillées,
Ou que les champs dorment sous les frimas,
La promenade ou les longues veillées...
C'est un loisir que tu ne connais pas.

Ces longs épis, trop inclinés peut-être,
Combien de fois est-on venu les voir !

Dans ces raisins que le soleil pénètre,
Que de travaux, de craintes et d'espoir!
Mais que t'importe!... et tu bois, et tu manges,
Sans t'informer, au sein de tes repas,
Comment se font les blés et les vendanges...
Ce sont des soins que tu ne connais pas.

Vois, c'est le soir : dans la plaine plus sombre,
Le bruit se meurt plus lointain et plus sourd.
Des moucheron les pléiades sans nombre
Demain encore annoncent un beau jour.
Puis l'horizon disparaît et s'efface;
Puis tout se tait : on n'entend plus là-bas
Que le bonsoir d'un paysan qui passe....
C'est un salut que tu ne connais pas.

O gens heureux! O campagne paisible,
Que vous avez de calme et de fraîcheur!
Non. Ces tableaux te laissent insensible :
L'air des cités a corrompu ton cœur.
Les jeux, le luxe, et le monde, et l'envie,
Conviennent mieux à tes sens délicats.
Va, laisse-nous notre tranquille vie,
C'est un bonheur que tu ne comprends pas.

LE SOUPER DE MANON.

Blaise, dit la fillette,
Je viens souper chez vous....
— Souper dans ma chambrette?
Mais comment ferons-nous?....

Car je n'ai qu'une assiette....

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Blaise, mon ami Blaise,

On est très-bien ici ;

Mettez-vous à votre aise,

Asseyons-nous ainsi....

— Mais je n'ai qu'une chaise !

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Une chaise, une assiette,

Cela suffit vraiment ;

Partageons la serviette

Et soupçons.... — Mais comment?....

Je n'ai qu'une fourchette!...

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Blaise, qu'allez-vous faire ?

— Je ne fais rien du tout.

— Voulez-vous bien vous taire!...

Blaise, buvons un coup....

— Mais je n'ai qu'un seul verre....

— C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non !

Vous froissez ma toilette,

Blaise, délacez-moi....

Tirez ma collerette....
 Et couchons-nous.... — Sur quoi?...
 Je n'ai qu'une couchette....
 — C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

Mais quoi!... Blaise lui-même,
 Le matin, à mi-voix,
 Disait : « Manon, je t'aime! »
 Pour la troisième fois....
 Non, pour la quatrième!...
 — C'est assez, dit Manon.

Blaise prétend que non!

CHAUVIN.

Lorsque Chauvin se met à boire,
 Il raconte tous ses hauts faits;
 Et, quand il parle de sa gloire,
 De boire il ne cesse jamais.
 Près du héros octogénaire
 Les jeunes gens viennent s'asseoir.
 — Allons, Chauvin, encore un verre!
 Ta femme te battra ce soir.

La victoire oubliait nos armes;
 Il a bien fallu l'oublier :
 Chauvin a dévoré ses larmes
 Sous la blouse de l'ouvrier.

Mais il est toujours militaire ;
 Le vin lui rend le souvenir....
 — Allons, Chauvin, encore un verre,
 Et tes beaux jours vont revenir.

Déjà voyez comme il s'élançe
 Par sa jeune ardeur emporté !
 Il ajoute un r à la France ;
 Il en met trois à liberrté !
 Dans le récit de chaque guerre,
 Il ajoute un ou deux combats....
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;
 Dans le nombre on ne le voit pas.

Prenant sa course vagabonde,
 Il part, avant seize ans entiers,
 Pour son voyage autour du monde,
 Sans équipage et sans souliers.
 Mais, après dix ans de misère,
 Il était nommé caporal!...
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;
 Nous te nommerons général.

« J'ai vu, dit-il, la république
 Ébranlant le vieil univers ;
 J'ai vu l'Italie et l'Afrique,
 A travers les monts et les mers ;
 Et les pyramides de pierre,
 Que de mon nom je décorais ! »
 — Allons, Chauvin, encore un verre,
 Et tu verras le double après.

— « J'ai salué dans la campagne
 Les nations à leur réveil ;

J'ai vu le Rhin et l'Allemagne,
Puis Austerlitz et son soleil;
Puis le Kremlin et sa poussière,
Puis, après tant d'exploits... » — Eh bien?
Eh bien, Chauvin, encore un verre,
Et puis tu ne verras plus rien.

Mais, comme son maître indomptable,
Chauvin est victime du sort;
Chauvin est tombé sous la table,
En s'écriant : « Il n'est pas mort! »
Chauvin, restons couchés par terre,
Unis en nous serrant la main;
Allons, Chauvin, encore un verre;
Ta femme te battra demain.

LE CHAMPAGNE.

Beau prisonnier, dont les échos fidèles
Ont retenu les chants et la gaité,
A tes esprits je veux rendre leurs ailes;
Viens respirer l'air de la liberté.

Assez longtemps, dans ta prison profonde,
Enseveli par des maîtres ingrats,
Tu demeuras oublié de ce monde,
Qui t'aurait dû l'oubli de ses combats.

L'heure a sonné : surgis à la lumière;
Viens resplendir à l'éclat des flambeaux;

Secoue enfin cette humide poussière
Que les hivers attachent aux tombeaux.

Tu nous diras tes refrains d'allégresse,
Tu chanteras l'espoir et la beauté;
Mais laisse-moi, sous ma main qui te presse,
Sécher les pleurs de ta captivité.

De nos beaux jours entretiens la mémoire;
En nos pensers rappelle la vigueur;
Enflamme-nous aux rayons de ta gloire;
Mais viens d'abord te chauffer à mon cœur.

Oui, tu frémis; et cette douce étreinte
Rend leurs vertus à tes sens engourdis;
Et sous le joug, dont tu gardes l'empreinte,
Impatient, tu grondes et bondis!

Je veux doubler l'ardeur qui te dévore;
Sois donc heureux, vois, j'ai rompu tes fers;
Un seul lien te tient captif encore;
Il est brisé... pars libre dans les airs!...

Non, pas encore... un malheureux esclave
Que l'habitude au joug a façonné,
Quand une main a brisé son entrave,
Reste un moment immobile, étonné.

Mais il est temps, et ton heure s'achève;
Je viens aider tes généreux efforts;
Oui, regardez, il grandit, il s'élève:
Monte, pars, vole, et répands tes trésors!

Vin de Champagne, enivrante maîtresse,
Viens, le front libre et les cheveux épars!...

Brise à ton tour le joug qui nous oppresse,
Et de ton prisme éblouis nos regards.

Fais-nous savoir que la vie a des charmes,
Qu'à nos douleurs succèdent nos plaisirs;
Verse à nos cœurs l'oubli de leurs alarmes,
Verse à nos sens l'ardeur de leurs désirs!

U N E F É E .

S'il faut vous dire
Quelle est cette beauté,
Dont le sourire
Par des dieux fut chanté,
C'est une fée
Invisible à nos yeux;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux!

De notre monde
Elle compte les jours;
Mais, jeune et blonde,
Elle est belle toujours :
C'est une fée
Invisible à nos yeux;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux!

D'abord maîtresse
Des âges inconnus,

Elle est déesse
Et se nomme Vénus :
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

Puis le génie,
Élevant ses autels,
L'a rajeunie
En des vers immortels ;
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

Qu'elle se nomme
Ange, esprit ou démon,
Délie à Rome,
Laure, Elvire ou Lison,
C'est une fée
Invisible à nos yeux ;
Chantez, Orphée,
Eurydice est aux cieux !

DANS CINQUANTE ANS.

Enfants, ne portez pas envie
Au flot qui court précipité ;
Si le temps emporte la vie,
Il donne l'immortalité.

Le sable que le feu dévore
Produit les métaux éclatants ;
Écoutez-moi, vous qui vivrez encore
Dans cinquante ans.

A peine aurez-vous en mémoire
Des noms illustres aujourd'hui ,
Enfants précoces de la gloire ,
Qu'un orage emporte après lui.
Mais, dans le ciel de notre France ,
Des astres respectés du temps
Rayonneront, grandis par la distance ,
Dans cinquante ans.

Adieu, divinités fragiles ,
Petits auteurs de grands romans ;
Adieu, romantiques argiles ,
Qui vous pensiez des monuments.
Mais salut, jeunesse divine ,
Que vont réchauffer les printemps :
Vivez toujours, Béranger, Lamartine ,
Dans cinquante ans.

— Mais dites-nous plutôt, grand-père,
Quand les hommes seront meilleurs,
Quand la vertu sur cette terre
Ne trouvera plus de railleurs,
Quand la fraternité féconde
Unira les peuples flottants?...
— Dieu, mes enfants, peut seul changer le monde....
Dans cinquante ans.

Mais au moins, dites-nous, grand-père,
Quand viendra l'honneur nous parler,

Et quand la perfide Angleterre
Sentira son île trembler ;
Quand un étendard tricolore ,
A travers les flots inconstants...
— Mes chers enfants, puissiez-vous vivre encore
Dans cinquante ans !

LES HOMMES UTILES.

A MON AMI EDMOND C.

Mon cher Edmond, qu'allez-vous faire ?
Car enfin se croiser les bras ,
Fumer, chanter, aimer et plaire ,
C'est être inutile ici-bas.
Pour tous les hommes raisonnables
Le travail doit être une loi ;
Pour être utile à vos semblables ,
Mon cher Edmond, il faut prendre un emploi.

Suivez la loi de la nature :
Vendez à d'honnêtes bourgeois
Des tissus à fausse mesure ,
Ou des aliments à faux poids ,
Ou des romans interminables ,
Ou du savon rafraîchissant....
Pour être utile à vos semblables ,
Mon cher ami, faites-vous commerçant.

Si l'uniforme militaire
Sourit plus à votre raison ,

Allez goûter sur la frontière
Les douceurs de la garnison ;
Ou poursuivre, au milieu des sables ,
L'Arabe d'Alger à Blidah....
Pour le repos de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous donc soldat.

Ou bien consacrez vos années
A guérir vos frères souffrants ,
Par la diète, par les saignées
Et les visites à dix francs ;
Puis, vos malades incurables
Vous appelleront assassin....
Pour la santé de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous médecin.

Ou défenseur plein de courage
De tous les orphelins français ,
Vous grugerez leur héritage ,
Mais vous gagnerez leurs procès ;
Et puis, tous les bavards aimables
Deviennent des hommes d'État....
Pour le bonheur de vos semblables,
Mon cher ami, faites-vous avocat.

Mais non, demeurez inutile,
Bravez le monde et ses brocards ;
Restez paresseux et tranquille,
Aimez les lettres et les arts ;
Ayez des amis véritables,
Fuyez le mal, cherchez le bien....
Pour le malheur de vos semblables,
Mon cher ami, ne faites jamais rien.

FANTASIE.

Adèle est brillante et vermeille
Comme l'aurore qui s'éveille
A l'horizon des doux climats ;
Dans ses beaux yeux l'azur se pose ;
Sa bouche est une fleur éclosée....
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Clémence est la douce figure
Tranquille comme une onde pure,
Sensible comme les lilas ;
Je sais bien que sa tête est blonde,
Et l'on dit que sa jambe est ronde ;
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Julie est la riieuse fille ;
L'esprit dans sa bouche petille
Et n'épargne rien ici-bas :
Elle en a même pour médire ;
Son existence est un sourire ;
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Clarisse est la pâle créole ;
L'amour est dans sa tête folle,
Et le plaisir entre ses bras.
Le feu jaillit de sa prunelle ;
Chacun la nomme la plus belle ;
Mais, hélas ! je ne l'aime pas.

Il en est une autre sur terre,
Sans qui mon cœur est solitaire,

Et dont le nom se dit tout bas ;
Je sens près d'elle un trouble extrême ,
Et je lui redis que je l'aime ;
Mais, las ! elle ne m'aime pas.

LES RATS.

Que font-ils donc dans mon alcôve étroite ?
En tous les sens j'ai beau me retourner,
De droite à gauche, et puis de gauche à droite,
Dans le tympan ils viennent me corner !
J'entends partout s'effondrer ma muraille,
Grincer le bois et le plâtre gémir ;
Dieu ! les Titans commencent leur bataille !...
Les rats m'empêchent de dormir.

Quel bruit ! il pleut ! il vente ! je frissonne !
Là-bas, l'hiver.... Je pense avec horreur
Au malheureux que le froid aiguillonne ;
Je songe encore au pauvre voyageur.
Dans la forêt, que l'aquilon tourmente,
Il marche seul, oh ! comme il doit frémir !
La forêt tombe... et la mer écumante !...
Les rats m'empêchent de dormir.

Les yeux fermés, combien je vois de choses
Que je ne vis jamais les yeux ouverts :
Des diables noirs et des sylphides roses
Tourbillonnant dans des nuages verts.
Bien loin, là-bas, j'aperçois une femme,

Fleur du désert, que maltraite un émir...
Je vois couler les tours de Notre-Dame!...
Les rats m'empêchent de dormir.

J'ai traversé l'océan Atlantique,
J'ai découvert des pays inconnus :
Un continent que je nomme Amérique,
Des fleuves d'or et des hommes tout nus.
Je veux bien haut proclamer ma conquête;
Sur un rocher j'essaye à m'affermir;
Le rocher roule et me casse la tête!...
Les rats m'empêchent de dormir.

Ah! qu'il est doux de battre la campagne!
Je laisse aller mes jambes au hasard;
Parbleu! je suis dans la blonde Allemagne,
Je m'en vais voir Jellachich et Mozart!
Je vois rouler des torrents d'eau-de-vie,
S'enfuir des rois et des canons vomir;
Et nos tambours entrent dans Varsovie!...
Les rats m'empêchent de dormir.

Sur le soleil j'ai braqué ma lunette;
Je sens vers lui des ailes m'élever;
Chemin faisant, je trouve une planète
Que Leverrier n'eût pu jamais trouver!
Je t'y rencontre, ô ma belle maîtresse;
Que viens-tu faire?... Ah! je me sens blémir!...
Un vieux magot sous mon nez la caresse...
Les rats m'empêchent de dormir.

Bon! me voilà dans les sombres abîmes!
Je reconnais Babylone et Paris;

De l'arsenic je compte les victimes;
 Dieu! quel monceau de rats et de maris!
 Au bord fatal je cherche en vain Voltaire;
 Près de Lafarge est mon chien Casimir....
 J'irai demain chez mon apothicaire;
 Les rats me laisseront dormir!

LES ÉCREVISSÉS.

AIR de Paillasse.

Les écrevisses autrefois
 Ne marchaient qu'en arrière;
 Voici que des docteurs sournois
 Nous prouvent le contraire.
 Mais, croyez-le bien,
 Ils n'en savent rien,
 Ce sont pures malices;
 Je les vois toujours
 Marcher à rebours :
 Vivent les écrevisses!

Croyez-en ces poissons savants,
 Tout est en décadence;
 Les morts ont tué les vivants
 Bien avant leur naissance.
 Pauvres écrivains,
 Vos efforts sont vains;
 Allez, prêtres novices,
 Baiser les autels
 Des dieux immortels;
 Vivent les écrevisses!

Oui, bientôt on s'habillera
Suivant l'antique mode.
Dans tous les arts on proscrit
La nouvelle méthode ;
Ils sont préparés
A siffler Duprez ,
Ponchard fait leurs délices ;
Quant à Rossini ,
C'est déjà fini ;
Vivent les écrevisses !

Supprimons les inventions
De l'école nouvelle ;
Le gaz et ses explosions
Valent-ils la chandelle ?
Les chemins de fer,
Vomis par l'enfer,
Sont du diable complices ;
Parbleu ! les coucous
Étaient bien plus doux !
Vivent les écrevisses !

Doucement nous remonterons
Le fleuve de la vie ;
Peut-être que nous trouverons
Sa source en Moscovie :
Nos filles, nos sœurs,
Pour de grands seigneurs
Garderont leurs prémices !
Nous aurons des rois,
Nous en aurons trois !
Vivent les écrevisses !

Mais les écrevisses, ma foi,
Sont fort bonnes à table :
Dans du vinaigre, croyez-moi,
C'est un mets délectable.
Pour des crustacés,
Ce n'est point assez,
Joignons-y des épices ;
Nous les mangerons,
Et nous chanterons :
Vivent les écrevisses !

LA MEUNIÈRE ET LE MOULIN.

Elle est belle, la meunière,
Et son moulin est béni ;
Elle est là, joyeuse et fière,
Comme l'oiseau dans son nid.
Il est là, sur la colline,
Comme un géant s'élevant ;
Il étend sa longue échine
Et ses bras rouges au vent.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Voyez comme elle est pimpante,
Avec son simple jupon ;
Écoutez comme elle chante

Et rechante sa chanson.
Voyez-le, fier sur sa base,
S'agitant soir et matin ;
Écoutez comme il écrase
Les épis qui font le pain.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Oui, j'en jure par mon âme,
Celui-là serait heureux
Qui pourrait avoir pour femme
La meunière que je veux.
Il produit dans sa journée
Quatre beaux sacs ronds et blancs ;
Il rapporte par année
Au moins sept à huit cents francs.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

Le moulin sans la meunière,
C'est le verre sans le vin ;
Mais aussi c'est vin sans verre
Que meunière sans moulin.
J'aurai des enfants, j'espère,
Mais il me faudrait enfin
La meunière pour les faire,
Pour les nourrir, le moulin.

Il est deux choses sur terre
Dont mon cœur est plein :
J'aime la meunière,
J'aime le moulin.

JEAN QUI PLEURE

ET

JEAN QUI RIT.

Je pleure.
Je vois tout gris, je vois tout noir ;
J'ai bu trop de bon vin, ce soir ;
Je vais être gris tout à l'heure :
Je pleure.

— Je ris.
Je vois tout bleu, je vois tout rose ;
Le vin est une douce chose ;
Voilà longtemps que je suis gris.
Je ris.

— Perds-tu la tête ?
— Perds-tu l'esprit ?
— Arrête ! — Arrête !
— Ah ! ah ! ah ! ah ! — Hi ! hi ! hi ! hi ! —
C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

Je pleure.
J'ai l'estomac trop délicat ;

Je ne puis manger que d'un plat :
Aussi je fonds comme du beurre.
Je pleure.

— Je ris.

Depuis que je me mets à boire,
Je ne mange que pour mémoire :
Aussi, vois comme je maigris.
Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.
Mon épouse, la connais-tu ?
Es-tu bien sûr de sa vertu ?
Je crois que la tienne est meilleure.
Je pleure.

— Je ris.

Cela ne m'inquiète guère ;
Je suis bien sûr de mon affaire :
Je ne suis plus dans les conscrits.
Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.
Entends la voix de la raison :
Je veux rentrer à la maison.
Partons ; tu sais où je demeure.
Je pleure.

— Je ris.

Moi, je change de domicile ;

J'habite les champs ou la ville ;
J'ai plusieurs maisons dans Paris.

Je ris.

— Perds-tu, etc.

Je pleure.

Car, qu'est-ce que la vie, enfin ?
C'est un flacon de mauvais vin....
Mais pourquoi faut-il que l'on meure ?

Je pleure.

— Je ris.

Car la mort.... Suis bien mon idée....
Est une bouteille vidée ;
On ne rend que ce qu'on a pris.

Je ris.

— Perds-tu la tête ?

— Perds-tu l'esprit ?

— Arrête ! — Arrête !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! — Hi ! hi ! hi ! hi !

C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.

LA KERMESE.

Entends-tu là-bas
Les joyeux ébats ?
Javotte, c'est la kermesse :
Par tous les sentiers,
Bourgeois et fermiers,
Chacun s'agite et se presse.

La danse va commencer
Superbe ;
Ma Javotte, viens danser
Sur l'herbe.

Couples assortis,
L'un sur l'autre assis,
S'embrassent sous le feuillage ;
Et les vieux époux,
Dessus ou dessous,
A table font mariage.

La foule, entre quatre ormeaux,
Se presse ;
L'orchestre, sur deux tonneaux,
Se dresse.

L'archet a crié ;
Chacun est sur pié ;
Filles et garçons, en place !
On n'invite pas :
On prend par le bras
La plus belle ou la plus grasse.

Chaque visage se teint
De joie,
Ou, dans un grand pot d'étain,
Se noie.

Robes, cotillons,
Cheveux bruns ou blonds,
Blancs bonnets avec dentelle,
Tabliers, mouchoirs,

Rouges, blancs ou noirs,
Tout court, tout crie et se mêle.

Des cheveux jusqu'aux talons,
Tout tremble :
Viens, Javotte, brimbalons
Ensemble.

J'aime tes yeux bleus,
Et tes grands cheveux
Blonds comme des grains d'avoine ;
Tes grosses couleurs
Sont comme des fleurs
De pavot ou de pivoine.

On doit s'embrasser après
La danse :
Javotte, nous serons prêts
D'avance.

Sautons comme il faut,
Bien fort et bien haut,
Pour qu'on nous regarde faire ;
Puis nous tournerons
En faisant des ronds,
Des ronds à rouler par terre.

Et si quelque autre amoureux
Te lorgne,
Tant pis s'il revient boiteux
Ou borgne !

Et puis, à la fin,
Quand nous aurons faim,

Nous irons à la gargote :
Là, nous souperons,
Et puis nous rirons,
Et puis nous... rirons, Javotte.

PIERRETTE ET PIERROT.

Quinze ou seize ans, fraîche toilette,
Court jupon et corsage ouvert,
Un bonnet blanc, un ruban vert :
Voilà Pierrette.

De gros souliers, un grand jabot,
Un pantalon de son grand-père,
Un habit tombant jusqu'à terre :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Un cou d'une blancheur parfaite,
Avec de charmants environs;
Des cheveux bruns, des yeux marrons :
Voilà Pierrette.

La tournure d'un vieux magot,
Des cheveux roux, un œil verdâtre,
Un nez qu'on ne voit qu'au théâtre :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Regard mutin, mine coquette,
La malice avec l'enjoûment,
Feu de novice et cœur d'enfant :
Voilà Pierrette.

La conversation d'un pot,
Des yeux malins comme des bornes
Et l'esprit d'une bête à cornes :
Voilà Pierrot.

On dit en confidence
Qu'ils se vont épouser.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot devrait refuser.

Voilà que la noce s'apprête ;
A l'église on court se ranger ;
Robe blanche et fleur d'oranger :
Voilà Pierrette.

Pierrot dit oui, comme un grand sot ;
Puis aussitôt chacun de dire
Qu'on a vu Pierrette sourire....
Voilà Pierrot !...

Déjà Pierrette danse
Avec un invité.
Qu'en pensez-vous ? — Je pense
Que Pierrot l'a bien mérité.

LES ÉCUS.

Ma femme, le mariage
N'est pas tout amusement ;
Il faut régler son ménage
Et s'amuser sagement.
Vois-tu bien, ma bonne amie,
Il faut de l'économie :
Dépensons peu ; mais surtout,
Tâchons d'amasser beaucoup.

UN MENDIANT. (*Parlé.*) Monsieur, la charité, s'il vous plait. — Laissez-moi, mon ami, je n'ai pas de monnaie.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

Certes nous avons d'avance
De quoi vivre, et même plus ;
Ce n'est rien, si l'on ne pense
A bien placer ses écus.
Tout ce que l'argent peut rendre,
Il faut savoir le lui prendre ;
L'eau va toujours à la mer,
Et l'argent coûte si cher !

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

De vingt mille francs de rente,
Que l'on fait fructifier,
On peut bien en tirer trente,
Au moins, sans faire crier.
Avec dix, ou douze, ou treize,
Nous vivrons fort à notre aise ;
Tout le surplus de nos frais
Produira des intérêts.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

Avec la chance commune,
Seulement, vois, dans vingt ans,
Quelle superbe fortune
Pour établir nos enfants,
Doux gages de notre flamme....
Nous en aurons deux, ma femme ;
Nos calculs seraient perdus,
S'il en venait un de plus.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.

— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

De ce que le ciel nous donne
Jouissons honnêtement ;
Ainsi, sans nuire à personne,
Nous vivrons en nous aimant.
La plus maligne satire
Sur nous n'aura rien à dire ;
Et, quant à faire du bien,
C'est bon pour ceux qui n'ont rien.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,
C'est vous que cela regarde.
— Ma femme, tu me comprends,
Les écus font des enfants.

UN MARI MALHEUREUX.

Qu'ai-je donc fait aux dieux
Pour être leur victime ?
Suis-je un homme odieux ?
Ai-je commis un crime ?
Vous voyez devant vous
Un mortel déplorable,
Le malheureux époux
D'une femme adorable !

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?

Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Car si Clémence enfin
Était comme les autres,
Si j'avais le destin
De tant de bons apôtres,
J'aurais pour avocats
Ses torts et ses caprices ;
Mais quelle femme, hélas !
Elle n'a pas de vices !...

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Elle est d'une douceur
A vous rendre malade.
Si j'avais le bonheur
De la trouver maussade,
J'aurais quelque raison,
Pour adoucir ma peine,
De faire le garçon
Une fois par semaine.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Si son ardeur du moins
Était plus raisonnable....

Mais des plus tendres soins
Sans cesse elle m'accable.
Elle est, dans son amour,
Pire que vingt maitresses ;
Je ne puis un seul jour
Éviter ses tendresses.

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Que de fois je me dis :
Si ma femme était laide,
J'irais voir mes amis
Anténor et Tancrède ;
Si quelque beau garçon
La trouvait plus sensible,
Je pourrais bien... Mais non,
Elle est incorrigible !...

Monsieur, qu'en dites-vous ?
Qu'en dites-vous, Madame ?
Ah ! plaignez un époux
Adoré de sa femme !

Enfin je suis battu ;
Je l'accorde moi-même ;
Non... C'est trop de vertu :
Il faut bien que je l'aime.
Elle mourrait sans moi :
Je ne suis plus mon maître ;
Je crois presque, ma foi,
Que j'aimerais mieux être....

Monsieur, qu'en dites-vous ?
 Qu'en dites-vous, Madame ?
 Ah ! plaignez un époux
 Adoré de sa femme !

MAY.

(FABLIAU.)

Oh ! may !
 Oh ! may !
 Oh ! le joli mois de may !
 (VIEILLE CHANSON.)

« May ramène les longs jours :
 C'est trop être endormie ;
 May réveille les amours :
 Réveillez-vous, ma mie.

Oh ! may !
 Oh ! may !
 Oh ! le joli mois de may !

Viens voir si l'oiseau des bois
 Chante toujours de même,
 Et si les fleurs à ta voix
 Répondront que je t'aime.

Oh ! may !
 Oh ! may !
 Oh ! le joli mois de may ! »

Jeanne entend son amoureux
Chantant sous sa fenêtre ;
Elle éveille ses grands yeux ,
Qui ne dormaient peut-être....

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Jeanne s'habille, elle accourt,
Sans faire sa prière ;
Elle a corsage plus court
Et jupe plus légère.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

« Bonjour, Jeanne, fleur de thym,
Qui brilles sans parure,
Fraîche comme le matin,
Simple comme nature.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Viens : au bois nous trouverons
Un feuillage bien tendre,
Où, tout bas, nous nous dirons
Ce qu'on ne doit entendre.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Nous secoutrons sous nos pas
Les pleurs de la rosée;
Viens t'appuyer sur mon bras...
La route est malaisée.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Pose ton front près du mien;
Mets ta main dans la mienne:
On dit que, pour s'aimer bien,
Il faut qu'on se soutienne.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Trois baisers tu me devras
Sur ta bouche mignonne;
Celui-ci ne compte pas...
C'est Jeanne qui le donne.

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Laissez-les au bois s'enfuir,
Dans la plus sombre allée;
Jeanne voudrait revenir;
Mais elle est si troublée!... •

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

Frais lilas, plantes des champs,
Ouvrez vos fleurs nouvelles;
Fauvettes, dites vos chants;
Aimez-vous, tourterelles!

Oh! may!
Oh! may!
Oh! le joli mois de may!

EST-CE TOUT?

Puisque je vous rencontre, Élise,
C'est un beau jour.
Permettez donc que je vous dise
Tout mon amour.
Mon cœur bat, que c'est un délire;
Laissez-moi tout bas vous le dire....

— Est-ce tout? — Non. — Comment! ce n'est pas tout?
Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre;
On m'attend, là-bas, chez ma mère.
Hélas! comme il en dit beaucoup!
Ce n'est pas tout!...

— Comme vous avez belle mine
Sous ce bonnet;
Et comme votre taille est fine
Dans son corset!
Vous avez la fraîcheur des roses,
Et puis, et puis, tant d'autres choses!

— Est-ce tout? — Non. — Comment! ce n'est pas tout?
 Dépêchez-vous donc, monsieur Pierre;
 On m'attend, là-bas, chez ma mère.
 Hélas! comme il en dit beaucoup!
 Ce n'est pas tout!...

— Quand nous sommes tous deux ensemble,
 Je sens en moi
 Comme quelque chose qui tremble,
 Je ne sais quoi ...
 Oh! que je voudrais à l'église,
 Un jour, entrer avec Élise!...

— Est-ce tout? — Oui. — Comment! c'est déjà tout?
 Vous aviez le temps, monsieur Pierre;
 On ne m'attend plus chez ma mère.
 Hélas! il n'en sait pas beaucoup :
 C'est déjà tout!

LES DEUX.

J'ai deux amants, pas davantage :
 L'un a tous les droits des maris,
 L'autre n'a que ceux qu'il a pris :
 J'ai mon seigneur, et j'ai mon page.
 Comment donc faire un choix entre eux?
 Pourtant, celui que je préfère....
 — C'est bien, je vous entends, ma chère,
 Ce n'est pas le premier des deux. —

Sans doute vous allez me dire
 Que le premier est vieux et laid?

Non pas : il est jeune, il me plaît.
Le second n'a rien pour séduire ;
Il n'est ni beau ni gracieux :
Eh bien , celui que je préfère....
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus beau des deux. —

Ainsi va l'humaine machine :
L'un est riche et l'autre sans bien ;
L'un me donne tout, l'autre rien,
Et de celui que je ruine
Souvent nous rions tous les deux.
Eh bien , celui que je préfère....
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus généreux. —

L'un n'aime que moi dans le monde ;
Son bonheur est de m'obéir.
L'autre est tout prêt à me trahir
Pour la première brune ou blonde ;
Même il le ferait sous mes yeux....
Eh bien , celui que je préfère....
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le plus amoureux. —

Par l'un, j'ai calèche et toilette ;
Je suis dame du haut en bas ;
Quand l'autre me tient à son bras,
Je ne suis plus qu'une grisette.
Et quand il a bu... c'est affreux !
Eh bien , celui que je préfère....
— Allez, je vous entends, ma chère,
Ce n'est pas le meilleur des deux.

LE VIEUX TILLEUL.

Il est bien pauvre , ce village
Perdu sur la pente des monts ;
Mais nous l'habitons d'âge en âge ,
Et de père en fils nous l'aimons ;
Mais là , sur la route prochaine ,
Un arbre , hardi comme un pin ,
S'élève , large comme un chêne :
C'est le vieux tilleul du chemin .

L'ancien château tombe en ruines ,
Ses grands murs se sont écroulés ;
Mais ses débris font deux usines
Et quatre granges pour les blés .
Et , quand la journée est finie
Aux champs , au métier , au moulin ,
Toute la troupe est réunie
Sous le vieux tilleul du chemin .

C'est là que l'heure nous appelle
Pour la prière ou pour le jeu ;
Car nous n'avons pas de chapelle ,
Et sans curé nous prions Dieu .
Le dimanche , avec un seul cierge ,
La messe est dite le matin ;
On voit l'image de la Vierge
Sur le vieux tilleul du chemin .

Quand de ses branches élancées
Les mille fleurs parfument l'air ,

Par nous elles sont ramassées ;
Les remèdes coûtent si cher !
Nous n'avons pas dans le village
De savant qui parle en latin ;
Le médecin qui nous soulage ,
C'est le vieux tilleul du chemin.

Cent fois il fleurit pour nos pères ;
Il fleurira pour nos enfants.
Allez , paysans et bergères ,
Danser sous l'arbre de cent ans.
Pas un pauvre ici ne demande
L'aumône en vous tendant la main ;
Passant , déposez votre offrande
Pour le vieux tilleul du chemin.

LE QUARTIER LATIN.

Non loin des bords de la Seine ,
Paris ne connaît qu'à peine
Un quartier sombre et lointain ,
Qui sur le coteau s'élève ,
Devers Sainte-Geneviève :
C'est le vieux quartier Latin.

Les maisons sont hautes ,
Où perchent les hôtes
De ce paradis fangeux ;
C'est que la jeunesse
Est l'aimable hôtesse
Qui rit et monte avec eux.

Au sein de la grande ville,
C'est le studieux asile
Où l'on travaille en s'aimant ;
Chaque maison a sa gloire,
Chaque chambre, son histoire,
Chaque meuble, son roman.

Joyeux ermitage,
Où tout se partage,
La couchette et le repas ;
Pays d'espérance,
Où l'on ne dépense
Que l'argent que l'on n'a pas !

Tout s'accouple et se complète :
L'écolier cherche Lisette ;
Le lierre cherche l'ormeau.
L'étudiant solitaire,
C'est la plante hors de terre,
C'est le poisson hors de l'eau.

Elle est si gentille,
La modeste fille
Qui chante dans son réduit !
Le jour, couturière,
Le soir, bayadère,
Que fait Lisette la nuit ?

Au Code combien d'atteintes !
Combien de flammes éteintes
Avant le terme promis !
Et parfois, sans qu'on y songe,
Le bail aussi se prolonge
Pour se léguer aux amis.

Anténor fidèle
Avec une Adèle
Est resté près de huit jours.
Puis d'autres arrivent ;
Les femmes se suivent
Et se ressemblent toujours.

Combien de types encore,
Depuis le gros Polydore
Qui mène Ursule au tambour,
Jusqu'aux nouvelles recrues
Qui poursuivent dans les rues
Les veuves du Luxembourg !

Comment satisfaire
Le monde et son père,
La Chaumière et l'examen ;
Le billard, l'école,
Lisette et Barthole,
La pipe et le droit romain ?

Puis arrivent les vacances :
Que de tristes échéances
De la Seine à l'Odéon !
Arthur a passé sa thèse,
Et l'amoureuse Thérèse
Tombe d'Arthur en Léon.

O belle jeunesse !
Combien de sagesse
Dans tes plus fougueux ébats !
Qu'ils sont moins aimables,
Ces gens raisonnables,
Ces austères magistrats !

C'est là, dans une mansarde,
Que travaille l'avant-garde
Du siècle qui va venir ;
Turbulente pépinière,
Qui commence la carrière
Que tant d'autres vont finir.

Mais l'heure s'avance
De la décadence :
Lisette a passé les ponts ;
Elle a fait fortune ;
Adieu, robe brune,
Blancs bonnets et courts jupons.

Quand sa thèse est terminée,
Un clerc de cinquième année
Parle comme un vieux robin ;
En sortant de la clinique,
Un docteur pharmaceutique
N'est plus même un carabin.

Las ! tout se disperse ;
Le quartier se perce,
Se transforme et s'assainit.
Des maisons plus belles
Vont remplacer celles
Où l'amour posait son nid.

Et, dans la cité nouvelle,
Un jour, quelque vieille Adèle,
Seul débris d'un siècle éteint,
Dira, cachant son visage,
Aux Anténors d'un autre âge :
« Là fut le pays Latin ! »

LES AMANTS D'ADÈLE.

Quoi ! des bijoux, un cachemire,
A vous, si pauvre l'an dernier !
Adèle, oseriez-vous me dire
Comment vous pouvez les payer ?
Un bonnet, une bagatelle
Comblaient vos modestes besoins....
Vous avez un amant, Adèle,
Vous avez un amant... au moins.

Ce n'est pas l'aiguille peut-être
Qui vous donne des diamants ?
Mais permettez que je pénètre
Dans vos riches appartements.
Le luxe partout étincelle ;
L'or se niche dans tous les coins....
Vous avez deux amants, Adèle,
Vous avez deux amants... au moins.

Vous avez, à ce qu'on m'assure,
Deux chevaux ; on dit même trois :
Deux pour vous traîner en voiture,
L'autre pour vous porter au Bois.
Voulez-vous que je vous rappelle
Ce que disent ces trois témoins?...
Vous avez trois amants, Adèle,
Vous avez trois amants... au moins.

Voilà ce qui s'appelle vivre....
Ce n'est pas encor tout, je crois :

Vous êtes inscrite au grand livre ;
 Vous avez du cinq et du trois.
 Ceci semble accuser, ma belle,
 Un autre âge, avec d'autres soins....
 Vous avez quatre amants, Adèle,
 Vous avez quatre amants... au moins.

Voyons, Adèle, soyez bonne :
 Sont-ils cinq... ou bien six... ou bien...
 Sept?... Vous vous récriez, mignonne ;
 Passe pour six, terme moyen.
 Eh bien, ne soyez pas cruelle ;
 Quittez ces grands airs superflus :
 Vous aurez sept amants, Adèle,
 Vous aurez sept amants... au plus.

MONSIEUR BOURGEOIS.

1848.

Monsieur Bourgeois est un brave homme,
 Bon époux, bon père et marchand ;
 Simple, rangé, sobre, économe,
 Peu vaniteux, et pas méchant.
 Mais, quand il parle politique,
 Il devient amer et caustique....

Monsieur Bourgeois,
 Prenez garde, monsieur Bourgeois,
 Vous allez vous brûler les doigts.

Monsieur Bourgeois a l'habitude
 D'aller au café tous les soirs.

C'est là qu'il a fait une étude
De ses droits et de ses devoirs.
Il parle, s'agite, raisonne,
Manifeste et pétitionne!...

Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

S'il pouvait gouverner la France,
Comme tout se mènerait mieux!
Il supprimerait la dépense,
La police et les factieux.
Il ferait marcher le commerce
Et voudrait conquérir... la Perse....

Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Quand monsieur Bourgeois est colère,
Ne soyez pas sur son chemin!
Il passe sa journée à faire
Ce qu'il regrettera demain.
Pour le moindre mot, il se cabre;
Il prend son fusil et son sabre!...

Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Il part comme une giboulée;
Ne l'arrêtez pas, sacrebleu!
Puis, quand la maison est brûlée,
Il se met à crier : « Au feu ! »
Il veut battre le locataire,

Les pompiers et le commissaire !...
Monsieur Bourgeois,
Prenez garde, monsieur Bourgeois,
Vous allez vous brûler les doigts.

Puis il revient dans sa boutique,
Penaud, mais turbulent toujours.
Sa femme, la douce Angélique,
Le met au pain sec pour trois jours.
Même, on ne sait, en son absence,
Jusqu'où put aller la vengeance....

Monsieur Bourgeois,
Qu'avez-vous fait, monsieur Bourgeois ?
Vous vous êtes brûlé les doigts.

LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.

Le seigneur de cette terre
Habite un manoir altier,
Et Nicolas, son fermier,
Niche dans une chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le manoir est fait de pierre,
La cabane est de cailloux ;
Mais le château, voyez-vous,
Porte envie à la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur n'a rien à faire,
Nicolas fait tout ici.
Le château jalouse aussi
Le travail de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le château fait grande chère ;
Mais, quand il peut s'échapper,
Le seigneur s'en vient happer
Les crêpes de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Quelquefois, la nuit entière,
On danse dans le château ;
Mais, le soir, sur l'escabeau,
Comme on rit à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur ne dort plus guère,
Il a souvent des ennuis ;
Mais il voit, toutes les nuits,
Comme on dort à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur croit être père
De deux enfants blancs et blonds ;
Mais qu'ils sont rouges et ronds,
Les dix gars de la chaumière !

Pour un baiser sans conséquence
Avoir une pareille chance!...

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

J'ai bien quelque part sur la terre
Un filleul qui porte mon nom ;
Sa mère, qui fut ma commère,
Prétend qu'il me ressemble.... Non.
Je ne suis pas beau, c'est possible ;
Mais le malheureux est horrible.

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

En vain vous prétendez, Adèle,
Que vous n'aimez pas votre époux :
Cela ne prouve rien, ma belle,
Sinon que votre fils est roux,
Qu'il a le goût de la chicane,
Qu'il est avocat, Dieu le damne!

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Jean, viens ici que je t'embrasse ;
Te voilà frais émancipé ;
Bon chien, dit-on, chasse de race :
Ton père fut souvent trompé.
Mais par la science tu brilles,
Et puis tu n'aimes pas les filles....

Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Le fils de mon propriétaire,
Chose étrange, est un bon vivant ;

Il dépense l'or de son père,
Moitié mangeant, moitié buvant.
Mais, quand je lui lis notre histoire,
Son cœur ne bat pas pour la gloire!...
Non, par ma foi,
Cet enfant-là n'est pas de moi.

Cependant tout le monde assure
Que Paul me ressemble : en effet,
Il a ma taille, ma tournure ;
Moi, je le trouve fort bien fait.
Puis il aime l'indépendance,
Le vin, les femmes et la France.
Oui, par ma foi,
Celui-là peut être de moi.

LE DOCTEUR GRÉGOIRE.

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni cordons ni grades ;
Il est détesté
De la faculté :
Il guérit tous ses malades.
Ah! le bon docteur
Et le remède admirable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire

L'élixir
Du docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,
Soyez bons vivants ;
Suivez bien mon ordonnance :
C'est la bonne humeur
Qui fait le bonheur,
Voilà toute la science.
Votre corps va mal ?
Vite, prenez-moi ce verre ;
Si c'est le moral,
Buvez la bouteille entière.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Au pauvre ouvrier
Lassé du métier,
Et qu'on veut mettre à la diète,
Il dit : Viens ici ;
Tiens, prends-moi ceci :
C'est de l'or dans ta cassette.
Et, quand il a bu
Le remède de Grégoire,
L'ouvrier fourbu
Se met à chanter victoire !

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses ;
Aux pauvres rimeurs
Qui versaient des pleurs,
Il a fait chanter des choses !....
Il a guéri plus :
Deux ou trois cents journalistes,
Cent mille cocus
Et quatre socialistes.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Eh bien, la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou,
De je ne sais où,
De Golconde ou de la Chine....
Non : c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne,
Et qui fait du vin
D'Argenteuil ou de Champagne.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

QUITTE A QUITTE.

Comme tu me trouvais belle,
Quand nous n'étions pas amis!
Ingrat! tu m'avais promis
De m'être toujours fidèle.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Que tu me trompais, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Je n'avais que ma coiffure ;
Tu devais, dans les huit jours,
Sous un chapeau de velours
Abriter ma chevelure.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'elle était fausse, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Tu disais : Qu'un mois se passe,
Un seul, et, le mois d'après,
Tu contempleras tes traits
Devant une armoire à glace.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'ils étaient fardés, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Tu me disais : Ma Palmyre,
Quand il fera froid dehors,
Nous cacherons ces trésors
Sous un schall de cachemire.

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Palmyre, je le confesse.
Mais m'avais-tu dit, à moi,
Qu'ils étaient d'emprunt, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

— Adieu donc. Je te renie.
Qui l'eût pu penser jamais,
Qu'un jour tu me quitterais
Pour cette sottie Eugénie?

— Oui, c'est vrai, ma foi,
Madame, je le confesse.
Mais m'aviez-vous dit, à moi,
Qu'Arthur vous plaisait, traîtresse?

Nous sommes quittes, voilà :
Quittons-nous et touchons là.

PERRETTE ET LE SORCIER.

Simple atours et robe blanche,
Gente tournure et frais minois,
Perrette, une main sur la hanche,
Perrette, un jour, allait au bois.
Seize ans au plus étaient son âge ;
Sur son chemin elle chantait
Une chanson de son village,
Et vers le bois toujours marchait.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route :
Dans le bois il faisait si noir !
Perrette regarde ; elle écoute,
Sans rien entendre et sans rien voir.
Soudain, au milieu du silence,
Paraît l'ombre du braconnier ;
Sur la pauvre fille il s'élançe,
Car c'était un méchant sorcier.

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants, écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Le lendemain revint Perrette ;
Mais on ne la reconnut pas :
De la jeune fille coquette
L'âge avait alourdi les pas.
Son front , hélas ! avait des rides ;
Sa tête avait des cheveux blancs ;
Les bras tendus , les yeux humides ,
Perrette chantait aux passants :

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants , écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes ,
Il ne faut pas aller au bois.

Voilà le récit qu'au village
On faisait au coin du foyer ;
Et tous les enfants , d'âge en âge .
Croyaient *Perrette et le Sorcier* .
Mais aujourd'hui , les jeunes filles ,
Sitôt que revient le printemps ,
S'en vont courir sous les charmilles ,
Et n'écoutent plus leurs parents .

Les roses sont ouvertes ;
Mes enfants , écoutez ma voix :
Quand les feuilles sont vertes ,
Il ne faut pas aller au bois.

SATAN MARIÉ.

Satan dit un jour : Je commence
A m'ennuyer.
Je veux, pour faire pénitence,
Me marier.
Quand j'aurai passé mon envie,
Je veux recommencer ma vie.

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Avec sa dague rouge et bleue,
Il coupa tout,
Griffes et poils, cornes et queue,
Jusques au bout.
Il éteignit les étincelles
Qui jaillissaient de ses prunelles.

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Il prend figure, esprit, noblesse,
Et va partout,
Cherchant beauté, grâce, sagesse,
Argent surtout.
Il avise une jeune fille
Sage, bien en dot et gentille.

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Avec Agnès sa fiancée
Il est uni.
La foule à l'église est pressée ;
Tout est fini.
Que va dire Agnès déplorable,
Quand elle connaîtra le diable ?

Satan, crois-moi,
La femme est plus fine que toi.

Un an, puis deux ans se passèrent ;
Ne changeait pas.
Griffes ni poils ne repoussèrent,
Ni queue, hélas !
Ses yeux restaient tristes et mornes ;
Rien ne reparut... que les cornes.

Satan, crois-moi,
Ta femme est plus fine que toi.

LA GAÏETÉ FRANÇAISE.

Qu'en ont-ils fait de l'esprit de nos pères,
Ces jeunes gens austères,
Ces vieillards de vingt ans ?
Filles, venez apporter des perruques
Pour ces têtes caduques
Que flétrit le printemps.

Quoi ! mes amis, verrons-nous en silence,
Sur la terre de France,

Ces graves mouchérons
Se rehausser sur leurs jambes roidies,
Comme des tragédies,
Ou comme des hérons ?

Eh quoi ! changer la gaité diaphane
Pour la morgue anglicane
Ou le flegme germain ?
Fermer la porte à cette belle fille,
Dont le regard petille,
Et qui vous tend la main ?

Quoi ! n'avoir plus de fougue sympathique
Que pour la politique
Et son hideux pathos ;
Pour aboyer devant la foule accrue,
Comme on voit, dans la rue,
Des chiens devant un os !

Attendez donc que votre corps se penche,
Et qu'une barbe blanche
Vous ait fait écouter ;
Et vous aurez alors cet avantage
D'avoir acquis par l'âge
Le droit de radoter.

Mais non : j'entends sa voix qui nous appelle
Avec une crécelle
Et des airs triomphants ;
Son front vermeil rayonne d'espérance ;
La gaité, c'est la France ;
Nous sommes ses enfants.

Un pampre vert orne sa chevelure,
Qui jusqu'à sa ceinture
Tombe en festons joyeux.
C'est la beauté qui rit quand on la touche,
Et sait ouvrir la bouche
Sans fermer ses grands yeux.

Elle se platt à l'épigramme folle,
A l'esprit qui s'envole
Sans jamais s'arrêter ;
Dans un flacon elle perd la mémoire,
Elle chante après boire
Et boit après chanter.

Entre nos bras retenons-la captive,
Et que chaque convive
La couronne de fleurs.
Qu'un monde froid lui refuse un asile :
Donnons-lui domicile
Dans le fond de nos cœurs.

Oui, conservons notre longue jeunesse
Dans une forteresse
Qui ne se rendra pas ;
A nos neveux léguons cet héritage
Qui vivra d'âge en âge
Après notre trépas.

Et si j'étais le dernier de la race
D'Épicure et d'Horace,
Pères des bons vivants,
Avec Adèle, au fond d'une île indigne,
J'irais planter la vigne
Et faire des enfants !

LES BOUTONS.

Heureux garçons de tout âge,
Qui voulez garder toujours
La sainte horreur du ménage,
Avec l'amour des amours,
Fiez-vous à ma sagesse
Et retenez mes dictons :
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vòs boutons.

Un soir, certaine Artémise
Vit, en un certain moment,
Qu'un bouton, à ma chemise,
Manquait, je ne sais comment.
Elle dut à ma faiblesse
De le recoudre à tâtions....
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Le lendemain, grande affaire !
On veut tout voir en détail ;
Nous dressons un inventaire
De mon linge : quel travail !
Nous comptons tout, pièce à pièce ;
Nous trions, nous inspectons....
N'ayez pas une maîtresse
Qui recouse vos boutons.

Dès lors, mes petits mystères
A ses yeux sont dévoilés ;

Elle a des droits sur mes terres,
Elle a des droits sur mes clés.
Au sein de ma forteresse
Elle installe ses plantons.
N'ayez pas une maitresse
Qui recouse vos boutons.

Ainsi, de fil en aiguille,
Et de bouton en bouton,
Elle a chassé ma famille
Et m'a coiffé de coton.
Par la force ou par l'adresse
On obtient tout des moutons ;
N'ayez pas une maitresse
Qui recouse vos boutons.

Je n'ai plus d'amis intimes,
Hormis Arthur... qui lui plaît :
Sauf les enfants légitimes,
Je suis un mari complet.
Le jour, nous crions sans cesse,
Et, la nuit, nous nous battons !...
N'ayez pas une maitresse
Qui recouse vos boutons.

RÊVES ET RÉALITÉS.

Élançons-nous loin des sphères mortelles ;
Allons rêver dans ce monde divin
Où l'âme glisse, où le corps a des ailes,
Où le printemps n'a jamais eu de fin ;

Où chaque fleur ne meurt que pour renaître....
Mais, supristi ! comme le vent est frais !
Dépêchons-nous de fermer ma fenêtre ;
Couvrons-nous bien ; nous rêverons après.

Oui, je le sens, le ciel me vivifie ;
L'air est plus pur et le soleil plus chaud.
Tous ces humains dévorés par l'envie,
Qu'ils sont petits, regardés de si haut !
Ce vil métal dont la terre fait gloire....
On frappe.... Entrez.... Hélas ! je l'ignorais :
C'est mon tailleur orné de son mémoire.
Payons toujours ; nous rêverons après.

Quels sentiments s'emparent de mon être ?
C'est la vertu, c'est la foi, c'est l'amour :
Non cet amour qu'un seul jour a fait naître,
Et qui s'enfuit emporté par un jour ;
Mais cette flamme idéale et rêveuse....
On frappe encore.... Ah ! c'est un fait exprès !
Je n'ouvre pas.... Tiens, c'est ma blanchisseuse !
Entrez, Anna... nous rêverons après.

Découvrez-vous, champs de la poésie,
Sur mon chemin épanchez vos trésors.
Qu'avec vos dieux je goûte l'ambrosie ;
Que le nectar pour moi coule à pleins bords !
Ah ! prolongez ma mortelle existence !...
Mais le soir vient.... O douleur ! ô regrets !
Mon estomac réclame sa pitance !
Allons dîner ; nous rêverons après.

LA BALLADE AU MOULIN.

Au fond d'un pays sauvage,
Chez les mécréants,
Vivait un roi juste et sage,
Voilà bien longtemps.
Il était bon comme un père
Et riche comme la terre. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Ses sujets se révoltèrent
Contre le bon roi,
Et du trône le chassèrent,
On ne sait pourquoi.
Il erra de ville en ville;
Un moulin fut son asile. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Là, sans gloire mais sans crainte,
Le roi travaillait.
Sans faire entendre une plainte,
Le meunier chantait.
Il dormait la nuit entière;
Jadis, il ne dormait guère. —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

Mais, un jour, dans sa chaumière,
Vinrent bien des gens
Qui l'avaient chassé naguère :
Ils sont si changeants!
« Reprenez votre couronne.
— Non, dit-il, je vous la donne. » —

Jean, fais tourner le moulin,
Mon sac n'est pas encor plein.

« Ma femme sera meunière,
Meuniers, mes enfants.
L'eau coule dans la rivière,
Le blé pousse aux champs;
Tout le reste change, change;
Mais le pain toujours se mange. » —

Jean, arrête le moulin :
Voilà que mon sac est plein.

LES GROS MOTS.

Contons une histoire badine,
Sans reculer devant les mots.
Il est sûr, comme a dit Racine,
Que les meilleurs sont les plus gros.
Jeannot, villageois jeune et riche,
Rencontra Rose dans un pré,
Elle, simple comme une biche,
Lui, comme un vieux chasseur, madré.
Il lui dit... Que put-il lui dire ?

Ah! bah! lâchons le mot pour rire :
 Il lui dit..., il lui dit... : « Bonjour! »
 Ma foi, je le lâche ;
 Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui dit : « Bonjour! »
 Et voilà comme on fait l'amour.

C'est que Rose était une blonde,
 Mais blonde comme on n'en voit pas :
 Grande, avec une taille ronde,
 Large du haut, mince du bas.
 Jeannot, plein d'ardeur et d'audace,
 Allait, toutes voiles dehors ;
 Mais, avant d'investir la place,
 Il se rendit maître des forts.
 Il lui prit.... Que put-il lui prendre ?
 Ah! bah! pourquoi vous faire attendre ?
 Il lui prit..., il lui prit... la main !
 Ma foi, je le lâche ;
 Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui prit la main ;
 Voilà comme on fait du chemin.

Pourtant, je ne saurais vous taire
 Que Jeannot tremblait bien un peu ;
 Il était comme un volontaire
 Qui n'a pas encor vu le feu.
 Il restait, la main dans la poche,
 Ne sachant comment se tenir ;
 Son cœur battait comme une cloche ;
 Mais bref, il fallait en finir.
 Il lui dit.... Que dit-il encore ?
 Ah! bah! parlons sans métaphore.

Il lui dit..., il lui dit... : « Adieu ! »
 Ma foi, je le lâche,
 Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui dit : « Adieu ! »
 Et voilà comme on marche au feu.

Mais voilà bien une autre histoire ;
 Le conte ne finit pas là.
 Jeannot.... Qui donc aurait pu croire
 Qu'il fût capable de cela ?
 Il lui fit... (Rose était si sage,
 Qu'on n'y voulait ajouter foi),
 Il lui fit... (mais tout le village
 Peut vous l'affirmer comme moi),
 Il lui fit.... Que put-il lui faire ?
 Ah ! bah ! ce n'est plus un mystère :
 Il lui fit..., il lui fit... la cour !
 Ma foi, je le lâche ;
 Tant pis pour celui qui s'en fâche !
 Il lui fit la cour ;
 Voilà ce que c'est que l'amour.

LE CARNAVAL

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

1859.

Je suis moulu, j'ai la tête fêlée ;
 Quel cauchemar ! quel affreux bacchanal !
 Mes chers amis, je viens de l'Assemblée ;
 Nos députés fêtaient le carnaval.

Tous déguisés, ventrus ou démocrates,
Dissimulaient leurs voix et leurs talents ;
A droite étaient des diables écarlates ;
Sur la montagne erraient des pierrots blancs.

Et cependant le costume et le masque
Allaient si bien à chaque mannequin,
Qu'on ne voyait, dans la troupe fantasque,
◆ Pas un paillasse et pas un arlequin.

L'archet en main, siégeait sur une table
Dupin-Musard, Dupin-Paganini,
Dupin poli, Dupin méconnaissable,
Dupin ganté, brossé, frisé, verni.

Thiers en chicard s'élançait à la danse ;
Gargantua sorti de son étui,
Il était grand, grâce à l'impertinence
De son plumet trois fois plus haut que lui.

Un autre avait les traits d'Alcibiade :
C'était Crémieux.... Près de lui, frais tondu,
Oubliant tout, ses mœurs et sa triade,
Pierre Leroux sautait comme un pendu.

Dans un fauteuil était un petit père,
Maigre et chétif, avec un habit vert ;
Je reconnus le masque de Voltaire :
Le croirait-on ?... C'était Montalembert.

Il s'écriait : « Le pape n'est qu'un homme !... »
Il foudroyait les jésuites surpris :
Et je voyais les citoyens de Rome
Trembler devant le Romain de Paris.

Falloux et lui, joints par la destinée,
Sans être amis, ont le même drapeau ;
Ainsi l'on voit, sur une cheminée,
Près de Voltaire un buste de Rousseau.

Une peau d'ours couvrait deux personnages
Qui, tour à tour, servirent les tyrans ;
Et les huissiers poursuivaient trois sauvages
Qui refusaient de toucher vingt-cinq francs.

Preux défenseur des veuves en souffrance,
Second ténor, des premiers au besoin,
Bac soupirait une tendre romance,
Et se tenait tranquille dans son coin.

Sur un amas de titres et de chartes,
Trônait Barrot, qui prévit Février,
Le grand Barrot, Barrot tireur de cartes,
Magnétiseur, somnambule et sorcier.

Il prédisait à monsieur La Palisse
Que nous mourrions avant d'être enterrés ;
A trois maris, qu'ils auraient la jaunisse,
A deux banquiers, qu'ils seraient décorés.

Le gros Thouret paraissait en abeille,
Favre en curé, Changarnier en pékin ;
Je vis Lagrange en marquis de la veille,
Avec Murat en roi du lendemain.

Molé chantait une ronde bachique,
Mauguin tonnait contre les avocats ;
Berryer criait : « Vive la République !... »
Greppo parlait, Charras ne parlait pas.

**Dieu ! quel gâchis ! quel étrange amalgame !
Comment va-t-on les retrouver demain ?
J'ai vu Nadaud composant un gros drame ,
J'ai vu Hugo la truelle à la main .**

**Chacun des deux , par un échange honnête ,
De son confrère avait pris la façon :
L'un bâtissait des murs comme un poète ,
L'autre faisait des vers comme un maçon .**

**Pourtant , je vis aussi , je le confesse ,
Des citoyens plus dignes de ce nom ,
Loin de la foule , ainsi que la sagesse ,
Loin des excès , comme on peint la raison .**

**Ils étaient peu , mais grande est l'espérance
Qui les soutient à travers les partis ;
Je saluai l'avenir de la France ,
Et , tenant bien mes poches , je sortis .**

**En franchissant cette enceinte sonore ,
Je vis , flairant la salle des élus ,
Émile , et ceux qui n'y sont pas encore ,
Avec Armand , et ceux qui n'y sont plus .**

**Dancez , sautez : le carnaval commence ;
Ouvrez la Chambre et fermez l'Opéra ;
Déguisez-vous , députés de la France ,
Déguisez-vous , et l'on vous aimera .**

LES CONFESSIONS.

Victor, buvons. — Buvons, Adèle ;
La vérité sort du tonneau.
— Tu fus constant. — Tu fus fidèle.
— Que c'était bon ! — Que c'était beau !
— Je ne crois plus à tes promesses.
— Je me moque de tes serments.
— Victor, buvons à tes maîtresses.
— Buvons, Adèle, à tes amants.

Lorsque je te connus, Adèle...
— Quand je te rencontrai, Victor...
— Ta fleur était presque nouvelle.
— Tu n'avais pas vingt ans encor.
— J'étais dupe de tes tendresses.
— Et moi de tes beaux sentiments.
Allons, Victor, à tes maîtresses.
— Allons, Adèle, à tes amants. —

Je vois encor notre chambrette.
— Je vois toujours notre fauteuil.
— Te souvient-il de ma toilette ?
— Te rappelles-tu mon orgueil ?
— Le jour était plein de caresses....
— La nuit, grosse d'événements !...
Allons, Victor, à tes maîtresses.
— Allons, Adèle, à tes amants. —

Ingrat ! comme je fus trahie !
— Ingrate ! comme j'étais bon !

— J'ignorais Hortense et Julie.
— J'aimais Alexandre et Léon.
— Soyons cléments pour ces traîtresses.
— Pour ces traîtres soyons cléments.
Allons, Victor, à tes maîtresses.
— Allons, Adèle, à tes amants. —

Mais depuis ces beaux jours de fêtes..
— Mais depuis ces temps fortunés....
— Que de victimes as-tu faites !
— Que de gens as-tu ruinés !
— Combien as-tu chanté de messes ?
— Combien as-tu fait de romans ?
Allons, Victor, à tes maîtresses.
— Allons, Adèle, à tes amants. —

Adèle, tout me remémore....
— Oui, Victor, nos vieilles amours.
— Je pense que je t'aime encore.
— Je crois que je t'aime toujours.
— Tu mens, quoique tu te confesses.
— Tu te confesses, mais tu mens.
— Ah ! bah ! tant pis pour mes maîtresses !
— Ah ! bah ! tant pis pour mes amants !

LES CERISES DE MONTMORENCY.

1850.

Ma grand'mère vous dira
Que tout dégénère.
Si le siècle qui viendra
Ne vaut pas son père,

Nos descendants, Dieu merci,
En verront de grises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Tout devient petit, petit,
Hommes comme femmes;
Chez nous rien ne s'agrandit,
Excepté les drames.
Nous avons tout raccourci,
Même les chemises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De Saint-Cloud à Charenton
Le flot monte et fume.
Où diable logera-t-on
Toute cette écume?
On dit qu'à Bicêtre aussi
Les places sont prises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

L'égalité doit régner,
Nous pouvons l'attendre;
Mais l'un ne veut rien donner,
L'autre veut tout prendre.
Quand ils auront réussi
Dans leurs entreprises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Du pays nous voudrions
Gérer les affaires;

Dieu sait où nous envoyons
Tous nos ministères.
Il est vrai que celui-ci....
Je dis des sottises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De nos droits électoraux
Oublions les charmes.
On peut vivre sans journaux,
Et loin des gendarmes.
J'ai vu passer par ici
Des patrouilles grises....
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

LES ÉTRENNES DE JULIE.

Pour le jour de l'an, on assure
Que Julie a reçu trois dons :
L'un d'argent, l'autre de parure,
Et le troisième de bonbons.
Ce triple présent la relie
A trois temps plus ou moins heureux.
D'abord, il accuse, Julie,
Trois amoureux.

Mais l'argent, c'est le fond du vase,
C'est le dernier charme détruit ;
C'est la réalité sans gaze,
C'est l'Amour en bonnet de nuit ;

C'est, dans sa dernière folie,
Cupidon goutteux et cassé ;
L'argent, avouez-le, Julie,
C'est le passé.

Les bijoux, c'est l'amour aimable
Qui croit en vous par vanité,
Qui, sans cesser d'être agréable,
Déjà songe à l'utilité.
L'or, qui sur votre cou se plie,
Peut se vendre en un cas pressant.
Les bijoux, voyez-vous, Julie,
C'est le présent.

Ces bonbons qui vous font sourire,
C'est l'illusion de vingt ans,
La croyance aux ailes de cire
Que fond le soleil du printemps ;
C'est l'espérance non remplie
Qui va rêvant des cieux d'azur.
Les bonbons, ma chère Julie,
C'est le futur.

L'an prochain, à pareille fête,
Le futur sera le présent ;
Le passé prendra sa retraite ;
Le présent sera-t-il présent ?
Je sais que vous êtes jolie ;
Mais le temps est si rigoureux !
Vous n'aurez pas toujours, Julie,
Trois amoureux.

JE N'AI ME PAS.

Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime,
Nous nous aimons, vous vous aimez,
Ils s'aiment.... Voilà bien le thème
De tous ces mortels enflammés.
Il paraît que toute la terre
Fait l'amour du haut jusqu'en bas;
Moi seul, dans ce grand phalanstère,
Je n'aime pas!

L'amour.... Eh bien, est-ce ma faute
Si ce mot me poursuit partout?
Le monde est une table d'hôte
Où l'on ne sert que ce ragoût.
Les petits bambins de huitième,
Les filles des pensionnats,
Tout cela sait dire : « Je t'aime ! »
Je n'aime pas!

Dans les théâtres, quelles gammes
De l'Odéon au boulevard!
On aime, jusque dans les drames,
A coups de pied et de poignard.
Dans les ballets, on aime en danse;
En grands airs, dans les opéras;
Dieu sait comme on aime en romance....
Je n'aime pas!

Que de sottises il débite,
Ce maudit amour! Ah! pour Dieu,

Mariez-vous donc au plus vite,
Et jetez de l'eau sur le feu.
Mais non : le vieux bois reprend flamme ;
Ma portière adore ses chats,
Et mon voisin aime sa femme....
Je n'aime pas !

Enfin, dans toutes les carrières,
Je ne vois que des amoureux :
Banquiers, commis ou couturières,
Gais ou tristes, riches ou gueux,
Veuves, garçons ou demoiselles,
Laquais, modistes, avocats !
Et les bêtes s'aiment entre elles !...
Je n'aime pas !

AUGUSTE,

ÉTUDIANT DE DIXIÈME ANNÉE.

Auguste est un étudiant
Qui fit son droit à la Chaumière,
Toujours chantant, jouant, riant ;
Aujourd'hui, c'est une autre affaire ;
Il se range et devient austère.

Oui, mais plus d'un voisin prétend
Qu'il ne peut plus faire autrement.
C'est juste :
Mariez-vous, Auguste.

Il avait des amis barbus,
Vieux compagnons de ses bombances;
Maintenant on ne le voit plus
Hanter les cafés, ni les danses,
Ni ses mauvaises connaissances.

Parbleu! c'est qu'il n'a plus d'amis,
Ils sont avocats ou commis.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

Il n'était bruit dans son quartier
Que de ses galantes prouesses;
Il scandalisait son portier;
Maintenant il fait cent promesses
De n'avoir plus que deux maîtresses.

Mais sa portière me soutient
Que pas une, hélas! ne revient.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

Il avait trente créanciers :
D'abord sa blanchisseuse Annette,
Ses tailleurs et ses chapeliers,
Et sa marchande à la toilette :
Mais il ne fait plus une dette.

Sans doute : son traiteur me dit
Qu'on ne lui fait plus de crédit.

C'est juste :

Mariez-vous, Auguste.

Il ne sera pas avoué
Pour gruger la pauvre pratique,

Agent d'affaires trop roué,
Notaire filant en Belgique,
Ni même avocat platonique.

Parbleu! dit-on, je le crois bien,
Puisqu'il ne sera jamais rien.

C'est juste :
Mariez-vous, Auguste.

LES DIEUX.

Les dieux s'en vont, disent les sages :
La raison a tué la foi.
Sur un océan plein d'orages,
Plutôt que de voguer sans loi,
Rendez-nous la mythologie
Avec ses dieux grands et petits;
Faites-nous croire à la magie :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde déesse
Qu'un temple ne peut contenir?
Inclinez-vous : c'est la jeunesse
Qui s'élançe vers l'avenir.
Elle a l'audace; elle veut croire
A tous les nobles appétits,
A l'amour et même à la gloire :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Auprès d'elle est la folle fille
Qui d'un banquet fait son autel;

Ses yeux sont un flambeau qui brille,
Sa voix est un rire éternel.
Elle chante toutes les causes,
Elle boit à tous les partis;
C'est la gaité semant des roses :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère,
Un dieu gouverne tous nos sens :
L'amour, aussi vieux que la terre,
Aussi jeune que le printemps.
Par ses tourments ou par ses charmes
Il tient nos cœurs assujettis,
Plein de plaisirs et plein de larmes :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Et toi, qui des seules injures
Veux toujours prendre la moitié,
Baume de toutes les blessures,
Salut à toi, sainte amitié!
Malheureux qui n'irait l'empire
Des liens qu'il n'a pas sentis!
Plus malheureux qui les déchire!...
Tous les dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces dieux imaginaires
Ne sont que les rayons du jour.
Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence,
Le courage pour les petits;
A tous il donne l'espérance :
Tous les dieux ne sont pas partis.

BOISENTIER.

Boisentier, banquier blond et maigre,
Possède une femme, un commis,
Un petit domestique nègre,
Quelques parents et des amis.
De son épouse doit lui naître
Un joli petit héritier :
De quelle couleur va-t-il être ?

— Il sera blond, dit Boisentier.

Son commis, un garçon capable
Et fort habile à calculer,
Assure qu'il est vraisemblable
Que l'enfant va lui ressembler :
Il sera, s'il chasse de race,
D'un roux ardent comme brasier,
D'un roux qu'on ne voit qu'en Alsace.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Mais un des cousins de madame,
Arthur est certain de son fait ;
On n'est pas plus sûr de sa femme :
Le petit sera son portrait.
Cent raisons le portent à croire
Qu'il sera charmant cavalier,
Qu'il aura la moustache noire.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Amis et voisins, tous ensemble,
Tous, excepté le moricaud,
Veulent que l'enfant leur ressemble,
Qu'il soit gros, maigre, grand, courtaud.
Moyen, beau, laid, chétif, énorme;
Bref, chacun veut spécifier
Sa couleur, son poids et sa forme.

— Il sera blond, dit Boisentier.

Enfin, le jour fatal arrive ;
Tous les prétendants sont venus :
Docteur présent, foule attentive,
Paris proposés et tenus.
On apporte un objet noirâtre
Qui se met d'abord à crier....
L'enfant se trouve être un mulâtre....

— Il sera blond, dit Boisentier.

CHUT!

Grand-papa, vous êtes sévère ;
Un seul mot vous met en courroux :
Il faudrait, pour vous satisfaire,
Avoir soixante ans comme vous.
Pourtant, si nous devons en croire
Ce qu'on nous dit de votre histoire....

— Chut! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Lorsque vous lisiez sans lunettes,
Lorsque vous marchiez sans bâton,
Vous ne traitiez pas de sornettes
Tout ce que vous faisiez, dit-on.
Même, à ce que prétend grand'mère,
Vous étiez un joyeux compère....

— Chut! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

— Allons, vous pouvez nous le dire :
Vous étiez grand, mince et châtain ;
Vous conviendrez que, sous l'Empire,
Vous fûtes un peu libertin.
On conte plus d'une aventure ;
Même notre voisine assure....

— Chut! mes enfants, parlez plus bas :
Cela ne vous regarde pas.

Hé! faudrait-il donc qu'à votre âge
On n'eût pas été jeune aussi!
Certe on s'amusait... davantage...
Mais plus décemment, Dieu merci.
Et puis les femmes et les filles,
De mon temps, étaient si gentilles!...

— Chut! grand-papa, parlez plus bas :
Ceci ne nous regarde pas.

LE COUCHER.

Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close
Nous sommes seuls, à minuit.

Viens, pose ton pied humide
Près du foyer bienfaisant,
Lève ce voile timide,
Quitte ce châle pesant.

Laisse que je tienne
Ta main dans la mienne,
Et ne parlons que de toi ;
Dis-moi ton histoire ;
Mais laisse-moi croire
Que tu n'as aimé que moi.

Détache ta chevelure
Qui retombe en ondoyant,
Et cette étroite ceinture,
Et ce col impatient.

Que le flot qui mène
La nacelle humaine
Vienne à nos pieds se briser !
Faisons-nous un monde,
Et que se confonde
Notre vie en un baiser !

De la robe qui te gêne
Ouvrons les plis familiers ;
Tu gémiss sous la baleine ;
Délivrons les prisonniers.

Que puis-je te dire ?
Ce que je désire
Se devine en se cachant ;
Le discours que j'aime
Est toujours le même :
Les oiseaux n'ont qu'un seul chant.

Viens, ma honteuse colombe ;
Tu n'as plus d'autre merci
Que cette gaze qui tombe....
Mais non : reste encore ainsi.

Que la blanche toile
Laisse encore un voile
Entre ton cœur et mon cœur :
Sur ta gorge nue,
Que soit retenue
Cette dernière pudeur.

Non. C'est trop de vœux timides :
Ouvre tes sens aux plaisirs ;
Livre à mes baisers avides
Tes beautés et tes désirs !...

Viens, la nuit nous prête
Son ombre discrète ;
Tout est paisible et sans bruit.
La ville repose ;
Dans ma chambre close,
Nous sommes seuls, à minuit.

BONHOMME.

Vous ne savez pas mon âge ?
J'ai bientôt quatre-vingts ans :
Après un si long voyage,
On a connu bien des gens.
Mais je suis bon camarade,
Et toujours jeune d'humeur ;
Je ne suis jamais malade ;
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

Il pleut ? J'ai mon parapluie ;
Il fait froid ? J'ai mon manteau.
Si par hasard je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux ;
Je laisse tourner la terre ;
Je ne lis pas les journaux.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité, c'est mon trésor,
Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;
Mais je fus trop obligeant,
Ce qui fait qu'en ma vieillesse
Je n'ai pas beaucoup d'argent.
A quoi pourrais-je prétendre ?
Les petits vivent de peu ;
J'ai du vin et du pain tendre,
Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

De tous côtés j'entends dire :
« Que ces jeunes gens sont fous ! »
Je ne fus meilleur ni pire
Que la plupart d'entre vous.
Eh quoi ! pour des peccadilles
Gronder ces pauvres amours !
Les femmes sont si gentilles !...
Et l'on n'aime pas toujours.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme rit encor.

Rien ne peut plus me surprendre :
Là-bas j'irai sans regret ;
Et, quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.

J'ai fait quelque bien sur terre ;
Bientôt je n'en ferai plus ;
Quand je serai sous la pierre ,
Je veux qu'on mette dessus :

« C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaité fut mon trésor.... »
Mais Bonhomme vit encor !

LA LIGUE DES MARIS.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Les loups sont les célibataires,
Ces vauriens, ces mauvais sujets,
Qui vivent à tous les crochets
Et chassent sur toutes les terres.
Qu'ils sont heureux, les malheureux !
Leur bonheur demande vengeance :
Fondons une grande alliance ;
Inventons des ruses contre eux.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,

Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Il faut les prendre par les pattes ;
Connaissez enfin les moutons !
Avec impudence mentons :
Sachons nous montrer diplomates.
Disons que le bien souverain
Ne réside qu'en un ménage ;
Que jamais le moindre nuage
Ne trouble notre ciel serein.

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piège aux loups.

Perçons-les de nos épigrammes :
Fi donc ! être seul ici-bas !
Un ange ne vous sourit pas :
Voyez la douceur de nos femmes.
Ah ! lorsque votre tour viendra,
Vous verrez quelle différence !
Quels nouveaux trésors d'espérance,
D'amour, de joie et cætera !...

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,

Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux ,
Maris enfin , unissons-nous ,
Et tendons notre piège aux loups.

Bref, agissons par les contraires ;
Tournons la lunette à l'envers :
D'or et de fleurs couvrons nos fers ;
Emmiellons toutes nos misères.
Ainsi poussés, traqués, chargés,
S'ils se décident, pauvres hommes ,
A devenir ce que nous sommes ,
Il suffit, nous serons vengés !

Maris bénins, maris honnêtes ,
Maris trompés, maris trompeurs ,
Maris de toutes les couleurs
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux ,
Maris enfin , unissons-nous ,
Et tendons notre piège aux loups.

LOUISE.

J'ai commencé trop de romans
Dont le premier mot est : « Je t'aime. »
Ma bouche a fait tant de serments ,
Que mon cœur n'y croit plus lui-même.
Pourtant, cette fois,

Plus rien n'y conçois,
Si mon âme n'est pas bien prise.

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Vous dire de quelle façon
L'amour m'entraîna devers elle....
Toujours cette vieille chanson
Contient quelque note nouvelle.
Elle avait des chants
Si doux et touchants,
Qu'il faut toujours qu'on les redise.

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Ah ! malgré tout, il restera
Au fond du cœur une croyance ;
La blessure se rouvrira,
Que referme l'expérience.
Je veux croire en toi ;
Garde-moi la foi
Que tu ne m'avais pas promise....

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

Regarde le bout du chemin,
Et compte l'heure qui s'envole.
Non. Que nous importe demain,

Puisque aujourd'hui nous tient parole?
Reste entre mes bras,
Et ne comptons pas :
Que « toujours » soit notre devise!...

Combien de jours,
O mes amours,
Durerez-vous avec Louise?

LA CHANSON DE TRENTE ANS.

Le temps fuit, ma belle maîtresse ·
Nous voici rendus
A l'endroit où la route baisse,
Pour ne monter plus.
Regarde l'horizon céleste
Qui va se fermer.
Dépensons l'argent qui nous reste :
Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

Dans tes yeux je puisais l'ivresse :
Ils vont se ternir ;
Ils n'auront de notre jeunesse
Que le souvenir.
Le soleil, qu'incline l'automne,
Perdra tous ses feux.
Mais sa flamme en tes yeux rayonne,
Laisse-moi contempler tes yeux.

Ton front était pur et limpide :
Les ans accomplis

Vont bientôt marquer d'une ride
Ce marbre sans plis.
Tes cheveux tomberont sans gloire,
Blanchis par le temps;
Mais ta chevelure est si noire!
Livre-moi tes cheveux flottants.

Quand l'hiver étendra sa glace
Sur ces traits creusés,
Ta joue aura perdu la trace
De mes longs baisers.
Ta lèvre aura perdu, ma belle,
Ses sourires d'or.
Mais ta bouche est la fleur nouvelle;
Laisse-moi t'embrasser encor.

Tu n'auras plus ce col d'hermine
Que je découvrais,
Ni cette taille souple et fine
Que tu me livrais,
Ni ta gorge non retenue
Que j'aimais alors....
Mais si riche est ta gorge nue!
Laisse-moi compter mes trésors.

Quoi! Plus rien, ma belle maîtresse,
Plus rien aujourd'hui?
Les désirs, fils de la jeunesse,
Avec elle ont fui.
Quoi! rien, quand s'éteint cette flamme,
Pour la rallumer?
Mais l'amour embrase mon âme!
Laisse-moi, laisse-moi t'aimer.

LA SOLUTION.

1851.

On nous promet des merveilles :
Nous interrogeons les cieux ;
Nous ouvrons les deux oreilles,
Nous écarquillons les yeux.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Par les passions contraires
Les hommes sont désunis,
Et nous avons tant de frères,
Que nous n'avons plus d'amis.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Chaque cause a son apôtre ;
L'un prétend que Dieu le veut :
Dieu ne le veut pas, dit l'autre ;
Entendez-vous, s'il se peut.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Mon portier, tous les dimanches,
Est rouge comme le feu ;
Mes blanchisseuses sont blanches,
Mon marchand de vin est bleu.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Un malade se lamente,
Il appelle un médecin ;
Il en vient sept cent cinquante
De la Garonne au Bas-Rhin.

Bon, bon ! remplis mon verre,
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

L'un l'attaque par derrière,
Avec des moyens nouveaux.
Il lui faut du riz, dit Pierre ;
Paul ordonne des pruneaux.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Il n'est plus temps que l'on rie :
Armons-nous et combattons ;
Il faut sauver la patrie ;
Nous sommes bourgeois.... votons !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

La patience a ses bornes ;
Voisin, il faut en finir ;
Nous allons montrer les cornes ;
Qu'on sache à quoi s'en tenir.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Prenons de sacrés emblèmes
Pour effrayer les poltrons :
Faisons-nous peur à nous-mêmes,
Quand nous nous regarderons.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Nous voulons un capitaine
Digne de pareils soldats :
Nommons tous Croquemitaine,
Pour qu'il ne nous mange pas.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
Nous avons quelqu'un là-haut
Qui sait ce qu'il faut faire,
Et qui fera ce qu'il faut.

Que chacun à nu se montre :
 Mes amis, dépouillons-nous ;
 Êtes-vous pour, ou bien contre ?
 Sacrebleu ! prononcez-vous !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;
 Nous avons quelqu'un là-haut
 Qui sait ce qu'il faut faire,
 Et qui fera ce qu'il faut.

.....

La nature est immortelle ;
 Il est encor de beaux jours ;
 Ma maitresse est toujours belle,
 Mes amis m'aiment toujours.

Bon ! bon ! Remplis mon verre ;
 Nous avons quelqu'un là-haut
 Qui sait ce qu'il faut faire,
 Et qui fera ce qu'il faut.

LE PHALANSTÈRE.

Tu veux, mon gaillard,
 Changer la machine ronde,
 Et faire, un peu tard,
 Le bonheur de tout le monde ? —
 Ah ! tant mieux !
 Rendons les hommes heureux,
 Mon compère ;

Rendons les hommes heureux,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Pour guérir nos maux,
Voyons, que fais-tu? — Des phrases?
Tu forges des mots,
Tu nous ranges dans des cases!
Bien plutôt,
Donne-nous la poule au pot,
Mon compère;
Donne-nous la poule au pot,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Du monde surpris
Tu rétablis l'équilibre;
Heureux les maris!
La femme redevient libre!... —
C'est un tort :
Rends-la fidèle d'abord,
Mon compère;
Rends-la fidèle d'abord,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère!

Sans doute la mer
T'a rendu souvent malade ;
De son flot amer
Tu fais une limonade. —
Sois plus fin :
Change l'Océan en vin,
Mon compère,
Change l'Océan en vin,

Et vive ton phalanstère,
Mon compère !

On me dit tout bas
Que, comme faveur dernière,
Tu nous orneras
D'un bout de queue au derrière.... —
Mais avant,
Embellis-nous par devant,
Mon compère;
Embellis-nous par devant,
Et vive ton phalanstère,
Mon compère !

Tu n'es qu'un savant;
Mais je vois tes camarades
Traduire souvent
Tes leçons en barricades.... —
Halte là !
On peut s'aimer sans cela,
Mon compère;
Va, crois-moi, restons-en là;
Et laisse ton phalanstère,
Mon compère.

THÉRÈSE.

Ain : Fanfare de l'hallali par terre.

La brune Thérèse
A vingt amoureux,
Et j'en suis bien aise,
Car je suis l'un d'eux.

Elle est si gentille,
Nous sommes si fous !
Elle est bonne fille
Et nous aime tous.

Mais c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle a pour plaire
De si noirs cheveux
Tombant jusqu'à terre,
Et de si grands yeux !...
Prunelles de flamme
Et contours d'argent ;
Des grâces de femme
Et des pieds d'enfant.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est que son corsage
Est bien arrondi,
Fripon son visage,
Son air étourdi,
Sa taille comprise
Entre les dix doigts ;
C'est qu'elle se grise
Quinze fois par mois.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :

Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

C'est qu'elle est si bonne,
La gentille enfant !
C'est qu'elle pardonne
Ce qu'elle défend ;
C'est que sa voix chante
La nuit et le jour ;
C'est qu'elle est savante
Aux jeux de l'amour.

Non, c'est autre chose
Qui nous rend heureux :
Savez-vous la cause
De vingt amoureux ?

Le don invisible
Qui la fait aimer,
C'est chose impossible,
Hélas ! à nommer.
L'homme de la fable
En jugeait ainsi,
Qui disait au diable :
« Défrise ceci. »

Et voilà la chose
Qui nous rend heureux :
Vous savez la cause
De vingt amoureux.

Chasseurs, en campagne !
Battons les forêts ;
Parcourons montagne,

Taillis et marais !
Thérèse, ma brune,
Toujours je te vois,
Quand je vois la lune
Au milieu des bois.

LE LION D'OR.

AIR : *Fanfare du Renard.*

Allons, en chasse * !
C'est un renard,
Et sur sa trace
La meute part. —

Que l'on se presse ;
Donnez du cor....
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Poussez la bête
Loin du terrier ;
Je suis en quête
D'autre gibier. —

* Le refrain : *Allons, en chasse!* etc., doit être chanté par le chœur, qui est censé s'éloigner, et qui, à partir du milieu de la chanson, doit s'affaiblir graduellement jusqu'à la fin.

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Elle est plus belle
Que les Amours :
Je n'aime qu'elle
Depuis deux jours. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

J'ai sa promesse
Et plus encor....
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Avant l'aurore
Je l'attendais :
Le soleil dore
Mes verts volets. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

On la dit veuve
De trois maris :
J'en fais l'épreuve,
Au même prix. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Un jour d'ivresse
Vaut un trésor :
J'attends l'hôtesse
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mon amour veille
Entre deux draps :
Je tends l'oreille ;
Je tends les bras. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Mais la cruelle
N'arrive pas....
On vient.... C'est elle :
J'entends ses pas. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part. —

Non, je m'en vante ;
C'est mieux encor :
C'est la servante
Du Lion d'or. —

Allons, en chasse !
C'est un renard ;
Et sur sa trace
La meute part.

LE DIX-CORS.

AIR : *Fanfare du cerf dix-cors.*

Le seigneur de la Mare
Est venu, l'automne dernier,
Me prier
D'aller, près de Tarare,
Piller sa cave et son gibier.
La chasse se prépare :
Le lendemain, nous accourons,
Dix lurons.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

La baronne était belle,
Et pour nous son cœur soupirait,
Il paraît :
Car toujours auprès d'elle
Quelqu'un des chasseurs demeurait.
La chose était bizarre ;
Mais le baron, qui le voyait,
En riait.

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

Chacun trouva sa place ;
Chacun eut ses bravos gratuits,
Et ses bis ;
Et l'amoureuse chasse
Dura dix jours : nous étions dix ;
Dix jours, je le déclare,
Puisque j'eus pour moi le dernier
Tout entier !

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

On a forcé la bête,
On a pris le cerf aux abois ;
Et son bois
Est placé sur la tête
Du baron qui revient du bois.
Qu'on sonne la fanfare !
C'est bien un dix-cors, Dieu merci !
Le voici....

Au château de la Mare,
Pendant dix jours
Ont duré nos amours.

LES IMPOTS.

1851.

Bien que j'aie une patente,
Une femme et des enfants,
Je n'aime pas qu'on plaisante
Des impôts; je le défends.
D'enrichir notre patrie
Nous devons être contents.
Augmentez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Mon voisin me scandalise
Par un luxe ruineux ;
Tous les jours, sous sa remise,
Roulent des chars orgueilleux.
J'entends dans son écurie
Hennir trois chevaux fringants....
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Ma femme est assez jolie ;
J'en suis même un peu jaloux ,
Car elle aime à la folie
Les chats blancs et les chiens roux.
De cette ménagerie

J'abhorre les habitants....
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

J'accueille dans ma boutique
Des jeunes gens pommadés;
Je ménage leur pratique,
Mais je crains leurs procédés.
Ils en veulent à Marie,
Et j'ai déjà quatre enfants....
Imposez-les, je vous prie,
Messieurs les représentants.

Je ne bois que de l'eau claire;
Par goût, je ne fume pas :
Frappez le vin et la bière,
N'épargnez point les tabacs;
Seulement, l'épicerie
Souffre depuis bien longtemps.
Dégrevez-la, je vous prie,
Messieurs les représentants.

LES RÉFORMES.

1851.

Le monde a des abus énormes;
Il est bien temps de changer tout.
Nous allons faire des réformes :
Nous ne laisserons rien debout.
D'abord, réformons nos costumes;
Dépouillons-nous de bas en haut....

Mais nous n'avons ni poils ni plumes,
Et, l'hiver, il ne fait pas chaud.

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
Conservons notre habit vulgaire;
Abandonnons cette réforme-là.

Il est une chose incongrue
Qui m'a toujours fort irrité :
Nous n'avons pas pignon sur rue,
Et l'on parle d'égalité!
Tant pis pour mon propriétaire,
Je ne veux plus rien lui payer....
Mais, dans trois mois, un prolétaire
Viendra toucher notre loyer....

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
Payons notre propriétaire;
Abandonnons cette réforme-là.

La famille est un esclavage;
Les grands parents ont fait leur temps.
Abolissons le mariage :
Que les maris seront contents!
Mais voilà bien longtemps que j'aime
Celle que je nomme tout bas;
Et, si je la veux pour moi-même,
Je veux qu'un autre ne l'ait pas.

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
On aime sa femme et sa mère;
Abandonnons cette réforme-là.

Bornons-nous à la politique :
Jadis nous fûmes libéraux ;
Nous préparions la république ;
Nous nous conduisions en héros.
Aujourd'hui, c'est tout le contraire ;
Mais que reviennent les Tarquins,
Et, si je sais bien notre affaire,
Nous deviendrons républicains.

Après tout, mon compère,
Le monde est fait comme cela.
Laissons la république faire ;
Abandonnons cette réforme-là.

Récapitulons, mon compère :
Je vois que nous ne changeons rien ;
Alors, laissons tourner la terre,
Et proclamons que tout est bien.
Mais nous tombons dans les extrêmes ;
Je crois que nous devenons vieux.
Si nous nous réformions nous-mêmes,
Peut-être que tout irait mieux.

Qu'en dis-tu, mon compère ?
Le monde est fait comme cela.
Commençons par savoir nous taire ;
Tâchons d'avoir cette réforme-là.

LE MESSAGE.

Tu pars pour ce pays heureux
Que je fuis et qui me rappelle;
C'est là que s'en vont tous mes vœux,
C'est là qu'habite l'infidèle....

C'est là qu'habite l'infidèle;
C'est là que tu la vis rêver,
Un soir d'automne, à sa fenêtre;
Ne cherche pas à la trouver!...
Tu la rencontreras peut-être....

Tu la rencontreras peut-être,
Près du fleuve, au déclin du jour,
Seule.... Alors, si sa voix t'appelle,
Ne parle pas de mon amour!...
Peut-être t'en parlera-t-elle....

Peut-être t'en parlera-t-elle,
Des serments que seul j'ai tenus;
Dis-lui ma raison affaiblie;
Dis-lui que je ne l'aime plus!...
Ne lui dis pas que je l'oublie....

Ne lui dis pas que je l'oublie;
L'ingrate ne le croirait pas;
Ne cherche pas à me défendre,
Et ce que tu lui cacheras,
Fais qu'elle puisse le comprendre....

Fais qu'elle puisse le comprendre,
Ce mal qui me ronge le cœur ;
Que ma voix parle par ta bouche,
Que tes yeux disent ma douleur ;
Et, si ma souffrance la touche....

Et, si ma souffrance la touche,
Si des pleurs tombent de ses yeux,
Surtout, ne dis pas que je l'aime....
Non!... Nous partirons tous les deux :
Je veux le lui dire moi-même!

PANDORE

ou

LES DEUX GENDARMES.

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier ;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre, le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon.

— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— Ah! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité!
Pourtant, l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.

— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— Il me souvient de ma jeunesse;
Le temps passé ne revient pas....
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas.
Mais le cœur.... (pourquoi?... je l'ignore)
Aime à changer de garnison.

— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— La gloire, c'est une couronne
Fait de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason....

— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Puis, ils révérent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.

Mais, quand revint la pâle aurore,
 On entendit un vague son :
 « Brigadier, répondait Pandore,
 Brigadier, vous avez raison. »

L'HISTOIRE DU MENDIANT.

Jeunes gens qui chantez à table,
 Prenez pitié de moi : j'ai faim.
 — Non. — Laissez prendre au pauvre diable,
 J'ai soif, une goutte de vin.
 — Non. — Ma nudité me fait honte ;
 J'ai froid. — Allons, c'en est assez !
 — Voulez-vous que je vous raconte
 Une histoire des temps passés ?

— Ah ! voyons ton histoire ;
 Va, nous t'écoutons tous ;
 Te croira qui voudra te croire ;
 Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Un jour, dans un festin immense,
 Les grands du monde étaient assis,
 La richesse avec la puissance
 De tout temps et de tout pays.
 Déjà, dans la noble assemblée,
 Le plaisir allait grandissant,
 Lorsque, sur la porte ébranlée,
 Heurta le bâton d'un passant. »

— Ah ! ah ! la bonne histoire !
 Va, nous t'écoutons tous ;

Te croira qui voudra te croire;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Alors, une voix lamentable :
Seigneur de ce lieu, laisse-moi
Prendre les miettes de la table;
Je prirai le bon Dieu pour toi.
— Qui donc es-tu? — Je suis ton frère.
— Toi? Veux-tu railler, par hasard?
Je suis l'empereur de la terre,
Et je me nomme Balthazar! »

— Ah! ah! la bonne histoire!
Va, nous t'écoutons tous;
Te croira qui voudra te croire;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Et moi, je me nomme Lazare;
Tu t'en souviendras quelque jour.
Pour le pauvre tu fus avare,
Tu deviendras pauvre à ton tour.
Et vous, les heureux de la terre,
N'avez-vous plus de charité?
Qui veut soulager ma misère?
Qui veut couvrir ma nudité? »

— Ah! ah! la bonne histoire!
Va, nous t'écoutons tous;
Te croira qui voudra te croire;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « D'effroi leur âme était saisie :
Tiens, dit l'un, accepte mon pain.

Prends mes bijoux, dit Aspasia;
Prends mon manteau, dit saint Martin.
Et lui, sur une ligne étroite
Promenant son bâton fatal :
« Hommes de bien, passez à droite;
Restez à gauche, hommes de mal! »

— Ah! laissez votre histoire;
Vieillard, asseyez-vous,
Venez, venez manger et boire,
Et priez le bon Dieu pour nous.

LA VALSE DES ADIEUX.

Il est un air à la fois vif et tendre
Dont j'ai gardé le touchant souvenir;
J'aimais jadis, j'aime encore à l'entendre;
Il m'annonçait qu'elle devait venir.
C'était l'écho d'une valse entraînant
Que nous avions entendue un beau soir;
Nous la chantions.... Sa voix était charmante;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Chaque matin, j'entr'ouvrais ma fenêtre,
Pour épier l'harmonieux signal,
Et, du moment qu'on me voyait paraître,
On entonnait le refrain matinal.
Et, tout le jour, notre valse sonore
Frappait le ciel blanc ou bleu, gris ou noir;
La nuit venait; nous la chantions encore;
Nous l'appelions la Valse du revoir.

Or, qu'advint-il? Je le dirai sans rire :
Un air nouveau remplace un air ancien ;
Sans le savoir, et surtout sans le dire,
Chacun de nous avait changé le sien.
Le souvenir, même d'une folie,
A quelquefois des larmes dans les yeux ;
J'ai retenu la valse qu'elle oublie,
Pour l'appeler la Valse des adieux.

LES VOIX DE LA NUIT.

La nuit était calme et sereine ;
Paris, retenant son haleine,
Se reposait silencieux.
J'ouvris ma fenêtre bâtarde,
Et, des hauteurs de ma mansarde,
Au hasard j'abaissai mes yeux.

Les toits voisins, dans la pénombre,
Coupaient leur silhouette sombre
En angles noirs sur un fond gris.
De loin en loin, quelques lumières
Démontraient des mains ouvrières
Ou de romanesques esprits.

Et, du milieu de ce silence,
Je crus entendre un chœur immense
Qui vers le ciel montait sans bruit ;
Et j'écoutai, durant une heure,
S'élevant de chaque demeure,
Les voix confuses de la nuit.

C'était la plainte universelle,
L'espérance toujours nouvelle
De la souffrante humanité.
Car, dans leurs veilles ou leurs rêves,
Les esprits humains n'ont de trêves
Qu'en dehors de la vérité.

D'une étroite et basse fenêtre
Sortait un soupir, et peut-être
Un blasphème.... N'écoutez pas!
Puis : « La richesse ! la richesse ! »
Disait-on. « Elle fuit sans cesse,
Et je suis toujours sur ses pas ! »

Là, sur sa couche malade,
Un vieillard disait : « Que je vive !
Et je ne demande plus rien ! »
— « Mon Dieu, donnez-moi la puissance !
Le peuple, en sa reconnaissance,
Dira votre nom et le mien ! »

Un artiste criait : « La gloire !
Dieu, faites vivre ma mémoire,
Et confondez tous mes rivaux ! »
— « Ah ! l'ennui consume ma vie ;
Il faut à ma coupe assouvie
Des vins et des plaisirs nouveaux. »

— « Une pure image de femme
A pris le chemin de mon âme, »
Disaient des cœurs adolescents.
— « Mon Dieu, qu'il fasse beau, dimanche !
Je dois mettre ma robe blanche, »
Chantait un souci de quinze ans.

Ainsi, chaque voix, douce ou triste,
Avait sa prière égoïste,
Et demandait à Dieu toujours
D'oublier la douleur commune,
Pour s'occuper de sa fortune,
De sa gloire ou de ses amours.

Et pas une action de grâces
Ne s'élevait dans les espaces,
Libre du terrestre souci ;
Pas une voix reconnaissante
Ne bénissait l'heure présente,
Pour aller dire à Dieu : « Merci ! »

La nuit était calme et sereine :
Paris, retenant son haleine,
Se reposait silencieux,
Et, dans ma rêverie austère,
Détachant mes yeux de la terre,
Je les élevai vers les cieux !

ROSE-CLAIRE-MARIE.

Dieu fait selon votre désir,
Puisque vous êtes mère.
Quel nom pourriez-vous donc choisir
Pour cette fille chère ?
Regardez son œil velouté,
Sa bouche demi-close :
Pour lui prédire la beauté,
Si vous la nommiez Rose !

Mais la beauté, vous le savez,
C'est le bien périssable ;
Vous voulez les cœurs éprouvés,
La douceur immuable.
C'est encore une autre beauté
Par laquelle on sait plaire ;
Pour lui prédire la bonté,
Si vous la nommiez Claire ?

Il est encore un nom plus doux
Que j'ose à peine dire,
Car je sens trop, auprès de vous,
Le parfum qu'il respire.
C'est le baume consolateur
De l'âme endolorie,
C'est la vertu, c'est la pudeur :
Appelez-la Marie.

Ou plutôt, prenez ces trois noms
Et mettez-les ensemble ;
Qu'ils soient comme les trois chaînons
Dont le nœud vous rassemble.
De la fille que vous aimez
Soyez mère chérie,
Car, comme elle, vous vous nommez
Rose-Claire-Marie.

LA PREMIÈRE MAÎTRESSE.

Parfois, durant les sombres jours,
Près de la braise paresseuse,
Je repasse de mes amours
La suite déjà trop nombreuse.
Alors, vers moi je vois venir
Les compagnes de mon enfance,
Douce comme le souvenir,
Et belles comme l'espérance.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oubliera
Sa première maîtresse !

Parmi ces fantômes flottants,
D'abord je te vois apparaître,
Toi que j'oubliai si longtemps,
Et que seule j'aimai peut-être.
L'âge n'a pas glacé tes sens ;
La distance a doublé tes charmes ;
Ma bouche sourit, et je sens
Que mes yeux s'emplissent de larmes.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oubliera
Sa première maîtresse !

D'autres ont pu de mon amour
Avoir la crédule apparence ;
Chacune passait à son tour
En m'emportant une croyance.
Me trompais-tu?... Je n'en sais rien ;
Étais-tu belle?... Je l'ignore ;
Mais je sais que je t'aimais bien ;
Et je ne doutais pas encore.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oubliera
Sa première maîtresse.

Pourquoi t'ai-je quittée un jour,
Pour quelle maîtresse inconnue....
Sans regret comme sans retour ?
Et depuis, qu'es-tu devenue ?
Je n'ai pas même ton portrait
Pour me rappeler ta mémoire ;
Mon cœur est le livre secret
Où je lis encor notre histoire.

Ah ! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oubliera
Sa première maîtresse !

Es-tu pauvre ou riche aujourd'hui ,
Fille de douleur ou de joie ?
Si tu n'as pas besoin d'appui ,
Que jamais je ne te revoie !
Mais, en quelque lieu que tu sois ,

Que Dieu t'épargne la misère....
Si tu n'es plus, entends ma voix ;
Mon souvenir, c'est ma prière.

Ah! toujours on s'attendrira
Au souvenir de la jeunesse ;
Jamais on n'oubliera
Sa première maîtresse !

LE VOYAGE AÉRIEN.

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre ;
Sur mon navire aérien
Je m'élançais dans l'atmosphère.

Le tissu flexible et léger,
Que gonfle le subtil fluide,
Part, sans secousse et sans danger,
Au hasard du vent qui le guide.

La terre s'éloigne de moi ;
Je glisse dans l'air diaphane ;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane.

Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent ;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.

O les humaines passions,
Les espérances mensongères !
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières !

Adieu, terre ! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues ;
Mes pieds ne touchent plus le sol ;
Je sonde l'infini des nues !

Voici le zénith étoilé ;
L'horizon disparaît immense ;
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence !...

Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide ;
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Ah ! c'en est fait, l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine ;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime ;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même.

Ah ! que le soleil était beau !
Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière !

Terre, terre, je te revois !
Salut, ma maison sédentaire,
Gaité des champs, calme des bois !
Salut, mes sœurs, salut, ma mère !

MON HÉRITAGE.

Mon cher, il faut que tu penses
Au repos de tes vieux jours ;
De l'argent que tu dépenses
Tu te souviendras toujours.
As-tu fait, pour un autre âge,
Quelque placement prudent ?
— Moi ? J'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

— As-tu donc, en Amérique,
Un vicil oncle invétéré?...
Une tante apoplectique,
Ou bien un cousin curé ?
— Non. Je n'ai, pour tout potage,
Que mes frères en Adam ;
Mais j'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

— As-tu quelque chose en vue,
Quelque place, quelque état,

Quelque fille bien pourvue ?
Veux-tu te faire soldat,
Usurier prêtant sur gage,
Ou bien avocat plaidant ?
— Non. J'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

Car il doit être sur terre
Au moins un riche garçon,
Au moins une douairière
Qu'amusera ma chanson.
Grâce à ma gaité, je gage
Qu'ils riront en décédant ;
Et j'attends leur héritage,
Et je chante en l'attendant.

Il viendra bientôt, te dis-je,
Je ne sais d'où ni comment....
Il se peut qu'on le rédige,
Quelque part, en ce moment.
Toi, qui signes cette page,
Je te pleure... et cependant
J'accepte ton héritage,
Et je chante en l'attendant.

On frappe... C'est mon affaire ;
J'entends le bruit d'un papier :
Entrez, monsieur le notaire....
Ah ! pardon, c'est un huissier.
Mais, baste ! on sait que le sage
Est prêt à tout accident ;
Et j'attends mon héritage,
Et je chante en l'attendant.

PARIS.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours!

Dis-moi d'où te vient cet empire,
Ce charme invisible et puissant,
Qui nous subjugué et nous attire,
Et qui fait que l'on ne respire
Qu'entre tes murs d'où l'air sain est absent?

C'est que tu résumes la France ;
C'est que de Strasbourg à Quimper
Et de la Flandre à la Provence,
Tout s'assimile à ton essence,
Comme fait l'eau des fleuves à la mer.

C'est qu'en tes entrailles humaines
On sent battre un cœur généreux
Qui prend le sang noir de nos veines,
Et, par les artères lointaines,
Le rend plus rouge au corps plus vigoureux.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours!

C'est là qu'on peut vivre à sa guise,
Être impunément sage ou sot,
Aller au théâtre, à l'église,
Sans qu'aussitôt chacun se dise :
« C'est un athée, » ou bien : « C'est un cagot ! »

C'est la ville des femmes frêles,
Au teint pâle, au charmant parler,
Et dont les grâces naturelles,
En tous lieux servant de modèles,
Vont s'imitant, sans jamais s'égaler.

C'est la ville des folles mises,
Des excentriques, des hâbleurs,
Des existences incomprises,
Des fantastiques entreprises,
Des gueux honteux et des riches voleurs.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

Les arts y gravent la mémoire
Du siècle qui passe en courant ;
C'est là que se fait notre histoire,
C'est là qu'on va chercher la gloire,
Qu'on vit obscur, et qu'on peut mourir grand.

Mais sous ton atmosphère impure,
O Paris, tu ne connais pas
Quelle est la voix de la nature,
Quelle couleur a la verdure,
Quelle senteur s'exhale des lilas.

Déjà, l'air plus doux nous rappelle
Que l'hiver bientôt finira ;
Ah ! que revienne l'hirondelle !
Nous voyagerons avec elle ;
Nous reviendrons quand elle partira.

Paris, la ville enchanteresse
Qui nous prend toutes nos amours,
Paris, la belle pécheresse,
Paris, l'infidèle maîtresse
Qu'on veut quitter, et qu'on reprend toujours !

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN.

Les campagnes sont dépouillées,
Les horizons sont élargis ;
Voici la saison des veillées ;
Rentrons le bois mort au logis.
Pourtant, le soleil qui nous quitte
Semble avoir regret de sa fuite ;
Joyeux, il brille ce matin :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Un vieux tilleul du voisinage,
Effeillé déjà dès longtemps,
S'est mis bravement à l'ouvrage,
Croyant au retour du printemps.
L'aimable erreur de la nature
D'une renaissante verdure
A couronné son front hautain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Déjà, deux fauvettes frileuses,
Se souvenant de leurs beaux jours,
Et de la saison oubliées,
Ont recommencé leurs amours.
Leur voix chante encore plus douce ;
Elles vont becquetant la mousse
Pour bâtir un nid incertain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

Allons, par les plaines désertes,
Près du tilleul qui rajeunit ;
Nous verrons, sous les feuilles vertes,
Les fauvettes faire leur nid.
Témoins de leurs amours fidèles,
Nous ferons un retour, comme elles,
Vers un passé déjà lointain :
C'est l'été de la Saint-Martin.

MES MÉMOIRES.

César contait ses victoires ;
Nous dépassons les anciens :
Mon portier fait ses Mémoires ;
Je veux publier les miens.
Car enfin toute la terre
Se demanderait pourquoi
L'histoire ne parle guère
D'un grand homme tel que moi.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,

Mes Mémoires, deux volumes
In-octavo, douze francs !

Il faut que l'on sache au juste
A quelle heure je suis né,
Où l'on doit placer mon buste,
Si j'étais ou non l'aîné.
Je compterai les fenêtres
De mon antique maison ;
Je vieillirai mes ancêtres ;
J'embrouillerai mon blason.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, deux volumes
In-octavo, quinze francs !

Je parle de mon enfance :
Je fus malade souvent.
Quand on songe que la France
Pouvait perdre cet enfant !
A ma naissance, ma mère
De langes m'enveloppa ;
Puis, je marchai sans lisière ;
A dix mois, je dis : « Papa ! »

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, trois volumes
In-octavo, dix-huit francs !

Il faut aussi que l'on sache
L'heure de mes déjeunés,

La couleur de ma moustache
Et la coupe de mon nez,
Je veux mettre à nu mon âme,
Avec toutes ses vertus ;
J'y joindrai même, en réclame,
Des défauts que je n'ai plus.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, cinq volumes
In-octavo, vingt-cinq francs !

Je raconte mon voyage
De Pontoise à Saint-Germain ;
Remarquez bien ce passage :
Je fais l'aumône en chemin.
C'est quatre sous qu'il m'en coûte ;
Mais mes neveux apprendront
Tout ce que j'ai fait en route ;
Ces papiers le leur diront.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, six volumes
In-octavo, trente francs !

Je montrerai mes maîtresses
Dans un discret négligé :
Deux grisettes, trois duchesses,
Madame A***, mylady G***.
Je couronnerai de roses
Les vierges de l'Opéra ;
Je raconterai des choses
Que personne ne croira.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, dix volumes
In-octavo, deux cents francs!

Qu'on me lise, et qu'on s'étonne!
Je ne ménagerai rien;
Je n'épargnerai personne:
Mes amis, tenez-vous bien!
Indulgent pour moi que j'aime,
Je m'élève un Panthéon,
Et, Plutarque de moi-même,
J'égale Napoléon.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, cent volumes
In-octavo, mille francs!

LE JARDIN DE TÉHADJA.

CHANSON PERSANE.

Ce n'était pas le jour encore;
Ce n'était plus la nuit déjà;
Je voyais s'élargir l'aurore
Dans le jardin de Téhadjà.

Les rossignols, sous la feuillée,
De-l'aube fuyant le retour,
Charmaient la nature éveillée
Par le dernier chant de l'amour.

Les fleurs humides de rosée
Se relevaient de leur sommeil,
Et prenaient leur teinte irisée
En se tournant vers le soleil.

La source, miroir des étoiles,
Ne peignait plus le ciel changeant,
Et, comme une vierge sans voiles,
Laisait voir son sable d'argent.

Et je pensai lors à ma belle :
Rossignols, vos chants sont moins doux ;
Fleurs, vous ne brillez pas comme elle ;
Source, elle est plus pure que vous.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Ami, t'en souvient-il, de nos courses errantes,
Quand, légers de soucis et dépourvus de rentes,
Sans équipage et sans chevaux,
Le bâton à la main et le sac sur l'épaule,
Nous allions parcourir les sentiers de la Gaule,
Gambadant par monts et par vaux ?

Nous voulions découvrir d'impossibles contrées,
Des rivages perdus, des routes ignorées,
Des sites rians ou glacés ;
Nous voulions remonter aux sources des rivières,
Gravir sur des rochers, et lire sur des pierres
L'histoire des siècles passés.

Nous voulions voir aussi les châteaux de Touraine,
Les dolmens décevants dont la Bretagne est pleine,
Et les océans orageux,
Les costumes perdus et les mœurs surannées,
Notre Rhône et leur Rhin, les pics des Pyrénées
Et les Alpes au front neigeux.

Je n'ai rien oublié; tout vit dans ma mémoire;
C'est là que, relisant notre première histoire,
Souvent je me sens rajeunir;
Et le jour, quand je pense, et la nuit, quand je rêve,
Au hasard, avec toi, sur les monts, sur la grève,
Je voyage de souvenir.

Voici le jour, partons. La fraîcheur matinale
Des champs silencieux et des forêts s'exhale
Avec mille parfums divers;
La rosée en tombant perle sur la feuillée,
Et déjà l'alouette, avant nous éveillée;
S'élance en chantant dans les airs.

Nous prenons notre vol et nos chansons comme elle :
Allons, le paresseux ! Allons, vite, la belle,
Debout ! Est-ce ainsi que l'on dort ?
Puis, adieu le village et l'auberge avenante,
Et la vieille aubergiste et la jeune servante
Du Grand Cerf ou du Lion d'or.

Nous partons; nous prenons notre course première,
Comme écoliers faisant l'école buissonnière,
Jouant, riant à travers champ;
Et puis, lorsque, tombant sur nos têtes moins gaies,
Le soleil a ployé nos jambes fatiguées,
Nous réfléchissons en marchant.

Salut, les pampres verts, les ruines antiques,
Les riantes maisons, les tourelles gothiques
 Flanquant les murs d'un noir château,
Les villages déserts, les modestes églises ;
Les filles du pays naïvement surprises,
 Et la halte au bord d'un ruisseau !

Allons ! là-bas, bientôt, nous verrons apparaître
La branche de sapin qui pend à la fenêtre
 D'un incroyable cabaret,
Et qui promet de loin, sirène dangereuse,
Le cidre pétillant ou la bière mousseuse,
 Le petit blanc ou le claret.

Puis, les mille incidents, les rencontres étranges ;
Puis, les foins ramassés, les moissons, les vendanges,
 Les chevaux vifs et les bœufs lents,
Une dame qui passe au fond de sa voiture,
Et qui rit.... Puis, le soir, le diner d'aventure,
 Et la chambre aux rudes draps blancs.

Mon ami, c'étaient là les beaux jours de la vie ;
Ils font nos souvenirs ; ils feront notre envie ;
 Nous ne demandions rien au sort :
Que pouvait-il manquer à notre humble ordinaire ?
Les repas les meilleurs sont ceux que l'on digère,
 Les meilleurs lits, ceux où l'on dort.

Ah ! lorsque, bien changés, près du foyer tranquille,
Le boiteux rhumatisme ou la goutte immobile
 Nous tiendront souffrants ou perclus,
Comme nous conterons à de jeunes oreilles
Les mille événements, les monts et les merveilles
 Que nous ne verrons jamais plus !

Nous dirons les plaisirs, les dangers du voyage ;
Même, nous conterons plus d'un fameux passage
 Que nous n'avons pas traversé ;
Et puis, pour terminer, graves comme un vieux livre,
Nous dirons aux enfants que l'on ne sait plus vivre,
 Et que le bon temps est passé.

LA BAYADÈRE VOILÉE.

CHANSON GÉORGIENNE.

Bayadère, dis-moi
 Pourquoi
Ce trouble et cet effroi ?
Sous un voile odieux,
 Tes yeux
Craignent l'éclat des cieux.
Viens-tu de l'Occident
 Prudent
Où règne le soudan ?

Quitte ces vains atours ;
 Tu cours
Sur l'or et le velours.
Tes pieds sèment les fleurs ;
 Je meurs ;
Mes yeux versent des pleurs.
Viens-tu du ciel lointain
 Que teint
Le soleil du matin ?

Danse, danse : les cerfs
Moins fiers
Courront dans les déserts.
Chante, chante : à ta voix
Je vois
S'enfuir l'oiseau des bois.
Viens-tu du golfe Indien,
Ou bien
De l'empire chrétien?

Va, sous l'épais tissu,
J'ai su
Lire en ton cœur déçu.
J'ai, dans tes yeux surpris,
Appris
Ton nom et ton pays.
Tu vis, aux bords du Kour,
Le jour,
Et ton nom est l'Amour.

INSOMNIE.

En vain, sur ma couche brûlante,
Je cherche un repos qui me fuit;
La nuit est sombre, l'heure est lente;
La cloche triste dit minuit.

Les soucis, fils de l'insomnie,
Assiègent mon esprit fiévreux;
Une image, cent fois bannie,
Cent fois reparait à mes yeux.

Fée ou muse, mon adorée,
Toi qui visites mon sommeil,
Ouvre-moi la porte nacrée
Du pays où tout est vermeil.

Rappelle-moi l'heureuse enfance,
Dore le brumeux avenir;
N'est-ce pas toute l'existence,
Espérer et se souvenir?

Peuple ma modeste demeure
Des amis que j'eus autrefois;
Hélas! il en est que je pleure,
Mais en songe je les revois!

Alors, le temps et la distance
Disparaissent comme l'éclair;
Le monde fuit, et je m'élançe
Dans le vague azuré de l'air.

Le beau ciel, la belle campagne!
Nous sommes deux; nous voyageons;
C'est l'Italie ou c'est l'Espagne;
Tu peins, je chante, et nous marchons!...

Regarde, ami, cette fenêtre :
Une femme est assise auprès.
Je cherche.... et, sans la reconnaître,
Je me rappelle tous ses traits.

Est-ce vous, Laure, ou vous, Adèle?
Dites-moi votre nom tout bas;
Est-ce vous?... Non. C'est encore elle,
Celle que je ne nomme pas!

Ah! ma plaie est encor saignante....
Que vois-je? Elle me tend la main;
Sa voix est douce et pénétrante :
A demain, dit-elle, à demain!

Elle fuit.... et je veux la suivre....
Des liens retiennent mes pas....
Jusqu'à demain laissez-moi vivre.
A demain! Ne m'éveillez pas.

LA VIEILLE SERVANTE.

Gudule est la vieille servante
Qui nous tint petits en ses bras;
L'âge a rendu sa main tremblante;
Un long fauteuil retient ses pas.
Elle est près du foyer qui brille,
Comme un vieux portrait de famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Dans sa pauvre tête alourdie
On sent décroître sa raison ;
Toute la famille est grandie ;
Elle est l'enfant de la maison.
Nous berçons sa triste vieillesse
Comme elle fit notre jeunesse.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Gudule est quelquefois grondeuse ,
Surtout quand le temps va changer ;
Nous écoutons sa voix pleureuse ,
Sans rire et sans nous corriger.
Chez nous , on n'oserait rien faire
Sans son avis... qu'on ne suit guère.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Nous lui racontons les merveilles
Dont jadis elle nous parlait ;
Elle écoute des deux oreilles ,
En égrenant son chapelet.
Nous contons l'histoire éternelle
Du diable ou de la fée Urgèle.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche va tinter huit coups.

Gudule, autrefois économe ,
Devint avare à soixante ans ;
Chaque année arrondit la somme
Qu'elle amasse pour ses enfants.
Or, elle n'a garçon ni fille :
Nous sommes toute sa famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :
La cloche a tinté ses huit coups.

IL FAUT AIMER.

Il faut aimer, ma belle amie ;
Quel autre vœu peut-on former ?
Éveille ton âme endormie ;
Ouvre ton cœur que veut fermer
Une indifférence ennemie ;
Il faut aimer.

Quel nom plus doux dans la nature ?
Amour.... Tout le dit après nous ;
C'est le frisson de la verdure,
Le chant des rossignols jaloux.
Chaque ruisseau pleure ou murmure :
Quel nom plus doux ?

Que ferais-tu de cette vie
Où tu n'aurais pas combattu,
De ton ardeur non assouvie?...
L'amour épure la vertu.
Et ces biens qui font mon envie,
Qu'en ferais-tu ?

Près de l'amour, tout va sourire ;
Les plaisirs naissent à l'entour ;
C'est un bonheur qu'on ne peut dire,
C'est l'espoir d'un autre séjour.
Tout s'émeut, s'élève et respire,
Près de l'amour.

*Loin de l'amour, la foi s'envole,
 C'est un voyage sans retour
 Dans un navire sans boussole.
 Les fleurs languissent loin du jour;
 Le cœur se fane et s'étiole
 Loin de l'amour.*

*Il faut aimer en ta jeunesse;
 Quel nom plus doux peut-on nommer?
 Que ferais-tu de mon ivresse?
 Près de l'amour, tout sait charmer;
 Loin de l'amour, tout est tristesse :
 Il faut aimer.*

MA PHILOSOPHIE.

Socrate à mes yeux est un sage;
 J'honore Aristote et Platon;
 Épicure plait davantage;
 J'admire et Voltaire et Newton.
 Après eux, je prends la parole....
 Qui? moi, vous donner des leçons? —
 Oui. Puisqu'on fait tout en chansons,
 En chantant je fonde une école.

Mes amis, voilà
 Ma philosophie;
 Heureux qui se fie
 A ces chansons-là!

Le premier pas dans la sagesse,
 C'est l'amour d'un Dieu révélé;

C'est le mépris de la richesse ;
On peut l'avoir, puisque je l'ai.
On trouve, aussi bien qu'en un livre,
Ce dogme écrit au fond du cœur,
Ce conseil, donné par l'honneur,
De bien penser et de bien vivre.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Eh quoi ! philosophe ascétique,
Quel oubli fais-tu de tes sens ? —
Ah ! voici le moment critique :
Le corps a des besoins puissants.
Notre âme, qui prie et qui pense,
Nous laisse encor quelques loisirs ;
Sans débauche il est des plaisirs,
Et des libertés sans licence.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Soyons toujours ce que nous sommes,
Frères par notre infirmité ;
On peut, en méprisant les hommes,
Aimer encor l'humanité.
Semez, semez, sans espérance,
Les bienfaits qui font des ingrats ;
La vertu ne me touche pas
Quand elle attend sa récompense.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Surtout, n'augmentez pas le nombre
De nos politiques étroits ;
Vivez en paix, restez à l'ombre ;
Les devoirs sont avant les droits.
Bravez l'opinion fragile,
Et marchez d'un pas affermi ;
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

J'en étais là de ma doctrine,
Lorsqu'une voix me dit tout bas :
« Est-ce là ta muse badine ?
Chante, et ne nous sermonne pas ! »
Soit ! J'abandonne mon système ;
Qu'un autre vous l'explique mieux,
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,
Je le prends pour maître, et je l'aime.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

LES DEUX NOTAIRES.

Hé! bonjour, maître Robin.
— Collègue, ouvrez-moi la porte;
C'est un contrat que j'apporte
A parapher, ce matin.
La cliente est fort gentille;
Vous savez que c'est la fille
De monsieur André Bontemps;
Elle a bientôt dix-huit ans.
Ah! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,
Vous souvenez-vous du temps
Où nous avions dix-huit ans?
Nous étions de gais compères,
Et nous n'étions pas,
Hélas!
Et nous n'étions pas
Notaires!

Que nous étions beaux à voir
Au sein de la capitale!
Comme feu Sardanapale,
Nous festinions chaque soir.
On disait : « Voilà des princes
Qui sortent de leurs provinces....
— Nous disons que le futur
Se nomme monsieur Arthur....
— Ah! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,

Paris est un bel endroit ;
 Nous y faisons notre droit ;
 Nous étions célibataires ;
 Et nous n'étions pas,
 Hélas !
 Et nous n'étions pas
 Notaires !

Avons-nous joué des tours
 A la portière majeure,
 Qui nous gourmandait, à l'heure.
 Où l'on ne vient pas du cours !
 Un soir, que nous étions quatre,
 Nous avons failli la battre....
 — Nous disons que les parents
 Compteront cent mille francs....
 — Ah ! maître Lebègue,
 Mon très-cher collègue,
 Nous fumions et nous chantions ;
 Même parfois nous dansions
 Des polkas un peu légères ;
 Et nous n'étions pas,
 Hélas !
 Et nous n'étions pas
 Notaires !

— Te rappelles-tu Clara ?
 — Parbleu ! c'était la grisette,
 Avec son nez en trompette,
 Ses yeux noirs, et cætera.
 Et puis, elle était si vive,
 Si fidèle, si naïve !...
 — Hum ! le régime adopté

Sera la communauté....

— Ah ! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,

Elle m'adorait.... — Tais-toi :
Elle était folle de moi.

— Nous étions déjà confrères ;
Mais nous n'étions pas,
Hélas !

Mais nous n'étions pas
Notaires !

— Chut ! Robin, tâchons, mon vieux,
De nous regarder sans rire ;
Songe à ce qu'on pourrait dire
Si l'on nous connaissait mieux.

Tu sais bien que mon épouse
Est un tant soit peu jalouse.
Il faut bien se résigner....

Il ne reste qu'à signer.

— Ah ! maître Lebègue,
Mon très-cher collègue,

Vous êtes un scélérat....

N'oublions pas mon contrat :
Nous nous en passions naguères,
Quand nous n'étions pas,
Hélas !

Quand nous n'étions pas
Notaires !

LA PETITE VILLE.

J'habite une petite ville
Où l'on tient des propos affreux ;
Nous sommes là deux ou trois mille
Citoyens des plus dangereux.
L'on médit, l'on glose, l'on tranche ;
Croiriez-vous qu'en plein jour on dit...
On dit qu'il fait beau le dimanche,
Quand il a plu le vendredi.

Pas de question qu'on n'aborde
Dans ce petit pays perdu ;
On oserait parler de corde
Dans la demeure d'un pendu.
On n'a plus de respect pour l'âge :
L'autre jour, un enfant m'a dit...
M'a dit qu'à souffler le potage,
Le potage se refroidit.

Dans ce tripot qui se déguise
Sous le nom de Cercle des Arts,
Il faut voir comme on catéchise
Les rois, les sultans et les czars.
En s'abreuvant de limonade,
Le docteur Chavasson prétend...
Prétend qu'on est toujours malade,
Quand on n'est jamais bien portant.

Une célibataire infirme
Dit qu'un berger lui jette un sort ;

Une veuve agréable affirme
Que Louis dix-sept n'est pas mort.
En cousant une carmagnole,
Une couturière soutient....
Soutient que l'amant qui s'envole
Ne vaut pas le mari qu'on tient.

Le dimanche, on dîne en famille;
Mais, quand arrive le café,
Une mère emmène sa fille,
Tant son cousin est échauffé.
Il faut chanter, dit le notaire;
Mais un vieux marguillier répond....
Répond qu'à danseuse légère
Il faut allonger le jupon.

Enfin, chacun dit ce qu'il pense,
Et c'est imprudent en effet,
Car notre ville est en Provence;
Vous jugez du bruit qu'il s'y fait.
Un de ces jours, ils vont se battre;
Aussi, pour mon compte, je crois....
Je crois que deux et deux font quatre;
De quatre ôtez un, reste trois.

LE CHEVALIER A BOIRE.

Il faut dire à plein gosier
L'histoire du chevalier
A boire!
Qui fut fameux dans son temps,

A boire!

Et vécut jusqu'à cent ans.

A boire!

Ses fermes et ses troupeaux
Étaient des brocs et des pots

A boire!

Et son antique château

A boire!

Était le cul d'un tonneau.

A boire!

Il conquit tous les coteaux
De Dijon jusqu'à Bordeaux;

A boire!

Ses ennemis défoncés

A boire!

Dans sa cave étaient placés.

A boire!

Comme il était généreux,
Il eut des amis nombreux :

A boire!

Il ne fit que des ingrats,

A boire!

Mais le vin ne trahit pas.

A boire!

Un jour, le bon chevalier
Manqua de se marier;

A boire!

L'amour lui dura deux jours,

A boire!

Mais la soif resta toujours.

A boire!

Il périt par le poison :

Un ami de la maison

A boire!

Versa de l'eau dans son vin ;

A boire!

Il creva le lendemain.

A boire!

Au-dessus de son tombeau ,

L'on plaça cet écriteau :

A boire!

Bons voyageurs qui passez ,

A boire!

Sur cette pierre versez

A boire!

LA FORÊT.

Un jour, j'errais solitaire
Dans ce bois plein de mystère
Qui nous fit des jours si doux ;
Je laissais à la dérive
Aller ma pensée oisive ;
Sans doute elle alla vers vous.

Car j'étais dans cette allée
Isolée
Que vous connaissez si bien ;

Et l'on pense à ce qu'on aime
Alors même
Qu'on croit ne penser à rien.

Déjà la rapide automne
Avait flétri la couronne
Des tilleuls prompts à jaunir,
Et les feuilles détachées
Sous mes pas craquaient séchées,
Quand je vous sentis venir.

Je vis s'emplir de lumière
La lisière
Des bosquets hospitaliers,
Et, sur les branches muettes,
Les fauvettes
Dirent leurs chants printaniers.

De sa longue écharpe verte
La forêt s'était couverte :
Vous reveniez parmi nous.
Vous marchiez encor plus belle ;
C'était la saison nouvelle
Qui revenait avec vous.

Nous nous assimes ensemble
Sous ce tremble
Qui se balance là-bas ;
Et, dans nos propos intimes,
Nous nous dûmes
Ce que l'on se dit tout bas.

Vous aviez repris, moins fière,
Votre indulgence première,

Votre sourire perdu ;
Vous excusiez mon audace ,
Car rien ne marque la trace
D'un baiser pris et rendu .

Tout à coup un corbeau passe
Dans l'espace ,
Poussant un cri plein d'effroi....
L'illusion de mon rêve
Fut trop brève ;
Vous n'étiez pas près de moi .

Le ciel chargé de nuages
Étendait sur les bocages
Son manteau lourd de frimas ;
L'avenue était déserte ;
La forêt n'était pas verte ;
Les oiseaux ne chantaient pas .

LANLAIRE.

Avez-vous connu Lanlaire ,
Dont nous pleurons le trépas ?
De pareils, on n'en voit guère ;
De pareils, on n'en voit pas .

Lanlaire , lanla .

A peine était-il au monde ,
Qu'au lieu de geindre et crier,
Il s'en allait à la ronde
Chanter dans tout le quartier :

Va te faire
Lanlaire!
A ce point qu'on l'appela
Lanlaire,
Lanla.
Va te faire lanlaire,
Va te faire lanla!

On le mit dans un collège
Pour apprendre le latin;
Il jouait, le sacrilège;
Il fumait, le libertin!
Lanlaire, lanla.
Et, quand le maître sévère
Le condamnait au pain sec,
Sa nourriture ordinaire,
Il lui répondait en grec :
Va te faire
Lanlaire!
Il ne savait que cela :
Lanlaire,
Lanla!
Va te faire lanlaire,
Va te faire lanla!

On lui dit : Va-t'en ou reste ;
Sois soldat. — C'est trop frugal.
— Médecin.... — Je suis modeste.
— Commerçant.... — Je suis loyal.
Lanlaire, lanla!
— Tu veux donc être notaire?
— La charge est lourde à payer.
— Puisque tu ne sais rien faire,

Sois avocat ou boursier.

— Va te faire

Lanlaire!

Le diable a passé par là,

Lanlaire,

Lanla!

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla!

— Qu'êtes-vous en politique?

— Moi? Je n'ai jamais changé.

— Aimez-vous la république?

— J'aime toujours ce que j'ai.

Lanlaire, lanla!

— Êtes-vous légitimiste?

— Je suis toujours de mon temps.

— Seriez-vous socialiste?

— Nous verrons dans cinquante ans.

Va te faire

Lanlaire!

Mon système, le voilà :

Lanlaire,

Lanla!

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla!

Il ne plaçait la sagesse

Que dans les plaisirs permis,

Changeant souvent de maîtresse,

Ne changeant jamais d'amis.

Lanlaire, lanla!

On voulut lui faire prendre

Femme aimable et grosse dot.

Moi, dit-il, j'irais me vendre,
Et demain le premier sot

Va me faire

Lanlaire....

Comment nommez-vous cela?

Lanlaire,

Lanla!

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla!

Il ne fit rien en sa vie,
Pour ne pas faire le mal;
Il fut pauvre sans envie;
Il vécut au sol natal.

Lanlaire, lanla!

Il resta célibataire,
Et même il n'eut pas d'enfants;
Si tu crois trouver sur terre
Beaucoup de ses descendants,

Va te faire

Lanlaire!

On n'en fait plus, de ceux-là!

Lanlaire,

Lanla!

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla!

CHEVAL ET CAVALIER.

J'ai mis le pied dans l'étrier ;
Que ton galop, mon fier coursier,
 Au loin m'emporte !
Ton pauvre maître devient fou ;
Il faut aller.... je ne sais où....
 Qu'importe?...

Comme elle me croyait bien pris
Dans le réseau de ses mépris,
 La fille blonde !
Fuyons la sirène aux yeux doux ;
Il faut placer entre elle et nous
 Le monde !

Tous les jours, nous partions ainsi,
Légers d'allure et de souci,
 Pour voir la belle.
Évite le sentier étroit
Que tu connais, et qui va droit
 Chez elle.

Qu'elle est fière de ses attraits,
De ces faux dieux que j'adorais,
 De son teint pâle !
Le ciel se mire en ses yeux bleus ;
Sa voix, comme un chant amoureux,
 S'exhale !

Mon âme a repris sa fierté,
Et je lui jette en liberté
Mon anathème.
O mes lèvres, que vous mentiez !
Tous les jours vous lui répétiez :
Je t'aime !

O la capricieuse enfant,
Qui n'aime pas, et qui défend
D'aimer les autres !
Heureux les cœurs sans amitié,
Qui n'ont jamais pris en pitié
Les nôtres !

Fuyons, fuyons ; voici l'instant
Où, tous les soirs, elle m'attend,
Froide et touchante.
Et moi, je fuis loin de ces lieux,
Sans une larme dans les yeux :
Je chante!...

Mais qu'ai-je vu ? Le vert gazon,
L'allée obscure, la maison....
Ah ! plus de doute :
Maudits cheval et cavalier,
Qui ne sauraient pas oublier
Leur route !

Fuyons, fuyons ; presse le pas....
Mais non ; ne l'aperçois-tu pas
A sa fenêtre ?
Il faut lui dire adieu ; demain,
Nous nous remettrons en chemin....
Peut-être?...

PÊCHEUR SILENCIEUX.

Un pêcheur attentif, au bord d'une rivière,
Présentait aux poissons sa ligne meurtrière;
Plongé dans ce plaisir qui ressemble à l'ennui,
Il crut voir deux vaisseaux se dirigeant vers lui,
Voguant en sens inverse, et, pour tout équipage,
Deux hommes différant d'allure et de visage :
L'un était jeune encore, et l'autre déjà vieux.
Lorsque les deux esquifs devant lui se croisèrent,
Il entendit deux voix qui tour à tour chantèrent :

« Salut, pêcheur silencieux. » —

« Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, en ton humble chaumière,
Tu passeras ta vie entière,
Pauvre, ignorant, insoucieux.
Dans la campagne paternelle,
Tu restes, esclave fidèle,
Sans plaisir et sans dignité.
Ton âme végétale et s'altère
Dans cette médiocrité
Qui, pour moi, serait la misère.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, ta modeste vie
Coule sans haine et sans envie
Loin des soucis ambitieux.
Heureux aux bords qui t'ont vu naître,

Tu te contentes du bien-être
 Qui sied à ta simplicité.
 Puissest-tu la garder sans cesse,
 La douce médiocrité
 Qui serait pour moi la richesse!
 Salut, pécheur silencieux. »

— « Salut, pécheur silencieux.
 Je suis jeune, j'ai l'âme ardente;
 L'inconnu, le danger me tente;
 J'ai fui le toit de mes aïeux;
 J'ai mis sur mon cap : « Espérance! »
 Et je vais, par la mer immense,
 Devers le continent doré.
 Adieu, ma famille chérie;
 Ne pleurez pas; je reviendrai
 Riche et puissant dans ma patrie.
 Salut, pécheur silencieux. »

— « Salut, pécheur silencieux.
 Jeune, pour tenter la fortune,
 J'ai quitté la ligne commune.
 Je reviens; je suis pauvre et vieux.
 Je ne retrouve plus ma route;
 En vain je regarde, j'écoute,
 Tous les traits et toutes les voix :
 Où donc ma famille chérie?
 Où donc mes amis d'autrefois?
 Je ne connais plus de patrie!
 Salut, pécheur silencieux. » —

Le pécheur attentif les écoutait encore;
 Il n'entendit que l'onde et que le vent sonore.

Il replia sa ligne, et put, avant le soir,
Rejoindre sa famille au rustique manoir.
Des amis l'attendaient et la nappe était mise;
On dina longuement de la pêche promise.
Le modeste repas épanouit les cœurs;
Le pêcheur raconta son rêve ou son histoire,
Et quatre vieux flacons les aidèrent à boire
A la santé des voyageurs.

L'AVEU.

Il faut donc que l'on te dise
Ses pensers de chaque jour?
Ne crains-tu pas ma franchise,
Toi, qui craignais mon amour?
Vous l'avez voulu, ma mie,
Et je remplis votre vœu;
Ma prudence est endormie;
Je vais vous faire un aveu :

Il est au monde une femme,
Et c'est une autre que toi,
Qui fait naître dans mon âme
Un puissant et doux émoi.
La faute en est à l'absence;
Pourquoi m'avoir délaissé?
Il fallait la souvenance
Après le bonheur passé.

Elle prend ici la place
Que tu tenais autrefois;

Elle m'apporte ta grâce ;
Tu me parles par sa voix.
Sans toi , la vie était rude ;
Elle sait rendre aujourd'hui
Le monde à ma solitude ,
Et le charme à mon ennui.

Quand je la vois apparaître
A l'horizon du chemin ,
Un frisson prend tout mon être ;
Ma fortune est dans sa main.
J'y voudrais lire d'avance
Tout ce qu'elle tient d'espoir ;
Adieu , chagrin de l'absence !
Salut , plaisir du revoir !

Regarde là-bas : c'est elle.
Qu'elle marche à petits pas !
La voici : dis-moi , ma belle ,
Ne la reconnais-tu pas ?
Celle qui frappe à ma porte
Et dont je suis tant épris...
C'est la duègne qui m'apporte
Les billets que tu m'écris.

DES BÊTISES.

Chante-nous quelque bêtise.
— Soit : c'est comme il vous plaira.
Voulez-vous que je vous dise
Une scène d'opéra ,

Des chansons, des gaillardises,
Ou des couplets langoureux?
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Voulez-vous des épigrammes,
Des cancans qu'on dit tout bas?
Non, rassurez-vous, mesdames,
On ne s'y risquera pas.
Quand on mange des cerises
Les noyaux sont dangereux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

D'ailleurs, les maris eux-mêmes
Ont été trop chansonnés ;
Ils ont pour eux les baptêmes,
Les visites, les dinés ;
Puis, quand leurs femmes sont grises,
Ils ont des moments heureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Le sexe est d'une faiblesse
Difficile à concevoir,
Car notre amoureuse espèce
N'est pas toujours belle à voir.
Les fabricants de chemises
Doivent être courageux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

L'Amour est un dieu folâtre
Qui cause bien de l'ennui,

Car le roman, le théâtre,
Ne s'occupent que de lui.
Nous avons tous des marquises
Dont nous sommes amoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Les murs se couvrent d'affiches ;
En voici pour tous les goûts :
Des dentistes, des caniches,
Des casinos à cent sous.
Les nymphes n'y sont admises
Qu'en costumes rigoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

D'une certaine Andalouse
Quatre amants cherchaient la main ;
C'est le plus vieux qui l'épouse ;
Ils sont dix le lendemain.
Lorsque les places sont prises,
Les assiégeants sont nombreux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Parler est la grande affaire ;
Langue vaut mieux que raison ;
C'est par là que ma portière
Conduit toute la maison.
Les avocats aux assises
Ont les poumons vigoureux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

Une famille est malade ;
Hippocrate a réfléchi :
« Monsieur, cloîtrez-vous à Bade ;
Madame, allez à Vichy.
Nous traitons toutes ces crises
Par la distance et les jeux.... »
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

J'en ai dit assez, je pense,
Et vous le pensez aussi.
Toi, qui chantes la romance,
Viens me remplacer ici.
On demande que tu dises
Tout ce que tu sais de mieux....
Il faut dire des bêtises,
Pour passer une heure ou deux.

LE FOU GUILLEAU.

Un soir, on frappe à la cabane
Que Jacque, avec sa femme Jeanne,
Habite seul au fond des bois :
« Entrez ! » répondent les deux voix.

Sur la porte, un vieillard se penche ;
Il a longue moustache blanche ;
Ses habits tombent en lambeaux ;
Il tient à la main ses sabots.

Il dit : « C'est ici la chaumière
Qu'habitait, du temps de la guerre,

Jean Guilleau ; qu'est-il devenu ?

— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme.... Elle était si bonne !

On l'appelait la Bourguignonne ;

Vous vous la rappelez ? — Mais non ;

Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille :

Jeanne-Marie était leur fille ;

Serait-elle partie aussi ?

— On ne l'a jamais vue ici.

— Mais vous avez entendu dire

Qu'autrefois, du temps de l'empire,

Le garçon Guilleau s'enrôla ?

— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père ;

La Bourguignonne était ma mère ;

Jeanne-Marie était ma sœur,

Et j'ai servi sous l'empereur.

J'ai bien souffert pour ma patrie ;

J'arrive de la Sibérie,

Et je retrouve ma maison

Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même ;

Elle a perdu tout ce que j'aime.

Mon Dieu, que vais-je devenir ?

Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville ;

Là, vous trouverez un asile.

Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître ;
On saura qui vous pouvez être,
Et, quand vous serez reconnu,
L'hôpital est fort bien tenu. » —

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur,
En lui parlant de l'empereur.

Il contait toujours des histoires
De batailles et de victoires,
Et tous les enfants du hameau
L'ont appelé le fou Guilleau.

LA NACELLE.

Que ta main nous guide,
Nocher trop prudent.
Ramons en fendant
Ce courant rapide :
Nous voulons revoir
La rive lointaine
Où fut notre peine,
Où fut notre espoir.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours

De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Les fleurs que tu sèmes,
Nous les enfermions
Quand nous nous aimions,
L'ignorant nous-mêmes.
Ah ! qu'ils étaient doux,
Les jours d'innocence,
Les jours de l'enfance,
Qui sont loin de nous !

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Puis, nous épelâmes
Le doux nom d'amour,
Qui devait un jour
Mêler nos deux âmes.
Rien que pour te voir
Je trompais mon père ;
Tu trompais ta mère
Pour me recevoir.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Combien de prudence !
Que de soins gardés !
Nous étions guidés
Par notre ignorance.

A quoi m'ont servi
Mes vingt ans fidèles ?
L'Amour a des ailes,
Et tu l'as suivi.

Vogue, ma nacelle !
Remontons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

Ton bras se fatigue,
Imprudent nocher ;
Tu ne peux toucher
L'écumeuse digue.
Livre aux flots confus
Ta rame lassée ;
La rive passée
Ne s'aborde plus.

Vogue, ma nacelle !
Descendons le cours
De nos ans, ma belle,
Et de nos amours.

PÈRE CAPUCIN.

Vous qui confessez ma femme,
Comme un petit saint,
Que pensez-vous de son âme,
Père capucin ?

Pour pouvoir mieux parler d'elle,
Mettons-nous sous la tonnelle.

— Soit, mon gros Lucas,
Mais je ne parlerai pas.

— Approchez-vous de la table,
Et puis commencez :
Voyons, ma femme.... Que diable
Vous la connaissez !
Parlez ; je suis tout oreilles....
Débouchons ces deux bouteilles.

— Soit, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

— Bien qu'elle se dise blanche
Comme le coton,
Elle n'avait pas, dimanche,
L'absolution.
Le cas était donc bien grave?...
Si nous goûtions de ce grave?

— Soit, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

— La colère et la paresse
Ne sont pas son fait.
Elle est toujours à la messe :
Qu'a-t-elle donc fait ?
Allons, pas tant de vergogne....
Vous préférez le bourgogne ?

— Oui, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

— Après tout, que nous importe ?
Que nous sommes fous !
Regardez : je ne m'en porte
Pas plus mal, ni vous.
Allons, je bats la campagne....
Qu'on apporte du champagne !

— Soit, mon gros Lucas ;
Mais je ne parlerai pas.

Pourtant, tu le veux ; écoute,
Mon pauvre Lucas :
Ta femme.... — Non. Je m'en doute ;
Ne le dites pas.
Mettons que c'est la colère ;
A ta santé, mon compère.

— Soit, mon gros Lucas ;
Buvons et ne parlons pas.

LA PLUIE.

Il pleut, il pleut, et je m'ennuie ;
Pourquoi cela ? Je n'en sais rien.
On a trop médité de la pluie ;
Acceptons le temps comme il vient.
J'entends un paysan me dire
Qu'il pleut des écus de cent sous.
Il est heureux ; laissons-le rire.
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut, c'est un orage ;
Tant mieux ; il finira plus tôt.
La pluie est ce vieux personnage
Qui souffle le froid et le chaud.
Quand la glace durcit la terre,
Elle nous fait l'hiver plus doux ;
Par elle l'été se tempère ;
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; la jeune fille
Finit sa robe des beaux jours ;
Elle fait courir son aiguille ;
Le soleil reviendra toujours.
Dans la boue un barbet se vautre ;
Moi, j'ai manqué deux rendez-vous :
Tant pis pour l'un, tant mieux pour l'autre....
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; chacun se livre
A sa passion du moment :
Le marchand relit son grand livre ;
L'oisif lit un nouveau roman.
L'amant fait des vers à sa belle ;
L'étudiant, sur ses genoux ,
Écrit à sa tante éternelle.
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; ah ! quand pourrai-je,
Quand pourrai-je, gai voyageur,
Revoir les monts couverts de neige
Et les bois remplis de fraîcheur ?
Cette fois, c'est vers l'Allemagne, :

Vers ce Rhin dont ils sont jaloux ,
Que j'ai fait mon plan de campagne....
Il pleut ; restons chez nous.

LES PLAINTES DE GLYCÈRE.

Glycère était auprès d'Horace ,
Auprès d'Horace qui rêvait ;
En vain elle épiait la trace
Du songe qui le poursuivait.

Longtemps , aux genoux du poète ,
Les yeux levés elle resta ;
Puis , timide et baissant la tête ,
Elle prit sa lyre et chanta :

« Horace , tu m'avais choisie
Pour mettre mon nom dans tes vers ,
Et ta divine poésie
M'a fait connaître à l'univers.

Mais j'ai de ton âme inquiète
Sondé les replis ténébreux :
L'amour ne t'a pas fait poète ;
La muse t'a fait amoureux.

C'est elle seule qui t'inspire
Les vers écrits en mon honneur ;
Quand mon nom frémit sur ta lyre ,
Le sien palpite dans ton cœur.

Tu blâmes mon indifférence,
Et tes yeux s'éloignent de moi,
Tu chantes les maux de l'absence,
Quand je suis seule auprès de toi.

Et si je te disais : « Horace,
» Jette les vers que tu m'as faits,
» Et prends mon amour en leur place, »
Horace, tu refuserais.

Poète, tu places la gloire
Au-dessus de tes amitiés,
Et tu n'as pas gardé mémoire
Que je meurs d'amour à tes pieds. »

Pendant la triste mélodie,
Horace était resté distrait :
Il faisait des vers à Lydie,
Tandis que Glycère pleurait.

LE VIEUX TÉLÉGRAPHE.

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,
Au sommet de ton vieux clocher,
Sérieux comme une épitaphe,
Immobile comme un rocher?
Hélas ! comme d'autres peut-être,
Devenu sage après la mort,
Tu réfléchis, pour les connaître,
Aux nouveaux caprices du sort.

C'est que la vie est déplacée ;
Les savants te l'avaient promis,
Et toute royauté passée
N'a plus de flatteurs ni d'amis.
Autrefois, tu faisais merveille,
Et nous demeurions tout surpris
De voir, en un seul jour, Marseille
Envoyer deux mots à Paris.

Tu fus l'énigme de notre âge ;
Nous voulions, enfants curieux,
Deviner ce muet langage
Qui semblait le parler des dieux,
Lorsque tes bras cabalistiques
Lançaient à l'horizon blafard
Les mensonges diplomatiques
Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,
Le Nord cause avec le Midi ;
La foudre traverse le monde
Sur un brin de fer arrondi.
L'esprit humain n'a point de halte,
Et tu restes debout et seul,
Ainsi qu'un chevalier de Malte,
Pétrifié dans son linceul.

Tu te souviens des diligences
Qui roulaient jadis devant nous,
Portant écoliers en vacances,
Gais voyageurs, nouveaux époux.
Tu ne vois plus, au clair de lune,
Aux rayons du soleil levant,

Passer tes sœurs en infortune,
Qui jetaient leur poussière au vent.

Ainsi s'éteignent toutes choses
Qui florissaient au temps jadis ;
Les effets emportent les causes :
Les abeilles sucent les lis.
Ainsi chaque règne décline,
Et les romans de l'an dernier,
Et les jupons de crinoline,
Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère
Ami de la douce liqueur ;
Des chants joyeux sont dans mon verre ;
J'ai des chants d'amour dans le cœur.
Mais à notre époque inquiète
Qu'importent l'amour et le vin ?
Vieux télégraphe, vieux poète,
Vous vous agiteriez en vain.

Puisque le destin nous rassemble,
Puisque chaque mode a son tour,
Achevons de mourir ensemble
Au sommet de ta vieille tour.
Là, comme deux vieux astronomes,
Nous regarderons fièrement
Passer les choses et les hommes,
Du haut de notre monument.

MA SOEUR.

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

Pourquoi vous dirais-je son nom ?
Des lettres vous la peindraient-elles ?
Sans doute il en est de plus belles ;
En est-il de meilleures?... Non !

Elle est pour moi la souvenance,
Le parfum du pays natal ;
Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.

De nos plaisirs, qu'elle confond,
Ma part est toujours la meilleure ;
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

On se découvre à son aspect ;
Nul regard impur ne la blesse ;
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience, ma loi,
Et dans sa bonté, mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur ou bien c'est la vôtre,
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

LES RUINES.

Quand le soleil se lève à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
 La ruine.
Le matin, d'un rayon joyeux,
L'éclaire de la base au faite ;
Le voyageur lève les yeux,
 Et s'arrête.

Bravons la ronce et l'églantier ;
Il faut gravir l'âpre sentier
Qui serpente autour de la butte ;
On aime à fouler sous ses piés

Ces vieux murs, Titans foudroyés,
Orgueilleux encor dans leur chute.

L'œil s'arrête sur ces débris ;
Mais vainement sont-ils meurtris
Par d'impitoyables fougères ;
L'esprit reconstruit le passé ;
Le vieux château s'est redressé
Sur ses souvenirs légendaires.

Les chevaux piaffent dans la cour ;
Le cor sonne ; la meute accourt ;
Le pont s'abaisse ; allons, en chasse !
Piqueurs, découplez les limiers ;
Voici venir les chevaliers
Et la châtelaine qui passe.

Ah ! pourquoi le cœur ne peut-il
Renouer de même le fil
Des illusions passagères ?
Ce ne sont pas les châteaux seuls
Qui portent les sombres linceuls
Tissus de mousse et de fougères !

Mais n'entends-je pas une voix
Qui m'apporte, au travers des bois,
Une note plaintive et douce ?
Un éclair se fait dans la nuit ;
Tout le passé se reconstruit ;
Arrachons le lierre et la mousse !

Là-bas sont les pays plus doux ;
L'heure a sonné le rendez-vous ;

Nous sommes deux et le jour baisse.
Dieu nous mesure les instants :
O la jeunesse du printemps!
O le printemps de la jeunesse!

Quand le soleil se couche à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
La ruine.
Le soir pâle et mystérieux
De fantômes peuple l'espace,
Et le voyageur sérieux
Rêve et passe.

LA MÈRE GODICHON.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre!
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Je ne l'ai pas connue
Alors qu'elle avait dix-huit ans,
Voilà bien longtemps.
Elle était ingénue,
A ce qu'elle disait, du moins,
L'étant un peu moins.
On n'a jamais connu son père,
Et c'est facile à concevoir;
Sa mère devait le savoir,
Mais on ne savait pas sa mère.

Qu'on fasse sauter le bouchon ,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère ,
La mère Godichon .

On prétend en Provence
Qu'elle naquit aux pays froids ,
La Flandre ou l'Artois ;
Mais, dans le Nord , on pense
Qu'elle était des climats plus chauds ,
D'Arles à Bordeaux .

Ses yeux accusaient la Gascogne ,
Ses cheveux le pays lorrain ,
Son embonpoint les bords du Rhin ,
Et son teint fleuri la Bourgogne .

Qu'on fasse sauter le bouchon ,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère ,
La mère Godichon .

Pour rester ferme et libre
Dans sa vie et dans ses amours ,
Elle tint toujours
Son cœur en équilibre :
Au lieu d'avoir un amoureux ,
Elle en avait deux .

Le mariage est une épreuve
Dont toujours elle se moqua ;
Elle resta fille jusqu'à....
Jusqu'à ce qu'elle devint veuve .

Qu'on fasse sauter le bouchon ,
Qu'on emplisse mon verre !

Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Il fallait voir la belle
Dégustant un joyeux repas
Qu'on ne payait pas;
A peine trouvait-elle
Le temps de placer quatre mots,
Même des plus gros.
Et l'on n'aurait jamais pu dire,
Quand ses deux lèvres s'entr'ouvraient,
Si sa bouche et ses dents voulaient
Chanter ou baiser, boire ou rire.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre!
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Elle passa sa vie
A s'affoler de tous les fous;
Nous le sommes tous;
Elle eût été ravie
D'atteler ensemble à son char
Le Turc et le Czar.
Elle veut prendre un jour la peine
De conquérir le genre humain;
Mais elle se perd en chemin,
Car un gendarme la ramène.

Qu'on fasse sauter le bouchon,
Qu'on emplisse mon verre!
Il faut chanter la mère,
La mère Godichon.

Que devint-elle ensuite?
Les auteurs le plus en crédit
Ne l'ont jamais dit.
J'ai mis à sa poursuite
Les savants de nos instituts,
Et tous se sont tus.
Mais une matrone allemande,
Que je consultais sur ce point,
M'a dit : « Ne cherchez pas plus loin ;
Voici la fin de la légende :

Qu'on fasse sauter le bouchon ,
Qu'on emplisse mon verre !
Il faut chanter la mère ,
La mère Godichon. »

MONSIEUR DE LA CHANCE.

L'autre soir, monsieur De la Chance,
Un joueur qui gagnait toujours,
S'endormit ayant fait d'avance
Sa prière de tous les jours :

« Mon Dieu, vers moi daignez descendre ;
J'ai bien des titres au porteur :
Faut-il les garder ou les vendre ?
Conseillez-moi, mon bon Seigneur. » —

« Me voici ! » dit une voix forte ;
Et le dormeur, se soulevant,
Vit se dresser devant sa porte
Un mort qui paraissait vivant.

« Qui va là? — Palsembleu, mon maître,
Dit le spectre d'un ton strident,
Tu ne veux pas me reconnaître?
Nous sommes frères cependant.

— Mais ton nom? — Voilà bien les hommes!
N'as-tu pas, d'après mes rapports,
Encaissé d'assez fortes sommes
Sur les primes et les reports?

J'étais ton ami véritable;
C'est moi qui dirigeais ton jeu.
Il faut bien que je sois le diable....
Car je ne suis pas le bon Dieu.

— Qui, toi, Satan? arrière, arrière!
Je suis loyal et bon chrétien;
Je fais tous les soirs ma prière;
J'ai tout payé, je ne dois rien.

— Ha, ha! nous passons la mesure :
J'ai des amis, bel innocent,
Qui font ce qu'on nomme l'usure
Pour gagner dix écus sur cent.

Ici, la chose est différente :
Ton argent, que je gouvernais,
T'en rapportait de vingt à trente :
Tu vois bien que tu me connais! » —

Alors, le pauvre De la Chance
Se signait et tendait les bras :
« Si j'ai péché, c'est ignorance;
Mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Pour toi, je ne veux plus t'entendre ;
Va-t'en, démon!... Un mot pourtant :
Faut-il garder ou faut-il vendre ?
— A la bonne heure! » dit Satan.

LA FILLE DE L'AMOUR.

On n'a jamais bien su comment
Vous êtes venue en ce monde ;
Mais on sait, du premier moment,
Que vous êtes vermeille et blonde,
Que votre taille est faite au tour,
Que vos grands yeux s'ouvrent pour plaire.
Vous êtes fille de l'Amour ;
Méfiez-vous de votre père.

Moins de saveur ont les fruits doux,
Moins d'incarnat les fleurs écloses ;
On n'a rien ménagé pour vous ;
Vos parents ont bien fait les choses.
Le printemps doit, à son retour,
Saluer votre anniversaire ;
Vous êtes fille de l'Amour ;
Méfiez-vous de votre père.

Votre père est un vieux chasseur
Qui respecte peu les novices ;
Ses yeux affectent la douceur ;
Sa bouche est pleine d'artifices.
Si vous l'hébergez un seul jour,

Il devient votre hôte ordinaire.
Vous êtes fille de l'Amour;
Méfiez-vous de votre père.

Voici venir l'été vermeil;
Le pré verdit, le bois est sombre :
Craignez les ardeurs du soleil,
Et fuyez les dangers de l'ombre.
Tout chante au terrestre séjour;
Ne maudissez pas votre mère....
Vous êtes fille de l'Amour;
Méfiez-vous de votre père.

LETTRE

D'UN ÉTUDIANT A UNE ÉTUDIANTE.

Je t'ai promis, petite folle,
De t'écrire au moins une fois
Avant ma rentrée à l'école;
J'obéis toujours, tu le vois.

Que te dirai-je? Que je t'aime....
Méchant, vous le savez bien.
Puis, tu me répondrais de même,
Et cela ne prouverait rien.

Parlons plutôt de mon voyage :
Je m'amuse comme un enfant;
Je suis chez mon oncle-héritage
De qui tu rêves si souvent.

Toi qui n'as jamais, que je pense,
Dépassé Saint-Cloud ou Pantin,
Tu te figures que la France
N'existe qu'au pays Latin.

Détrompe-toi, ma bonne amie,
La province a des habitants
Qui vivent avec bonhomie,
Et qui sont toujours bien portants.

Ils ont un soleil magnifique,
Un air pur, un vaste horizon;
Depuis que le printemps abdique,
L'automne est la douce saison.

Je vois d'ici des paysages
Comme on en peint dans les tableaux;
Les prés, les bois et les villages
Posent exprès sur les coteaux.

Là-haut, la butte aride et sèche;
J'y chasse, sans savoir pourquoi;
Là-bas, la rivière où je pêche,
Ce qui me fait penser à toi.

Puis, c'est une saveur champêtre
Qui semble sortir du terroir;
Des paysans, sans me connaître,
En passant, me disent bonsoir.

Tu ne te doutes pas des choses
Que l'on peut apprendre en courant :
Sais-tu ce qui produit les roses? —
Des rosiers. — Cela te surprend;

Car tu n'as jamais lu Malherbe,
Ni Buffon, ni monsieur Cousin.
On fait le foin avec de l'herbe,
Et le vin avec du raisin.

Une autre chose que j'admire,
Ce sont les moulins : c'est charmant ;
Cela tourne à mourir de rire ;
On n'a jamais bien su comment.

Il faut que je te dise encore
Que je suis vivement épris
D'une étrangère : c'est l'aurore,
Qu'on n'a jamais vue à Paris.

Ce matin, près de la rivière,
Je marchais, un livre à la main ;
J'ai découvert une chaumière
Où ne conduit aucun chemin ;

Un toit de mousse et de verdure,
Étroit pour un, large pour deux ;
Un nid construit par la nature
Pour abriter un couple heureux.

Et je me disais que la vie
Y pourrait être douce un jour,
Pour peu que ma philosophie
Se parfumât de ton amour.

Et voilà les rêves que j'aime,
En attendant les jours frileux,
Et ma chambrette du cinquième
Et le cours de Duranton deux.

Adieu, ma chatte ; sois bien sage ,
Tiens tout ce que tu m'as promis ,
Et réponds à mon griffonnage
En me parlant de nos amis.

Adieu, je t'embrasse à pincettes
Sur ton col blanc, sur ton œil noir,
Et surtout sur les deux fossettes
Qui m'ont pris mon cœur, un beau soir.

RÉPONSE

DE L'ÉTUDIANTE A L'ÉTUDIANT.

Mon bon ami, je prends la plume
Qui restait à mon vieux chapeau,
Et, pour écrire ce volume,
Je la taille avec ton couteau.

Tu me demandes des nouvelles
De nos amis.... Ne sais-tu pas
Que les oiseaux ont pris leurs ailes,
Et que je suis seule ici-bas?

L'an dernier, le jour de ta fête,
Tu me menas à l'Odéon
Pour applaudir le drame honnête
De tes amis Paul et Léon ;

Et l'on joua la pauvre pièce
Devant trois polytechniciens,
Treize claqueurs, une négresse,
Et puis nous deux ; tu t'en souviens ?

Voilà, mon cher, l'image exacte
De notre Paris si changeant;
Je demande le cinquième acte,
Ou qu'on me rende mon argent!

On ne reconnaît plus personne;
Quelques familles d'Albion
S'en vont regarder la Sorbonne,
Ou visiter le Panthéon.

Berthe, en ce moment, se repose
Chez ses parents, dans un château;
C'est en Auvergne, je suppose:
Elle a deux oncles porteurs d'eau.

Clara, tu sais, celle qui boite,
Cherche en Espagne le Pérou;
Angèle est sur la rive droite,
Clarisse est on ne sait pas où.

Enfin, nos meilleures amies
De leur mieux savent s'arranger;
Elles font des économies
Sur la province et l'étranger.

Et moi, je reste et je travaille,
En comptant les nuits et les jours;
Je me fais un chapeau de paille....
Que dis-je? un chapeau de velours.

Ce matin, j'ai vu Marguerite;
Sur ton compte je m'alarmais;
Elle a fait une réussite;
Les cartes ne mentent jamais.

Venez, monsieur, que l'on vous gronde !
Je voyais clairement là-bas
Certaine demoiselle blonde
Qui me causait bien du tracas.

Le carreau perd ; le trèfle gagne ;
L'as de pique est bien négligent ;
Cœur... c'est un homme de campagne
Qui doit m'envoyer de l'argent.

D'ici, moi, je ne puis connaître
Quel est ce campagnard charmant ;
Cherche qui cela pourrait être,
Et dis-le-moi très-promptement.

On a beau rester sage et sobre,
On a sa table et son loyer ;
Tu sais que le terme d'octobre
Est toujours le diable à payer.

J'ai d'autres choses à te dire ;
Mais tu vas être bien contrit ;
Je n'oserais jamais écrire
Tout ce qui me vient à l'esprit.

Aussi, mon ange, j'y renonce,
Pour ne pas flatter mon prochain.
Songe que j'attends ta réponse
Avant le huit du mois prochain.

Adieu, laisse là ta rivière,
Ton foin, ton oncle, et pense à moi ;
Si tu possèdes la chaumière,
Le cœur est ici tout à toi.

Ma main a besoin de la tienne ;
Je fais des rêves absorbants....
Si tu passes par Saint-Étienne,
Apporte-moi quelques rubans.

MA VOISINE.

Tous les matins, je vous vois,
Et j'entends de votre voix
La mélodie argentine ;
Au doux bruit de vos chansons
Vous éveillez vos pinsons.
Bonjour, ma voisine.

Si vous demeurez si haut,
Sans doute c'est qu'il vous faut
De l'air pour votre poitrine ;
Et, sans fatiguer vos yeux,
Vous pouvez travailler mieux.
Bonjour, ma voisine.

Vos doigts courent diligents
Sur la soie aux tons changeants,
Sur la blanche mousseline.
Vous n'en conserverez rien :
L'indienne vous va si bien !
Bonjour, ma voisine.

Ils ne sont pas faits pour vous,
Les bahuts, ni les bijoux,

Ni les vases de la Chine.
Votre opulence est ailleurs :
Venez arroser vos fleurs.
 Bonjour, ma voisine.

Ne croyez pas le miroir
Qui dit que votre œil est noir,
Et que votre taille est fine ;
Comment peut-il le savoir,
Si vous n'allez pas y voir ?
 Bonjour, ma voisine.

Le jour commence à baisser :
Les plaisirs vont commencer,
Et la ville s'illumine.
Faites des rêves heureux ;
Gardez-vous des amoureux.
 Bonsoir, ma voisine.

LE VALLON DE LA JEUNESSE.

Un voyageur poudreux et las
De la montagne atteint le faite ;
Il fait encore quelques pas,
Puis s'assied, et tourne la tête.
Le coteau, si rude au départ,
Devant ses yeux fuit et s'abaisse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Cent précipices ont en vain
Interrompu sa marche sûre ;
Où s'ouvrait un large ravin ,
Il ne voit plus que la verdure.
Le torrent qui tombe au hasard
De son murmure le caresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Ah ! qu'ils sont doux au souvenir,
Les jours rapides du voyage !
C'est quand les feuilles vont jaunir
Qu'on sent la douceur de l'ombrage.
Les amours ont bien quelque part
Marqué leur passagère ivresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

« Encore, encor quelques instants,
Dit-il, la fatigue m'accable.
— Non, marche, marche, dit le Temps,
Poursuis ta route infatigable. »
L'air est plus froid ; il se fait tard :
Voici le soir de la vieillesse.

Embrassons d'un dernier regard
Le vallon de notre jeunesse.

LA VIE MODERNE.

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit?
C'est ton existence qui passe !

Oui, le temps a doublé son cours ;
L'humanité se précipite ;
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de limite.
La vie était longue autrefois ;
Sur la pente elle est entraînée ;
Nous vivons plus dans un seul mois
Que nos aïeux dans une année.

La nature avait des poisons,
Le génie humain les révèle ;
Il arrache aux vieux horizons
Une perspective nouvelle ;
Il a d'invisibles moteurs,
Des agents subtils, des essences
Qui savent calmer nos douleurs
Ou décupler nos jouissances.

Les fleurs n'ont plus besoin d'été ;
Les fruits n'attendent plus l'automne ;

Ce que le sol n'a pas porté,
L'industrie active le donne.
Nous avons fait de nos loisirs
La mer et le ciel tributaires ;
Nos appétits et nos plaisirs
Épuisent les deux hémisphères.

Mais à peine respirons-nous
Dans cette course haletante ;
La vapeur nous emporte tous
Debout sur la machine ardente.
L'essieu se fatigue et se rompt,
Usé, vaincu par la distance ;
Ainsi bientôt se briseront
Les ressorts de notre existence.

L'aiguille avance ; soyons prêts !
Nous mourrons vieilliss avant l'âge ;
Nos fils nous suivront de plus près
Dans le vertigineux voyage.
Ils auront la vie, à leur tour,
Plus rapide encore et meilleure ;
Ce que nous usons dans un jour,
Ils l'épuiseront dans une heure.

O le terrible enseignement !
Songes-y : l'instant est suprême.
Où trouveras-tu le moment
De te recueillir en toi-même ?
Beau voyageur, tu vas partir :
As-tu pris le soin de bien vivre,
Ou le temps de te repentir ?
Le convoi passe : il faut le suivre !

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

LE POT DE VIN.

Quatre amis faits pour se comprendre,
Quatre financiers hasardeux,
Se rencontrèrent, et l'un d'eux
Dit aux autres : « Qu'allons-nous prendre ?
— De la groseille, dit Godin.
— Une glace, dit Gourgandin.
— De l'eau, murmura Cafardin.
— Un pot de vin ! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
Le pot de vin.
C'est de l'or qu'il recèle ;
Ruisselle,
Or potable du pot de vin ! »

Dans un large vase d'albâtre
Le doux nectar fut apporté :
« Messieurs, point de rivalité ;
Chacun sa part, nous sommes quatre.

- Aux chemins de fer! dit Godin.
- Aux omnibus! dit Gourgandin.
- Aux gaz! soupira Cafardin.
- A nos clients! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
 Le pot de vin.
 C'est de l'or qu'il recèle;
 Ruisselle,
 Or potable du pot de vin! »

Pour faire bavarder les hommes,
 Rien de tel que le vin doré.
 Quand chacun en fut saturé :
 « Il faut convenir que nous sommes
 Des gens habiles, dit Godin.
 — Intelligents, dit Gourgandin.
 — Heureux, hasarda Cafardin.
 — Des fripons, s'écria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
 Le pot de vin.
 C'est de l'or qu'il recèle;
 Ruisselle,
 Or potable du pot de vin! »

Il ne restait plus que la lie :
 « Allons, messieurs, il faut finir,
 Buwons pour la soif à venir,
 Et que la coupe soit remplie!
 — Quand nous verrons-nous? dit Godin.
 — En quel endroit? dit Gourgandin.
 — Je n'en sais rien, dit Cafardin.
 — Je le sais bien, cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,
Le pot de vin.
C'est de l'or qu'il recèle ;
Ruisselle,
Or potable du pot de vin ! »

L'AIMABLE VOLEUR.

Pardon, monsieur le voyageur,
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.
Si l'on vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tûrait comme une mouche.
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Parlez, monsieur, je vous écoute.
— Ah! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous voyez quelle est ma toilette ;
Je néglige trop ma santé ;
Je sors, l'hiver comme l'été,
Avec une simple jaquette.

Si l'on m'offrait un habit neuf,
 Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,
 Un manteau garni de fourrures,
 De bonnes et fortes chaussures,
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
 Pour vivre au bois, on n'est pas loup,
 Mon Dieu, je changerais de misc....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
 — Oui, je les vois, retirez-les....
 Voici la clef de ma valise.
 — Ah! vous me faites trop d'honneur;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Je ne tiens pas à la fortune;
 J'ai là quelques propriétés :
 La route où vous vous arrêtez,
 Et des forêts au clair de lune.
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur
 Que l'or ne fait pas le bonheur,
 Et Bias trouvait qu'en voyage
 On a toujours trop de bagage.
 D'aucuns en sont embarrassés;
 D'autres n'en ont jamais assez.
 Quand j'ai soif, je vais à la source....
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
 — Oui, je les vois, retirez-les....
 Voulez-vous accepter ma bourse?
 — Ah! vous me faites trop d'honneur;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Ici, nous n'avons pas de cloche;

On n'a jamais bien su pourquoi
Des philosophes tels que moi
N'ont pas de montre dans leur poche.
Des astres nous savons le cours ;
Mais les jours sont plus ou moins courts,
Et, pour rentrer dans sa demeure,
On aimerait à savoir l'heure.
Si, par hasard, au coin d'un bois,
Il me tombait entre les doigts
Un chronomètre de rencontre....
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
— Oui, je les vois, retirez-les....
Pourrais-je vous offrir ma montre ?
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Un mot encore, et je vous quitte.
Grâce à moi, d'un cas imprudent
Vous vous tirez sans accident ;
Souffrez que je vous félicite.
Quoi qu'en disent les dégoûtés,
La vie a quelques bons côtés ;
Je vous la laisse saine et sauve ;
Monsieur, l'occasion est chauve.
Pressez-moi donc sur votre cœur
En m'appelant votre sauveur....
Si toutefois c'est votre envie....
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets....
— Oui, je les vois, retirez-les....
C'est à vous que je dois la vie.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Adieu, monsieur le voyageur.

LES HEUREUX VOYAGEURS.

Agitez vos houppes de laine,
Secouez l'or de vos grelots poudreux,
Chevaux de montagne et de plaine
Qui conduisez des couples amoureux!

Nous sommes deux dans la nature,
Nous sommes deux qu'unit un doux penchant,
Et nous courons à l'aventure
Après l'aurore et le soleil couchant.

C'est le romanesque voyage,
Le grand projet longtemps élaboré;
Sur notre front pas un nuage,
Pas un souci dans le ciel azuré!

Plus près, ma nouvelle épousee;
Prends sur mon sein la place que je veux;
Que ton épaule soit posée
Sur ce coussin qui sied à tes cheveux.

Ouvre les yeux, lève la tête;
Prends mes baisers, prends, tu me les rendras.
Que le passant naïf s'arrête
A regarder le collier de nos bras.

Ne cache pas la violence
De ce désir que ton regard trahit;
Qu'il éclate avec insolence;
Que les jaloux en pleurent de dépit!

Mais non ! que le vent leur envoie
Quelques parfums dérobés à nos fleurs,
Avec une part de la joie
Dont le trop plein s'épanche de nos cœurs.

Soyez heureux par notre faute,
Indifférents qui passez près de nous ;
Que notre bonheur soit votre hôte ;
A son foyer vous vous chaufferez tous !

Où portes-tu tes rêveries,
Vieux laboureur jaloux de tes voisins ?
Que l'eau visite tes prairies ;
Que le soleil fréquente tes raisins !

Salut à la laitière blonde !
Comment, si tard, traversez-vous les bois ?
Que votre vache soit féconde,
Et que son lait sème l'or sous vos doigts !

Salut au postillon rapide,
Au voiturier sur son siège endormi !
Bonsoir, berger, sorcier candide,
Regarde-nous avec un œil ami.

Bonsoir, les fillettes rieuses,
Les beaux garçons ; regardez donc ici,
Vous, inquiets, vous, curieuses...
Nous nous aimons ; vous aimerez aussi.

Et vous, fleurs des champs, fleurs des villes,
Blés frémissant au souffle des vents doux,
Arbustes aux tiges mobiles,
N'avez-vous pas vos amours comme nous ?

O ma charmante, écoute, écoute ;
Comme le ciel, ma raison est en feu...
Que vois-je?... Au détour de la route,
Un mendiant... Arrêtons-nous un peu ;

Et que longtemps il se souviene
Des voyageurs joints par un doux penchant,
Qui mirent leur main dans la sienne,
Un jour d'été, par le soleil couchant.

Agitez vos houppes de laine ;
Secouez l'or de vos grelots poudreux,
Chevaux de montagne et de plaine
Qui conduisez des couples amoureux !

LA VIGNE VENDANGÉE.

Trois jours le raisin a bouilli
Au sein de la cuve profonde.
Le vigneron lâche la bonde,
Et le vin brûlant a jailli.
Enfants, votre épaule est chargée
Du plus précieux des fardeaux ;
Allez ; remplissez les tonneaux ;
La vigne est vendangée.

Laissez faire le vin nouveau ;
Il travaille encore et fermente,
Rejetant sa lave écumante
Et baissant son propre niveau.

Il se purge de nos souillures ;
Comme le cœur loyal et sain ,
Il sait repousser de son sein
Les écumes impures.

O vin ! un jour tu partiras
A travers les mers azurées , .
Pour porter aux froides contrées
Un rayon de nos doux climats.
Ainsi, l'œil vif et le pied leste,
S'en vont les voyageurs joyeux ;
Ils font en chantant leurs adieux ;
C'est la douleur qui reste.

J'ai voulu seul et d'un pas lent
Revoir la vigne dépouillée ;
Une brume froide et mouillée
L'enveloppait d'un crêpe blanc.
C'était une mère privée
Des bruns enfants qu'elle allaitait ;
L'oiseau qui dans le bois chantait
A perdu sa couvée !

Pourquoi faut-il entretenir
La blessure qu'on sait mortelle ?
Toujours une douleur nouvelle
Ramène un ancien souvenir.
C'est elle encor, mais bien changée ;
Nos saisons n'ont pas de retour.
Envolez-vous, mes chants d'amour :
La vigne est vendangée.

LE CIGARE.

J'aime à fumer, je le confesse ;
Un cigare me rend heureux :
Il est ma meilleure maîtresse ;
Il est l'ami de ma paresse ,
Et je suis souvent paresseux.

Viens donc, mon fidèle cigare,
Mon compagnon silencieux ;
Que par toi ma raison s'égaré
En des pensers capricieux.

Que j'aime à suivre ta fumée,
Tantôt sous un feuillage vert,
Tantôt, dans ma chambre fermée,
Auprès de la bûche enflammée,
Cette verdure de l'hiver.

Dans chaque flocon qui s'élève
Pour s'étendre et s'évanouir,
Je vois se balancer un rêve,
Et rêver, n'est-ce pas jouir ?

N'est-ce pas une douce chose
De hausser son esprit aux cieux,
De voguer sans suite et sans cause,
Dans cet horizon blanc et rose
Qu'on ne voit qu'en fermant les yeux ?

Ah ! respirer par la pensée
Et vivre par les sentiments,

Ce n'est pas là chose insensée :
Je crois encore aux doux serments.

Non, l'amitié n'est point un leurre,
Ami, je connais ta vertu ;
Que fais-tu loin de ta demeure ?
Lorsque je pense à toi, je pleure.
Mon ami, quand reviendras-tu ?

Reviens, j'ai besoin de t'entendre
Et j'ai besoin de te parler ;
Mais j'entends une voix plus tendre
Qui vient ici me consoler.

Amour, j'ai maudit ta torture,
Je t'ai nié pour trop souffrir ;
Ta puissance n'est que trop sûre :
Le cœur a toujours sa blessure
Qui se ferme pour se rouvrir.

Mais je n'aperçois que les charmes
Que tu livres à tes élus ;
Tes yeux ne versent plus de larmes ;
Ta blessure ne saigne plus.

Tu bannis ma triste mémoire ;
Je crois à ce monde nouveau,
A la vertu comme à la gloire ;
Je crois en toi, car je veux croire
A tout ce que le ciel fit beau.

Volez, volez, douce fumée :
Là-haut emportez mon espoir ;
Ma cendre tombe consumée ;
Mon cigare est fini. Bonsoir.

LES LAMENTATIONS D'UN RÉVERBÈRE,

ou

LE GAZ A L'INSTITUT.

Passants, écoutez la complainte
D'un réverbère trépassé.
Ouvrez l'oreille au glas qui tinte,
Et saluez une âme éteinte
D'un *requiescat in pace*.

Nous étions encore cinq frères,
Cinq invalides, cinq débris ;
Nous nous abritions sous nos verres,
Pour nous cacher, vieux réverbères,
Au centre du nouveau Paris.

C'était à l'Institut de France ;
Nous y vivions obscurément,
Dans la naïve confiance
Que l'égide de la science
Couvrirait notre monument.

Les vieilles croyances sont mortes ;
Les dieux païens n'ont plus d'autels.
Esprit moderne, tu l'emportes ;
Le gaz s'avance : il bat les portes
Du temple où sont les immortels.

Jusque dans mon dernier asile
Il creuse un canal souterrain ;

Il se glisse, hideux reptile,
Allongeant son tuyau fossile
Sous le parvis de Mazarin.

Oh ! que dira l'Académie,
Lorsque, sortant de son sommeil,
Un aigle de l'astronomie
Se verra frappé d'ophtalmie
Aux feux d'un nocturne soleil ?

Écoute mon vœu prophétique :
Tu périras, gaz de l'enfer,
Supplanté, comme un empirique,
Par quelque démon électrique,
Qu'on appellera Lucifer.

Adieu, mon maître, mon lampiste ;
Tu me traitas avec douceur.
Ton office était d'un artiste ;
Voudras-tu, pauvre Jean-Baptiste,
Passer à l'état d'allumeur ?

Adieu ; ma carrière est brisée ;
L'huile va manquer au ressort ;
Ma dernière mèche est usée ;
Qu'on me mette dans un musée
Avec la date de ma mort !

Et vous, amoureux solitaires,
Quand vous traverserez ces cours,
Cherchant d'impossibles mystères,
Souvenez-vous des réverbères
Contemporains de vos amours !

LA CONFIDENCE.

Tu m'as fait une confiance
Et je t'en dois une en retour.
Anna, ma compagne d'enfance,
Écoute-moi sans indulgence :
Je te parlerai sans détour.

Ce n'est pas un amour vulgaire
Qui pouvait surprendre mes sens ;
Mon esprit n'est pas téméraire ;
Et j'ai compris l'amour d'un frère
A l'amitié que je ressens.

Son âme est loyale et limpide ;
Sa conscience est un miroir.
On sent une raison rigide
Qui le maintient et qui le guide
Dans le droit chemin du devoir.

Il a toutes les espérances
Que d'autres sèment devant eux ;
Et, dans l'âge des défaillances,
Il a conservé les croyances
Qui peuplent les cœurs généreux.

Son langage ne sait pas feindre,
Sa parole est douce sans art.
Ses yeux se lèvent sans rien craindre ;
Ce qui rampe ne peut atteindre
A la hauteur de son regard.

Un soir, dans une causerie,
Il me parla de ses parents,
De ses amis, de sa patrie ;
Je l'écoutais tout attendrie ;
Et j'ai senti mes yeux pleurants.

S'il me disait un jour qu'il m'aime,
J'en aurais un extrême effroi...
J'en aurais un plaisir extrême,
Et je lui répondrais de même,
En lui disant : Pardonnez-moi !

LA CHANSON DE GROS-PIERRE.

Gros-Pierre chante toujours
Quand il est à son ouvrage ;
Or, jugez de son courage :
Il chante le long des jours.
Il se conte son histoire,
Même il se fait la leçon :
Il s'est interdit de boire ;
Sa morale est sa chanson :

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
 Tes petits enfants,
 Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Je te dis en vérité,
Se chante-t-il à lui-même,

Qu'au printemps il faut qu'on sème,
Pour récolter en été.

Tu sais qu'après la semaine
Le dimanche reviendra ;
Tu sais qu'au bout de la peine
Le pain blanc se trouvera.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Quand il partit d'ici-bas,
Ton père fit son partage :
Tu reçus en héritage
Un bon cœur et deux bons bras.
On a vu les jours se suivre,
Parfois bons, souvent mauvais ;
Tu ne gagnais pas pour vivre,
Et cependant, tu vivais.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Ta femme vaut un trésor ;
Elle est économe et sage ;
Elle soigne son ménage
Comme un avare son or.
Elle a fait, coûte que coûte,

Quatre enfants jusqu'aujourd'hui ;
Si le cinquième est en route,
Elle aura du lait pour lui.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Que t'importe l'avenir ?
Ce n'est pas là ton affaire ;
Dieu qui fait tourner la terre
Sait comment tout doit finir.
Qui n'a rien n'a rien à craindre ;
Laisse aux autres le souci ;
Gros-Pierre, au lieu de te plaindre,
Tu dois dire au ciel : Merci !

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants,
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

LES PÊCHEUSES DU LOIRET.

Salut, la rivière aux eaux bleues,
Au rivage sombre et discret,
Dont le parcours compte trois lieues,
Et que l'on nomme le Loiret.

J'étais assis là sous l'ombrage,
Pensant je ne sais trop à quoi ;
Je vis, à travers le feuillage,
Une barque glisser vers moi.

Je crus y distinguer deux femmes
Voguant sur le miroir changeant,
Qui coupaient, au tranchant des rames,
Le bleu céleste en grains d'argent.

Comment et quelles étaient-elles ?
Je ne sais... Pourquoi le savoir ?
Le lieu, l'instant les faisaient belles,
Et je ne dois pas les revoir.

Bientôt, à la pointe d'une île
Où le courant tourne et s'endort,
La barque se tint immobile,
Comme un navire assis au port.

Et puis, sérieuses et dignes,
Elles prirent dans le bateau
Deux roseaux armés de deux lignes
Qu'elles allongèrent sur l'eau.

Longtemps je les vis attentives
Amorcer en vain les poissons,
Et les ablettes fugitives
Jouaient avec leurs hameçons.

Oh ! quelle heure délicieuse
Nous passâmes là tous les trois,
Dans cette extase sérieuse
Que donnent l'eau, l'air et les bois !

Je voulus bâtir leur histoire,
Je leur construisis un roman
Dont je n'ai pas gardé mémoire,
Et que je retrouve en dormant.

Mais, hélas ! par mon imprudence,
Une pierre dans l'eau plongea ;
Sa chute trahit ma présence ;
Le charme était rompu déjà.

En me voyant elles sourirent,
Et je leur fis, triste et confus,
Un salut qu'elles me rendirent,
Et qu'elles ne me rendront plus.

Et depuis, lorsque, sur la grève,
Près de l'eau je marche distrait,
Je salue encore en mon rêve
Les deux pécheuses du Loiret.

LE PUIITS DE PONTKERLO.

Auprès du puits la paysanne
Arrive, sa cruche à la main.
Le meunier monté sur son âne
S'arrête au milieu du chemin :
« Bonjour, la belle Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Bonsoir, la belle Marjolaine ;
 Ne peut-on vous aider un peu ?
 — Merci ; je ne crains pas la peine,
 Et j'ai deux bons bras, grâce à Dieu.
 — Vous verra-t-on danser dimanche ? »

C'est dans le puits de Pontkerlo
 Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verra-t-on danser dimanche ?
 — Dimanche, à la messe j'irai,
 Beau meunier à la veste blanche ;
 Puis à vépres retournerai.
 — Vous ne voulez jamais me croire. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
 Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous ne voulez jamais me croire :
 La vérité pour logement
 Prend un puits, vous savez l'histoire ;
 Regardez-y tant seulement :
 Vous verrez bien que je vous aime. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
 Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verrez bien que je vous aime.
 — Beau meunier, le puits est profond ;
 Je vois que je m'y vois moi-même ;
 Ne sais ce qui se passe au fond.
 — Regardez encor, Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
 Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Regardez encor, Marjolaine.
— Je regarde et ne puis rien voir,
Si ce n'est que ma cruche est pleine,
Et qu'il va faire nuit. Bonsoir.
— Bonsoir, la belle-Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

LES PROJETS DE JEUNESSE.

Je me souviens que chez ma mère,
Enfant, je fis millé projets.
J'étais au pays de Chimère,
Et devant moi je voyageais.
Je tenais mon esprit en laisse;
Mais par lui j'étais entraîné.
Où sont mes projets de jeunesse
Et la maison où je suis né?

Marcher, courir autour du monde,
Traverser en maître, en vainqueur,
Les monts ards, la mer profonde,
Sans doute c'est trop de bonheur.
Au moins, je voulais voir la Grèce,
Et la fortune m'a dit : Non!
Où sont mes projets de jeunesse
Et les marbres du Parthénon?

J'avais lu l'amour dans un livre,
Et je m'étais dit : « J'aimerai! »

Celle pour qui je voulais vivre,
Je la façonnais à mon gré.
Mais, en retour de ma tendresse,
Je voulais un cœur tout entier.
Où sont mes projets de jeunesse
Et les roses de l'an dernier?

Puis, portant plus haut mes pensées,
Je presentais mon âge mûr
Sur ces images dispersées
Marchant d'un pas solide et sûr.
Je voyais ma verte sagesse
Dominant mes rêves déçus....
Où sont mes projets de jeunesse
Et les préceptes de Jésus?

Adieu, printemps; voici l'automne,
Et l'espérance en moi survit.
Prenons ce que le sort nous donne,
Sans pleurer ce qu'il nous ravit.
S'il n'a pas tenu sa promesse,
En quel temps m'a-t-il délaissé?
Adieu les projets de jeunesse
Et les mensonges du passé!

LE SULTAN.

Le Sultan qui règne à Byzance
Est enfermé dans son sérail;
On s'agenouille en sa présence;
On se tait devant le portail.

Depuis le lever de l'aurore
Jusqu'à ce que le jour ait fui,
Il regarde l'eau du Bosphore,
Et le Sultan se meurt d'ennui.

De la Perse à l'Adriatique,
Et du Danube on ne sait où,
L'Europe, l'Asie et l'Afrique
Sont le collier qu'il porte au cou.
Il a des pachas qui s'exercent
A s'emparer du bien d'autrui,
D'autres pachas qui les renversent
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des courtisans sans nombre,
Il a des gardes panachés,
Des ulémas en robe sombre
Et des vizirs endimanchés.
Il a des flatteurs qu'il décore
Pour mettre sa pipe à l'étui,
Et pour lui dire qu'on l'adore :
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des actrices chrétiennes
Pour le distraire par leur jeu,
Et des troupes européennes
Pour faire l'exercice à feu.
Il a des sultanes instruites
A se dévoiler devant lui,
Et des banquiers israélites....
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a chaque jour les harangues
Des ambassadeurs de tout rang,

Qui lui parlent toutes les langues,
Excepté celle qu'il comprend.
Chacun, de Pilate à Caïphe,
S'efforce à lui servir d'appui;
Il a lord Stratford de Redcliffe....
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Écoute, ma jeune maîtresse,
Tu ne sais pas, toi, simple cœur,
Tous les soucis de la richesse,
Tous les tourments de la grandeur.
Mais c'est pour nous que l'herbe pousse,
Que le soleil luit aujourd'hui;
Viens, l'air est pur, la vie est douce,
Et le Sultan se meurt d'ennui.

LA CUISINE DU CHATEAU.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

Dès avant que l'aube paraisse,
Partout on s'agite, on se presse;
On circule d'un pied léger;
La porte s'ouvre et se referme;
On reçoit les œufs de la ferme
Et les herbes du potager.

Dans la marmite en fer de forge,
La bouillie ou la soupe d'orge

Bourdonne tout le long du jour,
Tandis que la broche sonore
Présente au feu vif qui les dore
Les poulets de la basse-cour.

C'est là que le pauvre qui passe
Trouve du pain pour sa besace
Et s'assied sur le banc de bois;
Et le colporteur en tournée
Y vend aux filles de journée
Les colifichets villageois.

Les chats sournois, les chiens avides,
A l'entour des assiettes vides,
S'en vont flairant je ne sais quoi;
Partout le mouvement, la vie,
Et, jusqu'à la table servie,
Chaque minute a son emploi.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau;
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

Le soir venu, le travail cesse;
On rentre; la lampe se dresse;
Autour de l'âtre on est pressé;
Les femmes actives tricotent;
Les vieilles, en filant, marmottent
Quelque refrain du temps passé.

Le jardinier, dans un lexique,
Cherche le nom scientifique

Des dahlias ou des œillets;
Le garde-chasse du village
Parle des choses d'un autre âge,
Des loups ou des esprits follets.

Et, dans ce brouhaha paisible,
Le grillon, causeur invisible,
Dans un coin du foyer bruit;
Et quand le coucou de l'horloge
A chanté dix fois, on déloge;
On se sépare : bonne nuit!

Tout s'endort, et moi, je demeure
Assis encor durant une heure
Auprès du brasier consumé;
Et mes rêves prennent des ailes,
Pour aller vers ceux ou vers celles
Qui m'aiment ou qui m'ont aimé.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,
A secoué son froid manteau,
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,
Dans la cuisine du château.

CHANSON NAPOLITAINE.

Du temps de nos amours,
Ma toute belle,
Vous entendiez toujours
Ma ritournelle.
Je comptais vos trésors

Et vos merveilles ;
Vous vous bouchiez alors
Les deux oreilles.
Je vous disais ceci,
Ceci ; cela, mille autres choses ;
Je vous parlais aussi
Des lis, des myrtes et des roses.
De vos jardins fleuris
Fermez les portes :
Les myrtes sont flétris,
Les roses mortes.

L'amour m'a consolé,
Non pas le vôtre ;
Pour un cœur envolé,
J'en trouve un autre.
Les jours suivent les soirs,
En ce bas monde ;
Vos cheveux sont trop noirs ;
J'aime une blonde.
C'est ici, près de vous,
Que j'ai trouvé l'art de lui plaire ;
Ses yeux bleus sont plus doux
Que votre œil noir n'était sévère.
Voyez comme sa main
Presse la mienne...
Passez votre chemin ;
Dieu vous soutienne !

Elle me plaît ainsi,
Ne vous déplaît.
En prenez-vous souci ?
J'en suis fort aise.

Eh quoi ! vous douteriez
De ma parole ?
Je crois que vous riez ?
Vous êtes folle.
De votre grand pouvoir
Vous connaissez mal la mesure ;
Vous allez la savoir,
Et, s'il faut qu'ici je le jure,
Je jure devant vous,
Devant Dieu même...
Je jure à vos genoux
Que je vous aime.

LA BUCHE DE NOËL.

Noël ! la bûche est allumée !
Et je suis seul, chez moi, la nuit.
Causons avec le feu, sans bruit,
Porte fermée.
Il peut trouver longs mes discours ;
Moi, j'estime les siens trop courts.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
O bûche de Noël, es-tu
Le rameau d'un cèdre abattu
Dans l'Idumée ?
Mais non ; je sais bien qu'autrefois
Tu fus un chêne dans les bois.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Parle-moi de nos jours heureux :
Tu descends des coteaux ombreux,
 Tout embaumée,
Apportant dans notre cité
Les parfums du dernier été.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
As-tu vu des amants s'asseoir
En attendant l'heure du soir
 Accoutumée ?
Chut ! on entend un bruit de pas...
Non : c'est un cerf qui fuit là-bas.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Viendrais-tu pas de la forêt
Où, sans se perdre, s'égarait
 Ma bien-aimée ?
Les vieux chênes reverdiront,
La mousse au pied, la feuille au front.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Mais toi, tes destins vont finir :
Allez, bonheur et souvenir,
 Cendre et fumée.
Adieu, ma bûche de Noël :
Tout rentre en terre ou monte au ciel.
Noël ! la bûche est consumée !

MACADAM.

Il faut que ma colère éclate :
J'ai traversé le boulevard ;
Me voilà fait comme un canard...
Pardon, je crois que je me flatte.
Quel est cet affreux badigeon ?
Comment nommez-vous ce mélange
De sable, de pierre et de fange,
Qui semble un produit de Dijon ?

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Il nous vient de l'Écosse antique,
Ton vieux système recrépi ;
La banque du Mississipi
Sortait de la même boutique.
Pourtant, je dois le confesser,
Tu nous fais voir des choses neuves ;
Paris a maintenant dix fleuves,
Et pas un pont pour les passer !

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Quelquefois, le long du rivage,
Je chemine, cherchant un gué ;

Je vois le peuple triste ou gai
 Qui tourne ou force le passage.
 Les uns marchent sur les talons,
 Les autres enfoncent leurs pointes ;
 Et moi, l'œil fixe et les mains jointes,
 Je me dis : « Il le faut, allons ! »

Macadam, patron de la boue,
 Reçois cette chanson d'hiver
 D'un piéton crotté qui te voue
 A tous les diables de l'enfer !

Combien j'ai vu de pauvres dames
 Relever leurs jupons bouffants,
 Et dresser leurs petits enfants
 A ce métier d'hippopotames !
 Puis, quand ils sont au beau milieu,
 Voici les équipages... gare !
 Tout s'embourbe dans la bagarre...
 Ils sont sauvés, merci, mon Dieu !

Macadam, patron de la boue,
 Reçois cette chanson d'hiver
 D'un piéton crotté qui te voue
 A tous les diables de l'enfer !

Oui, je le sais, vous êtes riches,
 Vous avez des chevaux de choix,
 Et, sans y penser, je le crois,
 Vous éclaboussez les caniches.
 Au moins, du haut de vos coussins,
 Regardez en bas, je vous prie ;
 Messieurs de la cavalerie,
 Vous oubliez les fantassins.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Si j'étais peintre ou statuaire,
Je représenterais Paris
S'élevant seul sur les débris
Des vieilles cités de la terre.
Ses traits seraient nobles et beaux,
Il aurait le geste suprême ;
Son front ceindrait le diadème,
Et ses pieds auraient des sabots.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

Eh quoi ! je parle de statue ?
C'est la tienne qu'on dressera :
Je la vois, devant l'Opéra,
De ton manteau jaune vêtue.
Les cochers et les décrotteurs
Te devaient certes cette offrande,
Et, sur le socle, je demande
A graver ces couplets vengeurs.

Macadam, patron de la boue,
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer !

LE PAYS NATAL.

Allez trouver les peuples de Norvège,
Les Irlandais au dur labeur,
Les Esquimaux qu'ensevelit la neige,
Les noirs brûlés par l'équateur :
Demandez-leur quel est le coin de terre
Le plus indulgent à ses fils,
Le doux pays, le climat salubre :
Ils vous diront : « C'est mon pays. »

Pays natal, on te retrouve
Plus cher, après t'avoir quitté ;
C'est comme une amitié qu'éprouve
La distance ou l'adversité.
Il faut revoir l'église austère
Avec son clocher qui reluit,
Et la maison de notre père
Toute pleine encore de lui.

Elle a bien pu changer de maître ;
Ses murs ont été jetés bas :
Nous saurons toujours reconnaître
Le sol où s'essayaient nos pas,
Et la promenade voisine
Où l'on jouait, enfant heureux,
Avec la petite cousine
Dont on croyait être amoureux.

Je pars, je cours dans la campagne ;
Je veux aller en liberté

Retrouver ma vieille compagne,
La jeunesse qui m'a quitté.
Et je m'arrête et je regarde
Un sentier perdu dans les bois,
Et la cabane du vieux garde,
Grise aujourd'hui, blanche autrefois.

Là, les arbres de l'avenue
Semblent agiter leurs grands bras
Pour saluer la bienvenue
D'un ami qu'ils n'attendaient pas.
Et je me dis que ce que j'aime,
Femme ou chose, doit en retour
Garder une part de moi-même,
Pour reconnaître mon amour.

Et cependant l'étranger passe,
Sans plaisir comme sans ennui ;
Le vent effacera la trace
Que ses pieds laissent après lui.
Pourquoi ce charme qui m'enivre ?
Pourquoi pleuré-je sans souffrir ?
C'est là, c'est là qu'il faudrait vivre ;
C'est là surtout qu'il faut mourir !

J'ai vu passer sur la terre de France
Des tribus sans gîte et sans pain,
Qui s'en allaient demander l'existence
Aux hasards d'un climat lointain.
Fier Océan, pour eux calme ton onde ;
Soleil, adoucis-toi pour eux ;
Mon Dieu, guidez les enfants du vieux monde
Fuyant le toit de leurs aïeux !

LA LECTURE DU ROMAN.

Que lis-tu, Margot ? une histoire ?
Non, un roman ; je le connais.
S'il croit que nous allons le croire,
L'auteur nous prend pour des benêts.
D'abord, son héroïne est blonde ;
Je n'ai rien à dire à cela ;
Mais il ajoute... Halte-là !
Qu'il n'est rien de pareil au monde.

Ma pauvre Margot,
N'en crois pas un mot ;
L'auteur a fait une bévue :
Ma pauvre Margot,
Il ne t'a sans doute pas vue ;
N'en crois pas un mot.

Quel est ce héros à moustache
Habillé dans le dernier goût ?
Il n'a pas d'état, que je sache ;
Il est amoureux, voilà tout.
On le voit passer, pâle, triste,
Brun, boutonné, silencieux.
Il marche en s'essuyant les yeux
Avec un mouchoir de batiste.

Ma pauvre Margot,
N'en crois pas un mot :
Tu ne voudrais plus me sourire ;
Ma pauvre Margot,

Voilà ce que l'on gagne à lire ;
N'en crois pas un mot.

Après des traverses sans nombre ,
On s'exile dans un château.
Elle est très-bien mise , il est sombre ;
Le parc est grand , le temps est beau.
Ils nichent là sous la charmille ,
Comme des ramiers langoureux.
Personne ne s'informe d'eux :
Ils n'avaient donc pas de famille ?

Ma pauvre Margot ,
N'en crois pas un mot :
Si nous venions à disparaître ,
Ma pauvre Margot ,
Nos amis t'oubliraient peut-être ?
N'en crois pas un mot.

C'est ici que l'auteur déploie
Sa science du cœur humain :
Ce n'est que dorure , que soie ,
Chêne antique et marbre romain.
Et j'en suis encore à comprendre
L'ennui de ce fils de Balzac ,
Qui vit au sein du bric-à-brac
Et couche dans le palissandre.

Ma pauvre Margot ,
N'en crois pas un mot :
L'auteur veut me faire une niche ;
Ma pauvre Margot ,
Il sait que je ne suis pas riche...
N'en crois pas un mot.

Le souffle glacé de la bise
 Éteint le feu de leurs amours.
 La dame est toujours très-bien mise,
 Le monsieur pleurniche toujours.
 « Adieu, ma belle! — Adieu, mon maître! »
 Ils quittent tous deux le château ;
 Le concierge y met l'écriteau.
 Demain, ils se tûront peut-être !

Ma pauvre Margot,
 N'en crois pas un mot :
 Les amoureux tiennent à vivre,
 Ma pauvre Margot,
 Aimons-nous, et fermons ce livre ;
 N'en crois pas un mot.

LE NID ABANDONNÉ.

Dans un jardin du voisinage
 Deux merles avaient fait leur nid ;
 Trois œufs furent le témoignage
 Du doux serment qui les unit.

Je les ai yus sous ma fenêtre,
 De la pointe à la fin du jour,
 Couver, trois semaines peut-être,
 L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière ;
 J'entends leurs cris ; il faut nourrir
 Cette jeunesse printanière
 Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis et que de joie !
On ne peut rester endormi :
Sans cesse il faut guetter la proie ;
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés,
Par quel amour insatiable
Serez-vous donc récompensés ?

Ce matin, des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné :
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute, un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants,
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents ?

Non, dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats !
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

L'HISTOIRE DE MON CHIEN.

Le héros de la contrée,
C'est Médor, le grand chasseur.
Sa mère était Bigarrée,
Et Misquette était sa sœur.
Il possède allure prompte,
Oeil vif et noble maintien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Viens, Médor, causons ensemble ;
Ici, mon doux animal ;
Il ne faut pas que l'on tremble,
Quand on n'a pas fait le mal.
Donne-moi la patte et monte
Sur ce fauteuil, près du mien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, il faut que je dise
Où vous péchez, il le faut :
Vous avez la gourmandise ;
C'est un fort vilain défaut.

Mais tu chasses pour mon compte,
Et tu m'apportes ton bien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Dans des maisons étrangères,
On me dit que, chaque jour,
A des levrettes légères
Vous allez faire la cour.
Voyez un peu quel mécompte
Pour Mirza qui n'en sait rien !

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Avec moi, par les campagnes,
Tu chasses dans la saison ;
Au jardin tu m'accompagnes
Et tu gardes la maison.
Des amis que je décompte
Tu restes le plus ancien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Tu sais bien l'enchanteresse
Qui nous gâtait autrefois ?
Je reconnaissais mattresse
A la douceur de ta voix.
Elle t'embrassait sans honte ;
Nous l'aimions, tu sais combien...

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, si je fus bon maître,
Tu fus plus fidèle, toi.
J'ai d'autres amours peut-être,
Et tu n'as d'ami que moi.
Vous voyez qu'en fin de compte
Médor ne me doit plus rien.

Ce que je raconte,
C'est l'histoire de mon chien.

LIBRE !

1860.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre,
Notre sœur d'au delà des monts !
C'est ton nom, c'est ta voix qui vibre
Dans l'air que poussent nos poumons.
Le tocsin de ta délivrance
Nous unit dans un même élan ;
Le Campanile de Florence
Répond au Dôme de Milan.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !
Tu ne connaîtras qu'un drapeau.
Arrière le vieil équilibre
Qui parquait un peuple en troupeau !
Que ton oreille musicale
S'ouvre à l'écho qui va changer ;

Tu n'entendras plus sur ta dalle
Sonner l'éperon étranger.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !
Il te souvient des anciens preux.
Nous avons encore la fibre
Des vaillants et des généreux.
Que de nos veines soit tirée
La mesure de ta rançon,
Et la terre désaltérée
Aura sa paisible moisson.

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !
Rien ne viendra souiller ton air,
Des Alpes aux sources du Tibre,
Et d'une mer à l'autre mer.
Fils du Corrège et de Bramante,
Votre soleil n'est plus terni ;
Chantez donc les versets du Dante
Et les hymnes de Rossini !

Libre, libre,
Tu vas donc être libre !

MON AMI BERNIQUE.

C'est un de mes vieux amis,
Un ami d'enfance,
Écolier sage et soumis,
Garçon d'espérance.

Il avait à tous les jeux
Une chance unique :
Vous croyez qu'il fut heureux ?
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il voulut être avocat ;
Ce n'est pas trop dire.
Pour que rien ne lui manquât,
Il apprit à lire.
Il fut fort en droit romain
Comme en rhétorique ;
Mais, au premier examen....
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Pour jouer à l'amoureux,
Comme tout le monde,
Il chante en vers langoureux
Sa cousine blonde.
Quand il a mis dans son sein
Un feu platonique,
Survient un second cousin....
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il veut voyager sur mer ;
Funeste aventure !
Il saute en chemin de fer ;
Il verse en voiture.

Il veut aller en ballon
Jusqu'en Amérique ;
Le voyage sera long...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Voyant que l'oisiveté
N'emplit pas la caisse,
Un beau jour, il est tenté
De grande finesse :
Il met sa fortune en vin,
L'envoie au Mexique ;
Vous croyez qu'elle en revint ?
Bernique ;
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il sollicite ardemment
Un siège à la chambre ;
Il l'obtient tout justement
Le premier décembre.
Il a la démangeaison
D'être auteur tragique
Ou préfet... de Montbrison...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il n'a plus qu'un seul espoir,
C'est mon héritage.
Or, c'est là, comme on va voir,
Un bel avantage.

Pour le narguer en tout temps,
Le sort ironique
Me fera vivre cent ans...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

NUIT D'ÉTÉ.

La chaleur du jour est calmée ;
Viens goûter, ô ma bien-aimée,
La nocturne fraîcheur.
L'air plein de parfums nous enivre ;
C'est l'heure où l'on éprouve à vivre
Une extrême douceur.

Regarde : la lune arrondie
S'élève comme un incendie
Au-dessus du coteau ;
Elle effleure le gazon pâle,
Et donne des teintes d'opale
Aux murs du vieux château.

Quel silence ! allons sous la voûte
De ces noirs marronniers... Écoute :
Ce bruit... n'entends-tu pas ?
Non, c'est le grillon qui s'attarde,
La blanche phalène... Regarde :
Ne vois-tu rien là-bas ?

Ne vois-tu pas des formes blanches
Glisser deux par deux sous les branches,

En se tenant ainsi?
Inclinons-nous, ce sont les âmes
Des seigneurs et des nobles dames
Qui s'aimèrent ici.

Oh! qu'ils sont pâles, les ancêtres!
Un jour pourtant de nouveaux maîtres
Les auront à leur tour,
Ces mystérieuses allées,
Ce château, ces nuits étoilées,
Et ces fièvres d'amour.

Ah! si, pour un dessein semblable,
Ils vont, à l'heure favorable,
Par le même chemin,
S'ils se penchent au pied d'un arbre,
Pareils à des groupes de marbre,
Et la main dans la main,

Que, touchés de notre prière,
Ils daignent jeter en arrière
Un regard attristé;
Ils verront passer nos deux ombres,
Blanches sous les marronniers sombres,
Par une nuit d'été.

MON ONCLE GASPARD.

Mon Dieu, quelle affaire!
Voyez-vous les coups du sort?
Rien n'est éternel sur terre:
Mon oncle Gaspard est mort!

Rangé, modeste, économe,
Il n'avait pas un défaut ;
Il est mort un peu trop tôt :
Il était si galant homme !
Bon parent, riche rentier,
Sensible célibataire,
Fort propriétaire...
Il m'a fait son héritier.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Pauvre ami, tu peux m'en croire,
Je ne serai point ingrat ;
Je signerais un contrat
Pour honorer ta mémoire.
Ton respectueux neveu
Va faire à ta gouvernante
Cent écus de rente,
Pour remplir ton dernier vœu.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Je veux, en touchant mes termes,
Te pleurer tous les trois mois ;
Je veux pleurer chaque fois
Qu'on me soldera mes fermes.
Ému de tant de bienfaits,
J'aurai des douleurs intimes,

En palpant les primes
Des Strasbourg que tu m'as faits.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

Toi que l'on croyait avare,
Tu thésaurisais pour moi ;
Tu ne sauras pas l'emploi
Qu'à ton argent je prépare.
Par conscience, je veux
N'en pas conserver un zeste,
Et léguer le reste
A mes coquins de neveux.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

C'est horrible, quand je pense
Que, jusqu'au dernier moment,
On pouvait impunément
Le rendre à mon espérance.
C'en est fait : il a vécu ;
Mais son image vivante
Me sera présente
Jusqu'à mon dernier écu.

Mon Dieu, quelle affaire !
Voyez-vous les coups du sort ?
Rien n'est éternel sur terre :
Mon oncle Gaspard est mort !

L'ATTENTE.

J'attends mon amie.
Je l'attends, l'œil arrêté
Sur le cadran argenté.
Aiguille endormie,
Comme moi vous l'attendez ;
J'avance et vous retardez.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Tout est prêt ; je vois là-bas
Nos fauteuils, qui ne sont pas
De l'Académie,
Et le tabouret boiteux
Où quatre pieds en font deux.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Voici les fleurs de saison ;
Elle apporte en ma maison
Son économie ;
Elle ne veut qu'un bouquet
De lilas ou de muguet.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Je lis un livre récent ;
Il me paraît amusant
Comme Jérémie ;

Et je ne me souviens plus
Des chapitres que j'ai lus.
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
L'heure !... aurait-elle oublié?...
Ah ! mon âme, par pitié,
Restez affermie.
Au rendez-vous indiqué
A-t-elle jamais manqué ?
J'attends mon amie.

J'attends mon amie.
Si pourtant quelque malheur?...
Hier, je voyais sa pâleur...
Déjà la demie !
Aiguille, vous avancez...
Non, car vous me l'annoncez :
J'entends mon amie.

L'OUBLI.

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier ;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde ;
Mon cœur, mon cœur, vous saurez oublier.

L'oublier, elle ! Méconnaître
La douce voix qui dit mon nom ?

Je puis la maudire peut-être,
 La haïr, soit; l'oublier, non!
 Je rougis autant que je souffre
 D'un amour qu'on ne guérit pas.
 Je sens le mal, je vois le gouffre!
 Où va ma tête? où vont mes pas?

O Lamartine, ô mon chaste poète,
 Je veux rouvrir ton livre harmonieux.
 Qu'il sorte enfin de sa longue retraite;
 Comme autrefois, que mon âme s'arrête
 Sur le feuillet où s'arrêtent mes yeux.

Que vois-je? une fleur desséchée
 Tombe du livre entre mes doigts.
 Quelle main peut l'avoir cachée?..
 Ah! oui.... je me souviens.... je vois
 Un grand jardin, une terrasse,
 Une vierge pâle aux yeux bleus....
 Son nom.... je le sais.... elle passe,
 Un ruban vert dans les cheveux....

Cet amour-là, c'est un amour d'enfance
 Éclos un jour au pied d'un vieux tilleul;
 Notre pudeur était notre défense;
 Nous épelions, écoliers en vacance,
 Un mot nouveau qui s'apprenait tout seul.

Nous lisions le Lac un dimanche;
 Elle s'appuya sur mon bras,
 Pour me cueillir cette pervenche,
 En disant : « Ne m'oubliez pas. »
 Nous étions gais comme notre âge,

Et pourtant nous avons pleuré.
J'ai mis la fleur à cette page,
En disant : « Je me souviendrai. »

Assurez-vous, mon cœur, que, dans ce monde,
Rien d'éternel ne saurait vous lier;
Le plaisir vif et la douleur profonde
Sont emportés au cours de la même onde;
Mon cœur, mon cœur, vous savez oublier.

LE ROI BOITEUX.

Un roi d'Espagne, ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié;
C'était au pié gauche, je pense;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas
Murmura : « Monsieur, qu'est-ce à dire ?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— Sire, quelle erreur est la vôtre !
Je suis criblé de cors ; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds. »

L'IMPROVISATEUR DE SORRENTE.

Un improvisateur, par un beau soir d'été,
Passait au bord du golfe où se baigne Sorrente.
La foule l'entoura, nombreuse et turbulente ;
Il prit donc sa guitare et chanta. J'écoutai
Sa voix mâle et vibrante.

Que vous chanterai-je ce soir ?
Si quelqu'un désire savoir
Qui me retient en son pouvoir,
Je dirai que c'est une brune.
Sa lèvre est un matin vermeil,
Sa joue un printemps au réveil ;
Elle a tout l'éclat du soleil,
Avec la pâleur de la lune.

Son front se perd dans les sommets
Où la neige ne fond jamais,
Et, pour les baiser, tu te mets
Sous ses pieds, ô mer azurée !

Venise, Milan et Turin
Sont les trois perles de l'écrin
Qui lui font un collier d'airain;
Et Rome, la ville sacrée,

Rome est son cœur; le sentez-vous?
Mettez-lui la main sur le poulx,
Et vous jugerez à ses coups
De la fièvre qui la tourmente.
Mais sa volupté, la voilà :
Naples, Naples, saluez-la!
Versez le vin de Marsala
Dans la coupe de mon amante!

Elle chante comme l'oiseau;
La grâce naît sous son pinceau;
Elle sacre avec le ciseau
Les blocs arrachés de la fange.
Ses vierges descendent du ciel
Dire la gloire d'Israël;
Sa douceur a nom Raphaël,
Et sa puissance Michel-Ange.

Et je me dis avec effroi :
Fût-il prince, empereur ou roi,
Qui donc serait digne de toi,
O ma fiancée immortelle?
Et le Vésuve seulement
Répond par son tressaillement;
Un douloureux enfantement
Se prépare en sa citadelle.

Oh! quelle sinistre rougeur,
Lorsque viendra le jour vengeur,

Et que le fleuve voyageur
Versera sa lave écumante !
Quand la foudre aura retenti,
Peuple, tu seras averti.
Versez le Lacryma-christi
Dans la coupe de mon amante !

Le chanteur s'arrêta ; la foule, avec terreur,
Écoutait.... écoutait.... Mais une ritournelle
Arriva jusqu'à nous, et le peuple infidèle
Oublia l'Italie et le pauvre chanteur
Pour une saltarelle !

LES COTES D'ANGLETERRE.

L'autre jour, dans le parlement
(Ceci se passe en Angleterre),
Certain amiral, vieux Normand,
Connu pour son bon caractère,
S'écriait : « La France est là-bas,
Debout sur ses falaises hautes.
Messieurs, ne nous endormons pas :
Fortifions,
Fortifions,
Fortifions nos côtes.

« Nos armements sont incomplets ;
Notre marine est déplorable ;
Douvres n'est pas loin de Calais,
Gibraltar n'est pas imprenable.

Cherbourg ne s'est-il pas permis
 De nous traiter comme des hôtes?
 Nos amis sont nos ennemis :
 Fortifions,
 Fortifions,
 Fortifions nos côtes. »

« Devant le commodore anglais,
 Dit un autre, je me découvre;
 Mais si Douvre est près de Calais,
 Calais n'est pas bien loin de Douvre.
 Quoi! la France, en combat naval,
 Vrai, c'est à s'en tenir les côtes,
 Lutter avec.... mais c'est égal :
 Fortifions,
 Fortifions,
 Fortifions nos côtes. »

Alors un ministre fameux
 Dit : « Messieurs, je suis bien le vôtre ;
 Vous avez raison tous les deux,
 Mais vous avez tort l'un et l'autre.
 Le ministère qui n'est plus
 Avait commis fautes sur fautes.
 Savez-vous ce que j'en conclus?
 Fortifions,
 Fortifions,
 Fortifions nos côtes. »

Chers Anglais, gardez votre sol;
 Votre tâche est assez remplie :
 Vous avez pris Sébastopol
 Et combattu pour l'Italie.

Vous possédez la Toison d'or;
Reposez-vous, fiers Argonautes.
Si le cœur vous en dit encor,
Fortifiez,
Fortifiez,
Fortifiez vos côtes.

A PROPOS D'ANNEXION.

1860.

J'ai pour voisin un fils de la Savoie,
D'or pour le cœur, d'acier pour le jarret.
Si loin, si loin que le client l'envoie,
Il part plein de joie,
Courrier agile et messenger discret.
J'eus, hier soir, recours à son office
Pour un billet, une invitation;
Je causai donc avec l'ami Maurice,
Et, non sans malice,
Je prononçai le mot d'annexion.
Il répondit : « Ma mère était Française,
Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,
Je serais fort aise
Que mes enfants le fussent comme moi.
» Je ne suis pas savant en écriture;
Je le dirais qu'on ne me croirait pas;
Mais le coup d'œil remplace la lecture :
C'est loi de nature
Que l'eau des monts coule de haut en bas.

J'ai vu rouler l'inondation blanche
 Sur les vallons creusés par le torrent.
 On doit toujours tomber par où l'on penche.
 Comme l'avalanche,
 L'homme a sa pente et court à son courant.
 Or, voyez-vous, ma mère était Française,
 Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,
 Je serais fort aise
 Que mes enfants le fussent comme moi. »

« Mais, mon ami, lui dis-je, l'Italie
 Vous sera-t-elle un pays étranger?
 Sa grande tâche est à moitié remplie ;
 Faut-il qu'on oublie
 Le sort commun et le commun danger?
 — Oh! non, monsieur, j'ai le cœur d'un bon frère,
 Et l'Italie est notre sœur à tous.
 Elle a nos vœux ; mais si ma sœur m'est chère,
 J'aime aussi ma mère :
 J'ai bu son lait, et son sang coule en nous.
 Car, avant tout, ma mère était Française,
 Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,
 Je serais fort aise
 Que mes enfants le fussent comme moi.

» Et puis, monsieur, la langue est un baptême ;
 On peut s'entendre encore en un procès.
 Si je veux dire à quelqu'un que je l'aime,
 Ça va de soi-même,
 Je parle franc, c'est-à-dire français.
 — C'est bien, Maurice, il faut que je vous laisse ;
 Je vous comprends ; vous comprendre m'est doux.
 Allez porter ma lettre à son adresse :

C'est chose qui presse.
A des amis je donne un rendez-vous.
— Je pars, monsieur, ma mère était Française,
Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,
Je serais fort aise
Que mes enfants le fussent comme moi. »

M' AIMEZ-VOUS ?

Vous êtes si jolie...
Laissez-moi
Vous regarder, Julie,
Sans effroi.
Vos regards que j'appelle
Sont si doux !...
Je vous aime, cruelle ;
M'aimez-vous ?

Si vous vouliez m'entendre,
Je serais
Respectueux et tendre...
A peu près.
Vous-même seriez franche,
Entre nous,
A charge de revanche...
Voulez-vous ?

Vous aimez à sourire ;
Est-ce vrai ?
Il fallait me le dire ;
Je rirai.

On sait bien que les hommes
Sont des fous ;
Comptez combien nous sommes.
Riez-vous ?

Mais la mélancolie
Vous sied mieux ;
Vous avez l'Italie
Dans les yeux.
La douleur a ses charmes ,
Sans courroux ,
Je veux boire vos larmes.
Pleurez-vous ?

Aimez-vous les voyages ?
Nous suivrons
La marche des nuages
Sur nos fronts.
Nous fuirons les attaques
Des jaloux ;
Nous reviendrons... à Pâques.
Partons-nous ?

L'amour, qu'il rie ou pleure,
N'est-il pas
La chose la meilleure.
D'ici-bas ?
C'est moi qui vous supplie
A genoux ,
D'être heureuse, Julie :
M'aimez-vous ?

LE MANDARIN.

Pé-Pi-Po, fils de Tsi-Tsin-Tson,
Mandarin du Céleste Empire,
Chantait toujours une chanson
Que je vais tenter de traduire :
« J'ai le bonnet à bouton d'or,
Je porte la soie amarante,
Et pourtant je suis jeune encor,
Je navigue entre vingt et trente.
Je compte parmi les lettrés,
Dans les manuscrits je sais lire,
Et par moi les livres sacrés
Disent ce que je leur fais dire.
Depuis quinze ou seize cents ans
Mes aïeux font des anagrammes ;
On dit même que je descends
De Confucius par les femmes.

Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce rien qui manque à mon bonheur,
Je le cherche et je le demande.
J'ai la bouche arrondie en cœur
Et les yeux fendus en amande.
Tous les éléments de beauté
Sont réunis dans ma personne,
Double menton, nez épaté,

Teint d'orange en saison d'automne.
J'ai de grands ongles aux dix doigts,
Mes petits pieds sont deux merveilles,
Et pas un ne pourrait, je crois,
Montrer de plus grandes oreilles.
Mon front semble un onyx poli
Où s'enchâsseraient deux turquoises ;
Enfin je suis le plus joli
Des Chinois, selon les Chinoises.

Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce n'est pas non plus la santé :
J'ai l'estomac d'une baleine,
Et je me suis toujours porté
Comme la Tour de porcelaine.
J'ai des fermes et des palais,
Des terres, des chasses, des pêches ;
J'achète l'opium des Anglais
Et je leur vends des feuilles sèches.
Je dors quatorze heures par jour,
Dans mon hamac je me balance ;
J'apprends à battre du tambour
Et je fredonne la romance.
Au besoin, je suis belliqueux ;
Je commande à dix mille braves ;
Je dois être plus brave qu'eux,
Puisqu'ils sont mes humbles esclaves.

Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !

Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède. »

Il survint alors, m'a-t-on dit,
Deux malheurs, la guerre et la peste.
Le pauvre mandarin perdit
Fortune, bouton et le reste.
« Bon, dit-il, le sort rigoureux
M'apprend enfin à me connaître ;
On ne voit qu'on était heureux
Qu'à l'heure où l'on cesse de l'être.
Cet inconnu tant souhaité
Vient à point combler ma lacune :
Il me manquait l'adversité
Pour apprécier la fortune.
Si je retrouve un jour mon bien,
Mon rang, mon titre et ma jeunesse,
Il ne me manquera plus rien,
Maintenant que j'ai la sagesse.

Mais il me manque désormais
Je sais bien quoi... Le ciel me vienne en aide !
Pour retrouver ce que j'avais,
Je donnerais tout ce que je possède.

ELLE !

Mes amis, ce chant est pour elle ;
Qu'il vole comme une étincelle,
Au loin porté par vous !
Vous le lui chanterez peut-être ;

Mais vous ne pourrez la connaître ;
N'en soyez pas jaloux.

Son nom, nul ne le sait au monde,
Ni si sa tête est brune ou blonde,
Ni ses yeux noirs ou bleus :
Qu'importe à vous comme à moi-même ?
Ce n'est pas chez elle que j'aime
Des yeux ou des cheveux.

Ce n'est pas pour sa taille exquise
Que mon culte la divinise,
Ni pour son doux maintien ;
Ce n'est pas pour son cou d'albâtre,
Mais pour son cœur, qui ne sait battre
Qu'à l'unisson du mien.

C'est pour les larmes, ondes pures,
Qu'elle verse sur mes blessures,
Pour son rire embaumé,
Pour cette douceur égoïste,
Que je lui dois et dont j'existe,
De me savoir aimé.

Car mon orgueil est d'un sauvage ;
Je ne permets pas de partage
Où je me livre entier.
Si je venais à douter d'elle,
Je saurais, esclave rebelle,
La fuir et l'oublier.

Ma vie est soudée à la sienne ;
Il faut qu'intact elle maintienne

Le dépôt de ma foi.
Son souffle est l'air qui me fait vivre,
Son âme, ouverte comme un livre,
Son âme est toute en moi.

Or, mes amis, je le demande,
Qu'importe à ma vanité grande
Sa mise ou sa beauté?
Que me fait la chair ou la toile
Qui sert de prison à l'étoile
De ma divinité?

Qu'il soit de porphyre ou de pierre,
C'est la ferveur de la prière
Qui consacre l'autel.
Et maintenant, qu'elle soit laide!
Je l'accorde, si je possède
Ce qu'elle a d'immortel.

Comme elle est, je l'aime et l'honore;
Je l'aimerais plus laide encore....
Eh bien, que direz-vous,
Lorsque vous saurez qu'elle est belle
Comme un marbre de Praxitèle,
Belle à vous rendre fous?

UNE HISTOIRE DE VOLEUR.

On aime à causer après boire;
Chacun racontait son histoire
De revenants ou de voleurs.
Le mari d'une dame brune

Dit : Je vais vous en conter une
Qu'on n'a pas entendue ailleurs.

J'étais de garde à la mairie ;
Servir sa dame et sa patrie,
C'est le devoir d'un troubadour ;
Mais Héloïse est si peureuse,
Que j'eus l'idée aventureuse
De désertier avant le jour.

Il était une heure et demie ;
La chambrée était endormie ;
Doucement je lève le pié ;
Je traverse la ville grise,
Tout ébaubi de la surprise
Que j'allais faire à ma moitié.

J'arrive enfin devant mon louvre.
Que vois-je ? ma fenêtre s'ouvre....
En mon absence que fait-on ?
Un gaillard à mine incongrue
Se laisse glisser dans la rue,
Du haut de mon propre balcon.

Il ne faut pas grande finesse
Pour deviner de quelle espèce
Était ce nocturne rôdeur :
Sortir ainsi de notre chambre,
Au milieu du mois de décembre....
A coup sûr c'était un voleur.

Que faire en cette circonstance ?
Pour y songer avec prudence,

Je reste tapi dans mon coin ;
Et lorsque, pâle de colère,
Je m'élance sur le corsaire,
Le corsaire était déjà loin.

J'éveille en sursaut mon concierge ;
Je monte droit comme flamberge ;
J'entre comme un coup de fusil . . .
Héloïse, sortant d'un somme,
Me dit : « C'est toi, mon petit homme ?
Tu rentres tard ; quelle heure est-il ? »

Chaque objet était à sa place ;
Nul dérangement, nulle trace
De voleur ni de loup garou.
Mon or était sur ma commode ;
Ma montre, selon ma méthode,
Était suspendue à son clou.

Je m'élance vers la fenêtre !
Vous vous imaginez peut-être
Qu'elle était ouverte ? Non ! Mais . . .
Ici commence l'impossible :
Quelle était la main invisible ? . . .
C'est ce qu'on ne saura jamais.

Ce siècle est celui des miracles :
Nous assistons à des spectacles
Où la raison ne conçoit rien.
Voilà mon histoire authentique ;
Qui pourra l'expliquer l'explique ;
Moi, je donne ma langue au chien.

LA PROMENADE.

Nous nous promenions tous les deux
Par une chaleur accablante.
Crédule comme un amoureux,
Dans la forêt j'étais heureux
De guider sa marche indolente.
Je serrais son bras sous le mien ;
Je prenais ma voix la plus douce ;
Mes yeux étaient de l'entretien ;
Mais elle ne comprenait rien :
Le sol n'avait-il pas de mousse ?

La mousse, elle était sous nos pieds,
Comme un tapis de haute laine,
Couvrant les tertres émaillés,
Dressant des sièges appuyés
Au dossier robuste d'un chêne.
Mais elle ne semblait rien voir,
Et, rassemblant des fleurs sans nombre,
Sans même penser à s'asseoir,
Elle baissait son voile noir :
Les arbres n'avaient-ils pas d'ombre ?

L'ombre, elle était sur notre front,
A midi, l'heure du silence,
Quand tout mouvement s'interrompt,
Que tout subit le poids de plomb
D'une invincible somnolence.

Mais elle n'avait pas au cœur
Le sentiment de mon ivresse;
Elle troublait cette langueur,
Chantant comme un oiseau moqueur :
N'avait-elle pas de jeunesse?

La jeunesse, elle était partout,
Dans son enfantine figure,
Dans son teint, dans sa voix, dans tout,
Dans mon cœur, dans mon sang qui bout,
Dans la saison, dans la verdure.
Et le soir nous revînmes las,
Moi, plein d'amour et de tristesse,
Elle, avec son sourire : hélas!
A quoi servent donc ici-bas
La mousse, l'ombre et la jeunesse?

LA BRUYÈRE.

Un jour de la saison dernière,
Elle vint ici, m'apportant
 Une bruyère
Que nous fêtâmes en chantant,
Un jour de la saison dernière.

Je l'arrosais soir et matin,
Croyant que la plante donnée,
 A son destin
Tenait notre vie enchaînée;
Je l'arrosais soir et matin.

Travail perdu, peine inutile.
Elle étouffe en ces murs étroits;
L'air de la ville
Est mortel à la fleur des bois.
Travail perdu, peine inutile.

La pauvre plante va mourir!
Elle se penche.... Que m'importe?
Je sais souffrir;
Je la garderai vive ou morte.
La pauvre plante va mourir.

J'arracherai ses fleurs pâlies,
Et je les tiendrai pour toujours
Ensevelies
Dans le livre de nos amours.
J'arracherai ses fleurs pâlies.

Elles dormiront leur sommeil,
Sans demander l'eau des rosées,
Ni le soleil,
Ni l'air des collines boisées.
Elles dormiront leur sommeil.

Le souvenir seul est durable :
L'espérance bâtit dans l'air
Ou sur le sable,
Le temps présent est un éclair.
Le souvenir seul est durable.

LA FERME DE BEAUVOIR.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est un troupeau de vaches blanches.
Je vais là-bas, tous les dimanches,
Rien que pour les voir.
Quand elles mangent dans l'étable,
On dirait des gourmands à table ;
Et, lorsque les foins sont rentrés,
Elles s'abattent sur les prés,
Comme des avalanches.
Je vais le dimanche à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
Les grandes vaches blanches.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est un grand chien qui bat les autres.
Le lundi, j'y mène les nôtres,
Rien que pour le voir.
Mais dès qu'ils ont pu reconnaître
De quel côté s'en va leur maître,
Ils disparaissent pas à pas,
Tête en arrière et queue en bas,
Comme petits apôtres.
Le lundi, je vais à Beauvoir,
Pour seulement apercevoir
Le chien qui bat les autres.

C'est à la ferme de Beauvoir
Qu'est le vieux berger Nicodème.

Tous les jeudis, j'y vais de même,
 Rien que pour le voir.
 Il me raconte un tas d'histoires ;
 Il épelle dans des grimoires
 Et lit couramment dans la main.
 Il est long comme un grand chemin,
 Et sec comme carême.
 Le jeudi, je vais à Beauvoir,
 Pour seulement apercevoir
 Le berger Nicodème.

C'est à la ferme de Beauvoir
 Qu'est une fillette que j'aime.
 Denise est son nom de baptême,
 Et je vais la voir.
 Ce n'est pas pour les vaches blanches
 Que je vais là tous les dimanches ;
 Je n'y vais pas tous les lundis
 Pour le chien, ni, tous les jeudis,
 Pour le vieux Nicodème.
 Tous les jours, je vais à Beauvoir,
 Pour seulement apercevoir
 La fillette que j'aime.

LE VENT QUI PLEURE.

« Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
 Repose-toi ; c'est l'heure.
 — Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
 — J'entends le vent qui pleure !

— Écoute : on dirait une voix ;
Il dit : Je suis la froide haleine ,
Le soupir errant de la plaine ,
Le frisson humide des bois.
Quand j'étends mes ailes funèbres ,
La saison vermeille s'enfuit ;
Je pousse le jour vers la nuit
Et les rayons vers les ténèbres.
Je flétris les fleurs de l'été ;
J'emporte la feuille qui tombe ;
Et j'entraîne l'humanité
Vers la tombe !

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.
— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure !

— Écoute : c'est le cri lointain ,
L'écho douloureux des orages ;
Les flots avides de naufrages ,
Ce soir, réclament leur butin.
Entends-tu craquer le navire ,
Les cordages siffler dans l'air ?
Le mât se courbe vers la mer ,
Et la voile se déchire !
Vois-tu les marins à genoux ?
A Dieu recommandons leur âme :
Priez pour eux, priez pour nous ,
Notre-Dame !

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ,
Repose-toi ; c'est l'heure.

— Mère, n'entends-tu rien là-bas?
— J'entends le vent qui pleure!

— Écoute : ce sont les accents
Qui partent des âmes blessées ;
C'est la plainte des délaissées,
C'est le désespoir des absents :
« Que t'ai-je fait, ô ma patrie,
Pour perdre ma part de ton ciel ?
Ton lait a la douceur du miel,
Et ta poitrine s'est tarie !
Je suis l'orphelin irrité ;
Je t'aimais d'un cœur idolâtre ;
Pourquoi m'as-tu déshérité,
O marâtre ! »

— Mon fils, mon fils, tu ne dors pas ;
Repose-toi ; c'est l'heure.
— Mère, n'entends-tu rien là-bas ?
— J'entends le vent qui pleure ! »

FLORIMOND L'ENJOLEUR.

C'est un enjoleur de filles
Que ce monsieur Florimond ;
Tous les parents vous diront
Qu'il fait l'effroi des familles.
Pourtant il a l'air si doux,
Et sa figure est si bonne,
Qu'il n'effarouche personne
Quand il passe près de vous.

Il vous dit avec mystère
(C'est un vrai démon!) :
« Bonjour, Berthe ou Claire.
— Bonjour, monsieur Florimond. »

Il est toujours sur la piste,
Lorsque nous nous promenons.
Il sait par cœur tous les noms
De grisette ou de modiste.
Sur l'horloge du quartier
Il faut qu'il règle sa montre,
Car toujours on le rencontre
Au sortir de l'atelier.
Il passe... on sourit, on cause
(C'est un vrai démon!) :
« C'est vous, Jeanne ou Rose ?
C'est moi, monsieur Florimond. »

Ne croyez pas qu'il soit louche
S'il regarde de travers ;
Il vous parle à mots couverts
D'un seul côté de la bouche.
Il sait dire ce qu'il veut :
« Cher ange ! charmante fille !
Beau temps ! » si le soleil brille,
Et s'il pleut... eh bien, s'il pleut,
Il vous prête un parapluie
(C'est un vrai démon!) :
« Prenez, Amélie.
— Merci, monsieur Florimond. »

Dans les fêtes de village
Toujours nous le rencontrons ;

Il nous offre des marrons
Et des objets de ménage.
Mais s'il aperçoit là-bas
Les yeux des parents sévères,
Il fait apporter des verres
Pour boire avec les papas ;
Et tout bas il vous invite
(C'est un vrai démon!) :
« Valsons, Marguerite.
— Valsons, monsieur Florimond. »

L'autre jour, il m'a suivie
Jusqu'au chemin de la croix.
Je n'ai jamais eu, je crois,
Si grande peur de ma vie.
Il parlait si bien, si bien,
Il racontait des folies
Si drôles et si jolies,
Que je n'y comprenais rien.
Puis, prenant sa voix câline
(C'est un vrai démon!),
Il dit : « Joséphine !...
— Nenni, monsieur Florimond ! »

LA MÈRE FRANÇOISE.

« Où vas-tu, la mère Françoise,
Avec ton grand voile croisé
Et ton manteau couleur d'ardoise,
Le long du chemin malaisé ?
La nuit pourrait bien te surprendre,
Le ciel est noir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre,
Il doit rentrer ce soir.

— Ah ! pardon, j'oubliais : la guerre,
Ton fils Joseph... je l'ai connu ;
Il était soldat... pauvre mère !
Il est... il n'est pas revenu.
Toi seule n'as pas pu comprendre
Ton désespoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Et tu l'attends encore ? Écoute :
Ici-bas, on sait quand on part ;
On se retrouvera sans doute,
Les uns plus tôt, d'autres... plus tard.
Mais l'heure, nul ne peut prétendre
A la savoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Mère Françoise, aime ta fille ;
Ton Joseph, il faut l'oublier ;
Les garçons n'ont pas de famille ;
Les filles gardent le foyer.
Elle, tu peux toujours l'entendre,
Toujours la voir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Écoute : j'ai cru reconnaître
La voix qui t'appelle là-bas.

Demain, il reviendra... peut-être ;
Elle t'attend, viens, prends mon bras.
Ensemble nous allons descendre
• Le long chemin.

— Demain, demain, j'irai l'attendre,
Il reviendra demain. »

CONSOLATION.

Nous avons trop versé de larmes ;
Trop de plaisirs nous ont lassés ;
Remettons-nous des anciennes alarmes,
Consolons-nous de nos bonheurs passés.

Consolons-nous, ô mon amie,
Des jours heureux, des mauvais jours :
Si nous avions l'âme moins affermie,
Nous douterions de nos longues amours.

Nous avons eu nos temps d'orage
Et nos soleils éblouissants ;
Et maintenant, échappés du naufrage,
Éloignons-nous de ces flots menaçants.

Nous avons des gattés sans cause,
Comme des chagrins sans raison,
Qui nous faisaient rire de toute chose,
Ou qui sur nous répandaient leur poison.

Voici le calme de l'automne
Après les ardeurs de l'été ;

Sans amertume et sans lutte il nous donne
Son abondance et sa tranquillité.

Vous fûtes mon plus grand délice,
Et je n'ai souffert que par vous :
Que le printemps à l'automne s'unisse
Dans un lointain mélancolique et doux.

Ainsi de tons riches et sombres
Le peintre charge ses pinceaux ;
Et de l'hymen de l'éclat et des ombres
Nait l'harmonie, âme de ses tableaux.

Je garderai de mon martyre,
Je garderai de mon bonheur,
Une tristesse au fond de mon sourire,
Comme un sourire au fond de ma douleur.

LA MOUCHE DE M. LETORTU.

Quand monsieur Letortu se couche,
Il pense endormir son ennui ;
Mais une coquine de mouche
Vient bourdonner autour de lui.

Bji.

La mouche lui dit à l'oreille :
« L'ami, l'ami, tu n'es pas beau :
Voyez le drôle de museau
Quand il sommeille ! »

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ?

— Bji.

— « Que me veut cette impertinente ?
 Va-t'en , mouche du diable , sors !
 Je n'aime pas qu'on me plaisante ;
 Je suis grave lorsque je dors. »

Bji.

Aussitôt la mouche de dire :
 « Histriion , sois grave , tant mieux ;
 C'est justement ton sérieux
 Qui me fait rire. »

— Te tairas-tu ,
 Mouche de monsieur Letortu ?

— Bji.

— « Je suis riche et ne puis comprendre
 Cette étrange inquisition :
 Si le sommeil était à vendre ,
 J'en aurais pour un million »

Bji.

— « L'ami , l'ami , ton or est louche ;
 Tu l'as gagné , par quel moyen ?
 Ne le dis pas ; Dieu le sait bien ,
 Et moi , ta mouche. »

— Te tairas-tu ,
 Monche de monsieur Letortu ?

— Bji.

— « Une chose me contrarie :
 J'ai trop longtemps boudé le roi.
 Pour servir encor ma patrie ,
 J'accepterais un bon emploi. »

Bji.

— « Voyez-vous ces petits apôtres
 Qui servent leur bourse et le roi !
 Nous saurons nous passer de toi
 Et de bien d'autres. »

— Te tairas-tu,
 Mouche de monsieur Letortu ?
 — Bji.

— « C'en est trop, et, sur ma parole,
 Tu me le paieras cette fois. »
 Il se lève... La mouche vole ;
 Mais elle est prise entre deux doigts.
 Bji.

La mouche expire sans défense ;
 Mais elle dit en bourdonnant :
 « Où placeras-tu maintenant
 Ta conscience ? »

— Te tairas-tu,
 Mouche de monsieur Letortu ?

UN REGARD.

Le ciel était chargé d'orage ;
 L'oiseau poussait son cri d'effroi,
 Lorsque, dans l'ombre du nuage,
 Un clair rayon se fit passage,
 Et ce rayon tomba sur moi.

Je crus que la nature entière
 Chantait l'hymne de son réveil.

Je voulus lever la paupière,
Et je reconnus ta lumière,
O mon étoile, ô mon soleil !

Car ce rayon était la flamme
De ton regard et non des cieux ;
Et le regard de toute femme
Est un rayon qui part de l'âme
Pour traverser le ciel des yeux.

Je sentis ma poitrine atteinte
Comme d'une pointe d'acier ;
Mais je reçus le coup sans plainte,
Et j'en veux conserver l'empreinte,
Comme la marque d'un collier.

Dans ce regard (je sais me taire),
Dans ce regard j'ai lu ton cœur.
Et je m'enferme solitaire,
Pour m'enivrer de mon mystère,
Comme on savoure une liqueur.

Pardonne, si j'ai su traduire
Ton furtif et muet aveu ;
Ta bouche n'eût osé le dire ;
Ma main se refuse à l'écrire ;
Je l'emporte avec ton adieu.

Quand viendra la saison glacée,
Triste au retour comme un départ,
J'évoquerai par la pensée
Cette lueur non effacée,
Pour me chauffer à ton regard.

LA NÉVRALGIE.

Le mal que nos grossiers aïeux
Avaient appelé rhumatisme
A pris un nom mélodieux,
Grâce à notre néologisme.
Les nerfs, aux dépens des humeurs,
Ont trouvé leur sphère élargie ;
Ainsi font la mode et les mœurs :
Tout le monde a sa névralgie.

Dès qu'elle vous prend tête ou bras,
Cette infatigable compagne
Vous parcourt du haut jusqu'en bas
Et de la plaine à la montagne.
En vain la chassez-vous du sud,
Au nord elle se réfugie,
Insaisissable comme Jud....
Tout le monde a sa névralgie.

Hélas ! n'avons-nous pas aussi,
Dans notre petite cervelle,
Un hôte assidu, le souci,
Qui voyage et se renouvelle ?
Soyez berger ou soyez roi,
Toujours l'implacable vigie
Vous regarde et vous dit : C'est moi.
Tout le monde a sa névralgie.

Son nom est ici vanité,
Là-bas, misère et poésie,

Ambition, de ce côté,
De l'autre, amour et jalousie.
Traitez le mal vieux ou nouveau
Par l'abstinence ou par l'orgie;
Il boit du vin, il boit de l'eau.
Tout le monde a sa névralgie.

Médecins, rebouteurs de corps,
Philosophes, rebouteurs d'âmes,
Découvrez-nous donc vos trésors
De préceptes et de dictames.
Vos successeurs, pour nos enfants,
Inventeront quelque magie.
Nous sommes trop vieux de cent ans.
Tout le monde a sa névralgie.

LE BONHOMME SÉRAPHIN.

Dans ma ville de province,
Étant enfant, j'ai connu
Un vieillard petit et mince
Dont le nom m'est revenu.
Il s'habillait à la mode
Des écoliers; mais enfin,
Il était vieux comme Hérode,
Le bonhomme Séraphin.
Et nous disions au collège
Que ses cheveux fins et longs,
Ayant traversé la neige,
Étaient redevenus blonds.

Notre tête est une cage
Fait pour un hôte ailé ;
Elle a perdu son usage
Quand l'oiseau s'est envolé.
Dans sa folie ingénue,
Le pauvre vieillard disait
Sa jeunesse revenue :
Est-ce lui qui s'abusait ?
Avec ses traits doux et blêmes
Il inspirait la pitié :
Les petits enfants eux-mêmes
L'avaient pris en amitié.

Tous les jours, quand la cohorte
Des écoliers matineux
Rasait le seuil de sa porte,
Il prenait rang avec eux.
Puis, dans un coin de la classe,
Sans se distraire un moment,
Toujours à la même place
Il ouvrait son rudiment.
Puis enfin, quand les aiguilles
Marquaient midi, grave et lent,
Il allait jouer aux billes
Ou guider un cerf-volant.

Ainsi, d'année en année,
Il suivait le même cours,
Et la classe terminée
Pour lui commençait toujours.
Un matin, le vieil élève
A son banc ne parut pas :
Il avait, comme en un rêve,

Passé de vie à trépas.
Et les enfants de la ville,
Qui le croyaient endormi,
Jusqu'à son dernier asile
Conduisirent leur ami.

Si le ciel, en ma vieillesse,
Devait briser la cloison
Qui tient captive l'hôtesse
Que j'appelle ma raison,
Au moins, dans son inclemence,
Qu'il adoucisse ma fin,
En m'accordant la démençe
Du bonhomme Séraphin ;
Et, parmi la bande folle,
Je veux qu'il me soit permis
De retourner à l'école
Avec mes petits amis.

LE MARI DE MADAME VICTOIRE.

Quelle adorable créature
Que cette madame.... Mais non ;
Soyons discret, par aventure ;
Ne disons que son petit nom :
Victoire (la voilà connue)
A le plus malin des maris,
Qui dès longtemps l'a prévenue
Contre les galants de Paris.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,

Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs.

« Rapporte-t'en à moi, mignonne,
Et crains ces gens sans foi ni loi.
Je te connais mieux que personne,
Et je les connais mieux que toi.
Ce sont des pécheurs en eau trouble;
Ils tendent leur ligne au poisson,
Et mettent une amorce double
De compliments à l'hameçon.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs.

« Je rends justice à ton mérite;
Mais si tu parais écouter
Leur petit jargon hypocrite,
Ils sont capables de vanter
Ta douce voix, quand elle est aigre,
Tes cheveux longs, quand tu les perds,
Ton bras dodu, quand il est maigre,
Et tes yeux bleus, quand ils sont verts.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,

Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs.

« Tu n'es pas plus sotte qu'une autre,
Et tu les vois venir d'ici :
Le bien qu'ils veulent, c'est le nôtre.
Tu souris, tu comprends : merci.
Tu connais maintenant leurs fraudes ;
Tu sais que, femmes et maris,
Ils font de tout des gorges chaudes,
Sitôt que le poisson est pris.

« Vois-tu, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs.
J'espère bien, Victoire,
Que tu ne vas pas croire
Ce que te disent tes flatteurs. »

Tel est le nouveau thermomètre
Qu'éprouve avec ou sans succès
Un mari bien digne de l'être.
Qu'en adviendra-t-il? Je ne sais.
On attend, pour régler sa montre,
Que l'heure ait sonné par ici.
Les uns sont pour; les autres contre.
Veut-on mon avis? Le voici :

C'est que, nous autres hommes,
Voilà ce que nous sommes,
Tous autant de menteurs;
Et madame Victoire
N'a jamais paru croire
Ni son mari, ni ses flatteurs.

LORSQUE J'AIMAIS.

Lorsque j'aimais, lorsque j'aimais....
O le bon temps, ô la jeunesse,
Vous qui ne reviendrez jamais,
Vous fuyez de quelle vitesse!

Ai-je bien employé ces jours
Si regrettés et si rapides?
Non; quelque amertume toujours
Arrive à nos lèvres avides.

Nous avons besoin de souffrir
Les maux que chaque jour apporte,
Et nous ne savons pas ouvrir
Quand le bonheur frappe à la porte.

Le bonheur, espoir des humains,
Si fragile et si dérisoire,
Que, le tenant dans les deux mains,
Nous ne pouvons encore y croire.

Mais je n'ai jamais regretté
Mes angoisses ni mes alarmes,
Et pour ma première gâté
Je n'aurais pas donné mes larmes.

Ceux-là seuls peuvent être heureux
(Et ceux-là ne sont pas des nôtres)
Qui trouvent leur plaisir en eux
Et ne souffrent pas dans les autres.

Dans le livre, bientôt fermé,
Où nous écrivons notre histoire,
Le temps où nous avons aimé
Laissera seul une mémoire.

Dirai-je que ce temps a fui?
Non; le jour succède à l'aurore.
C'était hier, c'est aujourd'hui,
Et ce sera demain encore;

Car l'amour vrai n'est destiné
Qu'à ceux qui peuvent le comprendre,
Et quand le cœur s'est bien donné,
Il ne saurait plus se reprendre?

L'ALCYON.

Ainsi qu'une onde tourmentée,
Notre existence est emportée
Par un invincible courant.
Trouverons-nous une retraite
Où notre navire s'arrête
Dans le remous de ce torrent?

Nous voulions garder une trace
De toute chose ayant sa place
Dans le cœur ou dans la raison;
Mais les souvenirs du voyage,
Avec les arbres du rivage,
Sont déjà loin à l'horizon.

Dans l'espace étroit de son orbe,
Le moment présent nous absorbe;
Nos jours s'écoulent confondus,
Semblables aux flots qui se brisent,
S'amoncellent et se détruisent,
Pour se redresser éperdus.

Si du moins, dans notre impuissance,
Dieu nous accordait la licence
D'imiter l'alcyon des mers,
Qui, sans effroi de la tourmente,
Établit sa maison flottante
A la cime des flots amers!

Alors, on dit que la tempête,
Qui des grands mâts couche la tête,
Ne peut submerger le roseau
Où dort la paisible couvée
Sur le sein des eaux soulevée,
Comme Moïse en son berceau.

Pourquoi ne peut-on pas, de même,
Trouver au pays où l'on aime
Cet esquif léger et mouvant
Qui vogue sans voile ni rame,
Qui se plie au choc de la lame
Et se courbe au souffle du vent?

Ainsi, sur l'océan du monde,
Nous livrerions au gré de l'onde
Le nid de mousse et de velours
Où seraient mollement bercées
Nos plus attachantes pensées,
Nos amitiés et nos amours.

SIMPLE PROJET.

Écoute le simple projet
Qui m'est arrivé tout d'un jet,
Et qu'ici je consigne :
Nous faisons un voyage à pié,
Tous deux, l'un à l'autre appuyé,
Comme à l'ormeau la vigne.

Tu prends une robe lilas ;
A ton corsage tu mettras
Cette fleur que je cueille.
Tu coiffes le ruban vert d'eau,
Qui sied à ton double bandeau
Comme à l'arbre la feuille.

Nous partons au premier matin ;
Nous allons en pays lointain,
A Saint-Cloud, je suppose ;
Moi, fier de ton chaste embarras,
Et toi, suspendue à mon bras
Comme au rosier la rose.

Dans les champs nous nous élançons,
Cherchant, moi la fleur des buissons,
Et toi la pâquerette.
Je me déchire aux églantiers,
Et tu bondis par les sentiers
Comme au bois la chevrette.

Nous nous offrons un grand diné
Par ton esprit assaisonné

Et par ta chansonnette.
Tu diras celle qui me plait,
Tu sais : « Au bois rossignol est.... »
Comme au champ l'alouette.

Nous voyons descendre au couchant
Le soleil, lorsque s'approchant
La nuit tendra ses voiles.
Et nous suivons dans leur décours
Nos jours passés, nos heureux jours,
Comme au ciel les étoiles.

Tu veux de ce projet charmant
Savoir quel est le dénoûment?
Tu me la donnes belle !
Tout en est simple, et frais, et doux :
Le soir, nous rentrerons chez nous,
Comme au nid l'hirondelle.

ADIEUX A UN AMI.

Ainsi, tu pars, et je demeure
Tout seul dans la maison qui pleure
Un maître absent ;
Ton amitié l'avait peuplée,
Et tu la laisses désolée,
En me laissant !

Ainsi passera comme un rêve
L'intimité longue et trop brève
Qui nous unit.

Quand les oiseaux ont pris leurs ailes,
Adieu les amours fraternelles,
Adieu le nid!

Je contemple d'un œil avide
La place qui va rester vide
A mon foyer;
Nous étions faits pour vivre ensemble,
Et maintenant, vois-tu, je tremble
De t'oublier.

Oh! non, tu ne pourrais le croire;
N'attristons pas notre mémoire,
Serrons nos fleurs;
Rappelons-nous ce que nous sommes,
Et qu'il ne sied pas à des hommes
De fondre en pleurs.

Gardons une image sereine
De ces jours révolus à peine,
Légers et doux;
Sachons achever notre ouvrage;
Ayons ce suprême courage :
Souvenons-nous.

Écoute : il est minuit, j'arrive;
Tu m'attends, l'oreille attentive.
Près des tisons;
Bientôt la lampe est ranimée,
J'ai pris ma place accoutumée,
Et nous causons.

O gens de bourse et de finance,
Gens plus sérieux qu'on ne pense,
Juifs ou chrétiens,

Que nous apprêterions à rire
Si quelqu'un pouvait vous redire
Nos entretiens !

Car notre ambition commune
Ne fatigue pas la fortune
Et ses hasards ;
Nous buvons la vieille ambrosie
Que nous versent la poésie
Et les beaux-arts !

C'est au commerce des génies
Que nos âmes se sont unies
D'un doux lien ,
Et que béni soit leur empire ,
Si l'amour du beau nous inspire
L'amour du bien !

Là , nous trouvons une patrie ,
Nous relevons, toute meurtrie ,
La vérité ;
Nous soulevons un coin du voile
Qui nous cache encore une étoile ,
L'humanité !

Oh ! n'abaïssons pas nos pensées ;
Tenons-les fièrement dressées
Vers les hauts lieux !
Nous nous sommes fait la promesse
De respecter notre jeunesse ,
Devenus vieux .

Mais, selon notre noble envie ,
Rendons conforme notre vie
A nos discours .

Va maintenant où Dieu t'envoie,
Nous avons la moisson de joie
De nos vieux jours.

Vois, je ne répands plus de larmes;
Ta vertu vient donner des armes
A ma douleur;
Mon foyer ne sera pas vide,
C'est là que ton âme réside;
Je n'ai plus peur.

C'est là que je te garde un temple;
Sois mon conseil et mon exemple,
Inspire-moi;
Et si tu reviens, je l'ignore,
Puisses-tu me trouver encore
Digne de toi!

O ma chambre silencieuse,
Le bruit qui vous faisait joyeuse
S'est endormi....
Mais, écoutez, soyez discrète,
Demain, nous célébrons la fête
De notre ami!

CAUSERIE D'OISEAUX.

J'étais dans un vallon plein d'ombre
Qu'habitaient des oiseaux sans nombre
Revenus avec les beaux jours;
Ils couraient dans l'herbe émaillée,
Ou voletaient dans la feuillée,
Ou dans l'air traçaient leurs contours.

Et je leur dis dans ma paresse :
« Pourquoi vous agiter sans cesse ,
Pourquoi ne pas vous reposer ? »
Sans doute ces mots les touchèrent ,
Car tour à tour ils s'approchèrent ,
Et nous nous mîmes à causer .

« Crois-tu , me dit une hirondelle ,
Que ce soit pour montrer mon aile
Que je passe comme l'éclair ?
Je poursuis l'insecte rapide
Qui va rasant le sol humide ,
Ou s'élève dans le ciel clair . »

— « Moi , dit un épervier , je chasse ;
Je suis l'oiseau de noble race ,
Le conquérant , le fils des rois .
Mes vassaux ou mes adversaires ,
A la puissance de mes serres ,
Ont bientôt reconnu mes droits . »

Des pigeons saccageant les seigles
Disaient : « Nous faisons les espiègles
Et nous fêtons le renouveau .

— Moi , » disait une pie avare ,
« J'amasse ; l'argent est si rare ! »
— Moi , je pille , » dit un moineau .

Et la troupe , en franche lippée ,
Tout le jour n'était occupée
Que de ses grossiers appétits ,
Comme font les poissons dans l'onde ,
Comme tous les êtres du monde ,
Bêtes ou non , grands ou petits .

« Mais toi qui restes sur ta branche,
 Beau chanteur, oiseau du dimanche,
 Pourquoi ne prends-tu pas ton vol?
 Pourquoi chanter à perdre haleine .
 Le demi-jour et la nuit pleine?
 — Pour chanter, » dit le rossignol.

LE BONHEUR ET L'AMOUR.

A la porte de Marguerite,
 Un matin, on frappe tout bas :
 « Ouvrez bien vite.
 — Nommez-vous, ou je n'ouvre pas.
 — Qui je suis, belle Marguerite?
 Vous ne comptiez pas sur l'honneur
 De ma visite,
 Car on me nomme le Bonheur.
 — Le Bonheur? » dit la jeune fille;
 « Me voici : souffrez seulement
 Que je m'habille.
 Je suis à vous dans un moment.
 — Mon enfant, ouvrez-moi la porte;
 La toilette ne sert de rien;
 Et puis, qu'importe?
 Je suis aveugle, on le sait bien.
 — C'est vrai, mais ma honte est extrême,
 Car, je ne sais par quel souci,
 Devant moi-même
 Je n'oserais paraître ainsi.

Donnez-moi la moitié d'une heure,
Et je serai prête à mon gré.

— Soit, je demeure, »

Répond l'étranger; « j'attendrai.

— Vous, attendre? » dit Marguerite :

« Je voudrais bien vous croire; mais

C'est chose écrite,

Que le Bonheur n'attend jamais.

Ses discours ne sont pas les vôtres;

Monseigneur, vous vous trahissez.

Cherchez-en d'autres :

Passez votre chemin, passez.

A ce trait j'ai pu vous connaître,

Et, si je m'en fie à mon cœur,

Vous devez être

L'Amour, et non pas le Bonheur. »

A VOS AMOURS.

Votre verre a choqué le mien,

Selon le vieil usage,

Et votre voix m'engage

A prolonger cet entretien.

S'il faut chanter celle que j'aime,

Volontiers j'obéis,

Car je suis absent de moi-même

Comme de mon pays.

Des mœurs anciennes

Suivons le cours :

Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

Entre elle et moi l'on avait cru
Mettre la terre entière :
Je regarde en arrière
Le sillon que j'ai parcouru.
Pour traverser les mers lointaines,
Mon cœur se fait vaisseau ;
Pour franchir les monts et les plaines,
Mon cœur se fait oiseau.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

En m'éloignant je lui promis
Qu'à l'heure coutumière
Je dirais ma prière,
Et que son nom y serait mis.
Avant que paraisse l'aurore,
Ce doux nom me poursuit,
Et ma prière dure encore
Lorsque revient la nuit.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

Si quelqu'un de vous a connu
Les tourments de l'absence,
Qu'il ait la souvenance

Du pays qui l'a retenu.
Si quelque chaste fiancée
Attend votre retour,
Adieu, portez-lui la pensée
D'un exilé d'amour.

Des mœurs anciennes
Suivons le cours :
Je bois à vos amours,
Et vous boirez aux miennes.

L'HISTOIRE DU GÉNÉRAL.

Je vais vous raconter l'histoire
De mon illustre Général.

— Qu'on verse à boire
Au Caporal !

— Il naquit dans un âge tendre
A Lille, en Flandre.

Jeunes conscrits, écoutez bien
Ce que raconte votre ancien :
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire
Au Caporal !

Il va conter l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Du père de mon Général.

— Qu'on verse à boire

Au Caporal!

— Il se montra de grande taille
A la bataille.

Il a cueilli bien des lauriers
Dans le premier carabiniers.
J'ai soif! à boire!

— Qu'on verse, verse à boire

Au Caporal!

Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Du frère de mon Général.

— Qu'on verse à boire

Au Caporal!

— Il tira le numéro treize...
Et trois font seize.

Il a cueilli bien des lauriers
Dans le deuxième cuirassiers.
J'ai soif! à boire!

— Qu'on verse, verse à boire

Au Caporal!

Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
De l'oncle de mon Général.

— Qu'on verse à boire

Au Caporal!

— Il est sorti de la fabrique
Polytechnique.

Il a cueilli bien des lauriers
Dans le troisième canonniers.
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire
Au Caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
De la sœur de mon Général.
— Qu'on verse à boire
Au Caporal !
— On appréciait sa cuisine
A la cantine.
Elle arrosa bien des lauriers
Dans le quatrième lanciers.
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire
Au Caporal !
Il raconte l'histoire
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire
Des enfants de mon Général.
— Qu'on verse à boire
Au Caporal !
— C'étaient des conscrits bien honnêtes,
Comme vous l'êtes,
Payant la goutte à leur ancien
Qui leur disait : Écoutez bien :
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire
Au Caporal !
Il a conté l'histoire
Du Général.

SUPPOSITION.

Vous êtes triste, mon amie ;
Triste, pourquoi ?
Le bonheur vous tient endormie,
Écoutez-moi :

Vous êtes jeune, et je suppose
Que vingt ans, c'est si peu de chose,
Soient révolus :
Je suis ridé, ma tête est blanche ;
Votre corps moins souple se penche ;
Nous n'aimons plus.

Alors, un soir, un soir d'automne,
Je vous revois,
Nous sommes vieux, vous êtes bonne
Comme autrefois.

Je prends votre main dans la mienne,
Et je vous dis : « Qu'il vous souvienne
Des jours passés,
Quand jeunes et libres ensemble..... »
Ma voix s'éteint, votre main tremble ;
Vous rougissez.

Et pourtant ma phrase s'achève :
« Vous souvient-il
Combien nos cœurs avaient de séve
En notre avril ?

Combien nous étions l'un à l'autre ,
Et quel bonheur était le nôtre ,
O mon trésor !
Lorsqu'une commune pensée
Tenait notre vie enlacée
A son fil d'or ? »

Alors , je veux aussi le croire ,
Votre œil pâli
Retrouve une larme , en mémoire
D'un long oubli.

Et vous me dites : « Laissez..... laissez
Notre amour et notre jeunesse ;
Je m'en souviens.
Je veux plutôt les désapprendre
Et ne pas remuer la cendre
Des temps anciens. »

Eh bien , j'ai commis un mensonge
Triste et pesant :
Ce passé revu dans un songe ,
C'est le présent.

Ces heures , ces rapides heures
Que je rappelle et que tu pleures ,
Nous les pressons ;
Ces printemps que les hivers chassent ,
Ils ne sont pas passés , ils passent ,
Et nous passons !

Et tu resterais endormie
Auprès de moi ?
Vous êtes triste, mon amie,
Triste, pourquoi ?

LA MAISON BLANCHE.

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Vieille chanson, pourquoi viens-tu toujours
M'entretenir de ce fameux dimanche,
Où nous verrons la maison blanche
Qui doit héberger nos amours ?
Je n'en sais rien, et pourtant je te chante :
C'est que le cœur est un clavier vivant ;
Un air joyeux y fait souvent
Vibrer une corde touchante.
Comme, à travers le jour d'une cloison,
On aperçoit un horizon immense,
Ainsi je revois mon enfance
Dans une ligne ou dans un son :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Blanche maison, est-ce un premier amour
Que ton image évoque en ma pensée ?
Oui, ma petite fiancée
Devait attendre mon retour.
J'avais treize ans quand elle en avait douze,

Et nous allions devant nous, ignorant
La distance qui naît du rang
Ou de la fortune jalouse.
Je la quittai : ce fut sans désespoir ;
On m'envoyait là-bas dans un collège ;
Adieu pour longtemps, lui disais-je ;
Elle répondit : Au revoir :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Pourtant un jour, jour gai, jour de printemps,
La ville était dans l'église assemblée,
Et les cloches de leur volée
Frappaient les échos éclatants.
Elle apparut ; sa marche était aisée ;
Je la voyais de loin, j'étais tremblant ;
Elle portait le voile blanc ;
On disait : La belle épousée !
L'orgue chantait avec ses mille voix,
Et moi, caché sous les arceaux gothiques,
Je croyais parmi les cantiques
Entendre le chant d'autrefois :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Un autre jour, jour de deuil, jour d'hiver,
Le glas des morts s'épandait sur la ville ;
Comme une discorde civile,
D'un long sanglot il frappait l'air.
Je pénétrai dans la même chapelle :
Elle était là ; mais je ne pus la voir ;
Cette fois, son voile était noir.

On disait : Si jeune et si belle !
L'orgue pleurait ; des gémissements sourds
Allaient mourir sous la voûte drapée,
Et la lugubre mélodie
Me répétait toujours, toujours :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Et, depuis lors, je la revois souvent ;
Le temps, dont rien ne ralentit la course,
Remonte pour nous vers sa source ;
Elle vit, et je suis enfant.
Elle est encor ma jeune fiancée ;
Elle s'enfuit dès que revient le jour ;
Mais chaque nuit, à son retour,
Reprend l'histoire commencée.
Ses yeux sont d'or et sa voix est de miel ;
Sa lèvre a pris l'angélique sourire,
Et je crois l'entendre me dire,
En levant un doigt vers le ciel :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

PUDICA.

Nous avons fait le tour de nos corbeilles
Qu'habitent des monceaux de fleurs ;
Nous admirions leurs nuances vermeilles
Et leurs pénétrantes senteurs ;
Et je cherchais la fleur que j'ai rêvée.

« La voici, » disiez-vous ; mais non ;
Dans nos jardins je ne l'ai pas trouvée :
Pudica serait son doux nom.

On la verrait au sommet des montagnes,
Au bord des ruisseaux écartés ;
Elle naîtrait à l'air pur des campagnes
Comme à la brume des cités.
Elle ornerait le palais, la chaumière,
De son incarnat radieux ;
Et son parfum serait une prière
Qui monte de la terre aux cieux.

Ne cherchez pas dans les jardins d'Asie
La fleur que Dieu cache ici-bas :
Il lui faudrait une terre choisie
Que le soleil n'atteignît pas.
Car Pudica, c'est une jeune fille
Qui croît sous la garde du ciel,
Dans le terrain fécond de la famille,
A l'ombre du toit maternel.

TROP TARD.

Hier, pour cueillir la framboise,
Je m'en vais d'abord
Au chemin du Nord :
Je me dirigeais vers Pontoise.
Ma montre, il paraît,
Hier retardait :
J'arrive ; l'horloge ennemie
S'apprête à sonner la demie.

Prompt comme l'oiseau,
Je vole au bureau.
Je dis de ma voix la plus ferme :
« Pontoise ! » Le guichet se ferme.
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

Il me faut errer dans la gare.
Que faire en errant
Une heure durant ?
Je vais allumer un cigare.
Que faire en fumant ?
Penser tristement
A ceux qui là-bas vous attendent ;
Ils sont treize qui me demandent.
Le couvert est mis ;
Salut, mes amis.
L'air est doux, le ciel est superbe.
Comme on doit être bien sur l'herbe !
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

Que n'avais-je réglé ma montre ?
Sans mon accident,
J'aurais cependant
Pu faire une bonne rencontre :
Un riche éditeur,
Un vieux sénateur
Qui m'aurait pris pour secrétaire,
Ou bien une jeune insulaire
Cherchant des maris,
N'importe à quel prix,
Et qui se serait enflammée

Pour mon profil de vieux camée.
 Trop tard !
 J'ai manqué le départ.

On dit qu'autrefois la fortune
 Doucement allait
 En cabriolet ;
 Mais cette lenteur l'importune.
 Un train de vapeur
 Ne lui fait plus peur.
 La foule se presse aux portières ;
 Les premiers prennent les premières.
 C'est bien : les seconds
 Auront les wagons ;
 La vapeur siffle ; le train vole :
 Voilà l'express pour le Pactole !
 Trop tard !
 J'ai manqué le départ.

On devrait plaindre, en ce bas monde,
 Ceux que le hasard
 Fit naître en retard,
 Ne fût-ce que d'une seconde.
 Je suis dans ce cas,
 Et n'en riez pas,
 Car je vous entraîne en ma chute :
 C'est à ce fragment de minute
 Qu'on doit la façon
 De cette chanson.
 Si je n'avais pas manqué l'heure,
 J'en aurais fait une meilleure.
 Trop tard !
 J'ai manqué le départ.

CARCASSONNE.

« Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie,
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne.
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne!

» On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues;
En faire autant pour revenir!
Ah! si la vendange était bonne!
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne!

» On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours,
En habits neufs, en robes blanches.
On dit qu'on y voit des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux!
Je ne connais pas Carcassonne!

» Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes.

Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne....
Mon Dieu! que je mourrais content
Après avoir vu Carcassonne!

« Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense;
On voit toujours plus haut que soi,
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne;
Mon filleul a vu Perpignan,
Et je n'ai pas vu Carcassonne! »

Ainsi chantait, près de Limoux,
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis : « Ami, levez-vous;
Nous allons faire le voyage. »
Nous partimes le lendemain;
Mais (que le bon Dieu lui pardonne!)
Il mourut à moitié chemin :
Il n'a jamais vu Carcassonne!

LE PRINCE INDIEN.

Certain prince de l'Hindoustan,
Qui s'ennuyait comme un sultan,
Avait puisé dans des lectures
Un goût effréné d'aventures,

Qui se traduisit un beau soir
De la façon qu'on va savoir.

Tandis que derrière sa porte
Dormait l'innombrable cohorte
Des dignitaires du palais,
Chambellans, gardes et valets
Chargés de veiller sur le maître,
Crac! il sauta par la fenêtre.

Le voilà courant à grands pas
Les provinces de ses États
Qu'il ne connaissait qu'en peinture,
Admirant la riche nature
Et se disant en aparté :
« Dieu! que c'est bon, la liberté! »

Après avoir, à perdre haleine,
Franchi les monts, franchi la plaine,
Il entra poudreux et crotté
Dans une opulente cité,
Et vit devant une boutique
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard,
Il trouva bon de prendre part
A cet entretien populaire;
Un des bourgeois, homme colère,
Lui dit, dès le troisième mot :
« Mon ami, vous êtes un sot. »

Le prince pensa : « Sur mon âme,
Cet homme est fou : ma cour proclame
Que j'ai plus d'esprit à moi seul

Que mon père, que mon aïeul,
Et que toute l'espèce humaine :
C'est un fou, la chose est certaine. »

Comme il parlait ainsi tout bas,
Il aperçut quelques soldats
Qui poussaient des bottes d'escrime.
« Bon, dit le prince magnanime,
Cachons mon rang, et montrons-leur
Ce que c'est qu'un royal tireur. »

C'est dit; un jeune volontaire
Se dispose à le satisfaire.
Son fleuret était moucheté,
Par bonheur pour Sa Majesté,
Qui se vit battre, battre, battre
Comme farine ou pierre à plâtre.

« Oh! oh! dit le royal tireur,
Ceci doit cacher une erreur,
Car mon adresse est bien connue :
Toute ma cour est convenue
Que j'étais hier un héros;
J'ai boutonné dix généraux. »

Il s'en allait l'oreille basse,
Quand il vit sur une terrasse
Des étrangers, Chinois et Grecs,
Qui, graves, jouaient aux échecs.
Il monte et propose partie;
On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingt joueurs tout prêts;
On commence.... Dix coups après,

Le prince était mat. « Qu'est-ce à dire ?
Je suis le plus fort de l'empire.
Il faut qu'on m'ait joué des tours ;
Au palais je gagnais toujours. »

Il part ; au sortir de l'allée,
Il trouve une femme voilée :
« Vous plait-il, madame, un valet ?
— Fi ! seigneur, vous êtes trop laid.
— Quoi, laid ! Je suis laid ? dit le prince ;
Voyez le goût de la province !

On m'a toujours dit à la cour
Que j'étais beau comme le jour. »
Tout en s'exprimant de la sorte,
Il sent une pression forte
Au talon droit : un paysan
L'écrasait de son pied pesant.

« Oh ! dit le prince, prenez garde,
Mon ami, j'ai la main gaillarde,
Et l'on m'a dit que, tout enfant,
J'étais plus fort qu'un éléphant. »
Lors, le paysan, sans colère,
Prend mon prince et le pose à terre.

Le malheureux, se relevant,
Se dit : « Là-bas, je suis savant,
J'ai de l'esprit, je suis sublime
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,
De plus aussi beau que le jour....
Retournons bien vite à la cour ! »

FLEURS, FRUITS ET LÉGUMES.

L'étalage de la fruitière,
Ce matin, était des plus beaux :
Des fleurs, des fruits, et puis, derrière,
Des tas de légumes nouveaux.

J'aperçus un jeune homme imberbe
Qui s'arrêtait, et qui bientôt
Fit achat d'un bouquet superbe
Qu'il cacha sous son paletot.

Puis, un monsieur à barbe blonde
Bravement se fit octroyer
Les plus belles fraises du monde,
Qu'il emporta dans leur panier.

Enfin un bourgeois à gros ventre
Vient après eux, verbe et front hauts,
Longtemps marchande, sort, puis rentre,
Et part avec des artichauts.

Je pensai que ces personnages
Pouvaient, pour de bonnes raisons,
Représenter dans ses trois âges
La loi du cœur et des saisons :

L'un, le printemps et l'espérance,
L'autre, juillet avec l'amour,
Et le dernier, la souvenance,
Quand l'automne est sur le retour.

Et je me dis : Ce serait drôle,
Si ces trois divers acheteurs
Devaient jouer chacun un rôle
Dans une pièce à quatre acteurs ;

Si ces fleurs, ces fruits, ces légumes
Étaient pour la même.... Mais non,
Cela n'est pas dans nos coutumes ;
Et puis comment le saurait-on ?

J'aime mieux penser, au contraire,
Que l'un était un fils chéri,
Le second un excellent frère,
Et le troisième un bon mari.

LE RUISSEAU.

Que dis-tu, ruisseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant ?

Tantôt ta voix semble, plaintive,
Le bruit du vent dans les roseaux ;
Tantôt, avec des cris d'oiseaux,
En jouant tu baises la rive.

Quand bien loin vers d'autres climats
Tu t'en vas,
Vas-tu recueillir sur la route

Les larmes que goutte par goutte
L'homme doit verser ici-bas ?

Es-tu la sueur de la terre
Qu'agite un labeur incessant ?
Viens-tu nous montrer en passant
Que la fatigue est salutaire ?

Le ruisseau répond : J'ai ma loi ;
Comme moi
Tu cherches en vain ton mystère ;
Je ne sors du sein de la terre
Que pour y rentrer comme toi.

Je nais aux régions lointaines
Que parfume l'air des hauts lieux ;
Ma source est voisine des cieux ;
Mon poids me pousse vers les plaines.

Parmi les cailloux arrondis,
Je bondis,
Rapide comme l'avalanche,
Aussi pur que la robe blanche
Attachée aux monts engourdis.

Bientôt, par des pentes fleuries
Je parviens aux premiers hameaux ;
Guidé par d'habiles canaux,
Je vais arroser les prairies.

Je descends grossi par les eaux
Des coteaux ;
Un moulin m'oppose sa roue ;

D'un obstacle aisé je me joue,
Et je cours à d'autres travaux.

Plus loin, des forêts abattues
J'emporte les débris craquants,
Comme la lave des volcans
Charriant les blocs des statues.

Je berce en mon calme bassin
Un essaim
De barques aux rames nacrées ;
Des bateaux chargés de denrées
Lentement sillonnent mon sein.

Je baigne les villes altières,
Et l'eau virginale des monts
Entraîne vos impurs limons :
Les ruisseaux deviennent rivières.

Toute source en mon lit profond
Se confond ;
A mon onde un peuple s'abreuve ;
Je suis roi des eaux : je suis fleuve,
Et j'aspire au gouffre sans fond.

Déjà ma vieillesse commence ;
Je ne suis né que pour mourir.
On ne se lasse de courir
Qu'en tombant dans la mer immense. —

Que dis-tu, ruisseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant ?

UNE EXPIATION.

Salut, Arthur, cocher plein d'élégance,
Bel écuyer, joueur et libertin,
Riche d'état, prodigue de naissance ;
Il n'est pas midi, que je pense :
Où vas-tu de si grand matin ?
La vie humaine est longue et monotone,
Grave d'ennuis et pleine d'embarras.
Tu veux, dis-tu, la mener courte et bonne ?
Jouis avant que l'heure sonne.....
Non, tu dois vivre, tu vivras !

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

Il faut qu'il ait une origine impure,
Ce lourd métal qui glisse entre tes doigts,
Qu'il ait le sceau du vol et de l'usure,
Qu'il soit chargé d'une souillure
Dont tu ne peux porter le poids.
Dieu doit garder des peines exemplaires
Aux criminels riches et triomphants.
Ton héritage est gros de ses colères :
Il faut que le crime des pères
Soit expié par les enfants.

Va, mon fils ; dépense, dépense,
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

Sens-tu partout crouler ton édifice ?
L'usurier court à la maison en feu ;
Sa part est là, ton luxe en fait justice ;
 Le revenu de l'avarice
 Sera dévoré par le jeu.
Tu veux en vain t'arrêter sur la pente ;
Tu marcheras sans repos, sans retour,
Et le plaisir fuira ta lèvre ardente ;
 L'amitié te sera pesante ;
 Tu ne connaîtras pas l'amour.

Va, mon fils ; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
 La Providence
 A ses desseins sur toi.

Où donc serait la vengeance céleste,
Si tu pouvais, brisant un pacte ancien,
Mettre à l'abri l'épargne qui te reste,
 Pour vivre paisible et modeste
 Et finir en homme de bien ?
Non ! c'est ton or qui fera ton supplice :
Qu'il soit le flot par l'orage battu ;
Que tout courant lui creuse un précipice ;
 Qu'il tombe dans l'égout du vice
 Pour remonter à la vertu !

Va, mon fils; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

Et maintenant, que vingt ans, je suppose,
Soient écoulés, te voilà seul, transi,
Sur un grabat, vieillard pauvre et morose ;
Écoute : par ta porte close
Un chant de joie arrive ici.
Un artisan et sa jeune épousee
Ouvrent le bal ; tu les connais tous deux.
Dans ton déluge ils trouvent leur rosée ;
Toute colère est apaisée :
Tu peux mourir, ils sont heureux.

Va, mon fils; dépense, dépense.
Tu subis une dure loi :
Dépense, dépense, dépense.
La Providence
A ses desseins sur toi.

QUINZE AVRIL.

Je demande à mon amie
Par quelle erreur
Elle a pris l'économie
En sainte horreur ;
Pourquoi, n'ayant pas les vices

Des filles d'or,
Elle en a tous les caprices
Et plus encor ?
Elle répond haut et ferme
Dans son habil :
« Je suis née un jour de terme,
Le quinze avril. »

C'est en effet la journée
Où dans nos doigts
Glisse la somme épargnée
Durant trois mois ;
C'est l'époque où tout programme
Se fait nouveau,
Où le serpent et la femme
Changent de peau,
Où la laine se renferme
Pour le coutil :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Il faut bien qu'elle produise
Trois mois avant
Tout ce qui sera de mise
L'été suivant.
Puis la floraison des roses
Viendra bientôt ;
Elles ne sont pas écloses
Qu'il les lui faut.
C'est l'heure où la vigne germe,
Non sans péril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Elle me traite d'avare
Si je prétends
Que le chasselas est rare
Dans le printemps.
Parfois enfin je me fâche,
Puis, tout confus,
Je transige comme un lâche,
Car un refus,
C'est la poudre qu'on enferme
Dans le baril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Elle a des fêtes sans nombre
Qu'elle connaît.
Pas un saint ne reste à l'ombre
Dans son carnet.
C'est la sainte Mousseline,
Le saint Bijou,
La déesse Crinoline,
Le dieu Joujou ;
Et moi je suis le dieu Terme
Mis sur le gril :
Elle est née un jour de terme,
Le quinze avril.

Je me plume et me dédore ;
Mais, entre nous,
Elle m'aime et je l'adore :
Que voulez-vous ?
Une femme qu'on possède
Chez soi, pour soi,
Et qui n'est vraiment pas laide

Dans son emploi,
Cela flatte l'épiderme ;
C'est si gentil !
Elle est née un jour de terme ,
Le quinze avril.

ÉLOGE DE LA VIE.

Je vois, je respire, je sens,
J'écoute, je marche, je pense.
Mon âme vers le ciel s'élançe,
Et des membres obéissants
Secondent mon intelligence.

Je vis, j'en rends grâce au destin.
Que d'autres méprisent la vie !
Ma soif ne s'est pas assouvie,
Et je veux ma part du festin
Où le Créateur me convie.

Je contemple, heureux spectateur,
Cette fête de la nature,
Et de ma chétive stature
Je cherche à comprendre l'Auteur
De cette immense architecture.

Pour semer sur nous ses trésors
Ses mains libérales s'abaissent ;
Notre âme et nos yeux s'en repaissent,
Et des besoins de notre corps
Il fait des plaisirs qui renaissent.

Il a varié les saisons
A l'exemple de nos caprices ;
Nous rêvons mers et précipices,
Et vers nos étroites maisons
Nous retournons avec délices.

Le charme au but vient s'allier :
Les fruits germent des fleurs sans nombre,
Et dans la forêt pleine d'ombre
Pousse le bois de mon foyer
Pour le retour de l'hiver sombre.

Je goûte la paix du sommeil,
L'abandon d'une causerie,
Et les beaux-arts et l'industrie,
Et ta splendeur, ô mon soleil !
Et ton haleine, ô ma patrie !

J'ai des parents, j'ai des amis ;
J'aspire à toutes les tendresses,
Et si l'amour, de ses largesses,
Ne tient pas ce qu'il a promis,
Je suis heureux de mes faiblesses.

L'instant vole et s'évanouit ;
Mais je le fixe en ma pensée,
Et son image retracée
Rend un charme au plaisir qui fuit
Et même à la douleur passée.

De chaque fruit, fût-il amer,
On exprime une molle essence,
Et je la recueille d'avance,
Pour plus tard embaumer mon air
Des parfums de la souvenance.

Seigneur, vous êtes généreux ;
Je vous bénis et vous implore
De mon couchant à mon aurore :
Heureux , et même malheureux ,
Mon Dieu , faites-moi vivre encore !

C'est le cri de l'humanité,
Cri de salut ou de détresse :
Aimer dans sa verte jeunesse ,
Penser dans sa maturité ,
Se faire aimer dans sa vieillesse.

Et quand le souffle aérien
Fuira notre dépouille blême ,
Se survivre encore à soi-même
Dans l'estime des gens de bien
Et dans le cœur de ceux qu'on aime.

VIVE MARGÓT.

La bonne dame Marguerite
Avait depuis trente printemps ,
A cinquante ans ,
Un perroquet d'un vrai mérite :
Ces oiseaux-là vivent longtemps.
Quelques amis , en sa jeunesse ,
Par cœur avaient appris un mot
Au bon Jacquot ;
C'était le nom de sa maîtresse :
« Vive Margot ! »

La dame alla dans l'autre monde.
Jacquot, sans être consulté,
Fut acheté
Par une fille rose et blonde,
Couturière de qualité.
Elle voulut lui faire apprendre :
« Du rognon ! » et « Du bon fricot ! »
Maitre Jacquot
Répondait sans vouloir comprendre :
« Vive Margot ! »

Un vieux colonel en retraite,
Privé de son commandement
Bien indûment,
Fit achat de la pauvre bête
Qui lui tint lieu de régiment.
Tous les jours c'étaient des vacarmes,
Jurons de soldat, cris d'argot.
Maitre Jacquot
Disait, au lieu de : « Portez armes ! »
« Vive Margot ! »

Puis il poursuivit son voyage ;
Il traversa de main en main
Le genre humain,
Chacun lui parlant son langage
Tudesque ou franc, grec ou romain :
« Vive le roi, le czar, le pape !
Goddam ! tarteifle ! per Bacco ! »
Maitre Jacquot
Répondait en riant sous cape :
« Vive Margot ! »

Tout meurt; les perroquets eux-mêmes
Sont soumis aux lois du destin.

Un beau matin,
Jacquot, sans cris et sans blasphèmes,
Partit pour le pays lointain.
La fidélité nous honore,
Si mince que soit son écot.

Le bon Jacquot
Ouvrit le bec pour dire encore :
« Vive Margot! »

LE POMMIER.

Le vent est un sublime orchestre
Qui fait vibrer l'écho terrestre
Et fait l'arbre chanter.
Il souffle dans les branches folles
Des sons qui semblent des paroles
Et qu'on pourrait noter.

Hier, je trouve sur ma route
Un pommier qui causait.
Ému, je m'arrête, j'écoute.
Voici ce qu'il disait :

Passant qui regardes mes pommes,
Tu vois sans doute que nous sommes
En plus d'un point pareils;
Mes fruits sont amers ou suaves,
Comme tes jours légers ou graves,
Nébuleux ou vermeils.

Que d'espérances avortées
Dans leur première fleur!
Que de croissances trop hâtées
Que le ver perce au cœur!

Pourtant la sève germe et monte;
Alors un prodigue sans honte
Sur nous lève la main;
Il cueille sa vendange verte
Et vient couper l'artère ouverte
Au miel du lendemain.

Ou bien c'est l'homme au cœur de marbre,
L'avare froid et dur,
Qui laisse dessécher sur l'arbre
Mon sang liquide et mûr.

Ainsi vous récoltez sans cesse,
Par trop de hâte ou de paresse,
Le fruit vert ou gâté.
Le sage seul, parmi les hommes,
Cueille ses jours, cueille ses pommes,
Dans leur maturité.

LA DAME AU PASTEL.

Pour le jour de sainte Isabelle,
Certain mari des plus jaloux
Fit à sa femme, jeune et belle,
Un don singulier entre tous :
Il disposa dans une boîte

Neuf ou dix crayons de pastel
 Représentant de gauche à droite
 Tous les rayons de l'arc-en-ciel.
 « Je sais ton goût pour la peinture,
 Dit le madré; favorisons
 Les penchants de notre nature....
 J'ai mes raisons.

» D'abord, essayons de ce rose;
 Avec le doigt cela s'étend
 Sur la joue, et la fleur éclore
 N'a pas un ton plus éclatant.
 Voici le noir pour la paupière
 Qu'on estompe par des glacis;
 Tu peux de la même matière
 Allonger l'arc de tes sourcils.
 En vain chercherait-on à Sèvres
 De plus riches combinaisons....
 N'oublions pas le rouge aux lèvres....
 J'ai mes raisons.

» Il faudrait encor, ce me semble,
 Pour adoucir le coloris,
 Répandre sur tout cet ensemble
 Un nuage en poudre de riz.
 Blanchissons les monts et les plaines
 Du dos, de l'épaule et du cou;
 Garde un peu de bleu pour les veines
 Qui vont se perdre on ne sait où.
 Maintenant, admire toi-même
 Le chef-d'œuvre que nous faisons.
 Te voilà telle que je t'aime....
 J'ai mes raisons. »

On peut deviner la tactique
De cet ingénieux mari :
Saisissez le lis magnifique,
Cueillez le papillon fleuri.
Le lis aussitôt se déflore,
Et le pollen vous reste aux doigts.
Femme peinte se décolore
Comme le papillon des bois.
Ne portez sur un tel ouvrage
Ni main ni lèvres.... Mais passons....
Je n'en dirai pas davantage....
J'ai mes raisons.

MA MAISON.

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,
Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux :
Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter en ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux,
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi? je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

LA CHEVRETTE.

Je marchais seul, à l'aventure,
Au plus profond de la forêt,
Devisant avec la nature,
Sans lui demander son secret.

Dans cette double nonchalance
Où sont le corps et l'âme recueillis,
J'aspirais l'ombre et le silence,
Lorsque j'entends, dans les flots du taillis,
Comme un bruissement de rame;
En écoutant, je distingue des pas
Plus légers que des pas de femme,
Touchant le sol et ne le pressant pas.

Et bientôt je vois apparaître
Deux chevreuils l'un l'autre suivant.
Si bien que je pus reconnaître
Une mère avec son enfant.

La chevrette marchait première,
L'oreille ouverte au murmure des bois,
Guidant son fils dans la carrière;
Moi, je restais immobile et sans voix.
Elle ne me vit pas, sans doute,
Ou, me voyant, n'en conçut pas d'effroi,
Car, cessant de suivre sa route,
Le groupe heureux s'arrêta devant moi.

Et témoin de leur confiance,
Je pus comprendre les avis,
Fruits tardifs de l'expérience,
Que donne une mère à son fils.

Elle semblait lui faire entendre
Comme on devient habile à se pourvoir
De feuille saine et d'herbe tendre
Pour le repas et le gîte du soir;
Comment on saisit dans l'espace
Le moindre son par le vent apporté;
Comment se dérobe une trace,
Avec quel art un piège est évité;

Puis encore, par quelle adresse
On sait prendre sous les halliers
La piste d'un frère en détresse
Pour donner le change aux limiers.

Je reconnaissais ce langage
Qu'à tout enfant une mère épela,
Quand tout à coup, dans le feuillage,
Un bruit... Un homme était aposté là;
Il se redressa lesté et souple.
Muet, glacé, des yeux je le suivis;
Il visa lentement le couple :
Deux coups de feu partirent.... Et je vis....

Pourtant cet homme était tranquille;
Aucun instinct bas ou cruel
Sur sa figure juvénile
Ne décelait le criminel.

Son regard n'était pas féroce ;
Ni l'intérêt, ni la brutalité,
N'expliquait ce besoin précoce
D'un attentat froidement médité.
La colère ni la vengeance
N'armait son bras ; il n'avait pas enfin
L'àpre excuse de l'indigence,
Ni le conseil insensé de la faim.

Et je vis se tordant par terre
La chevrette et son jeune faon.
Chasseur, tu n'as donc pas de mère ?
Chasseur, tu n'as donc pas d'enfant ?

SAINT MATHIEU DE LA DROME.

Vous qui prédisez la tempête,
Vous qui domptez les éléments
Dans cinq ou six départements,
Double et triple prophète,
Nos cris iront-ils jusqu'à vous
Dans votre haut royaume ?
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous !

Vous qui parlez avec les astres
Comme on cause avec des amis,
Des ouragans qu'ils ont promis
Conjurez les désastres.
Quand ils auront frappé leurs coups,

Versez-nous votre baume.
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous!

La lune, votre confidente,
A fait des taches au soleil :
Dès lors, plus de printemps vermeil,
Plus d'année abondante.
Rendez leur saveur aux fruits doux,
Aux plantes leur arôme.
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous!

Vous dirigez les longs voyages
Des vents déchainés dans l'Éther ;
Vous êtes le vieux Jupiter
Assembleur de nuages.
La terre gravite au-dessous ;
Le ciel est votre dôme.
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous!

Il se peut bien qu'on vous ennuie
Par des souhaits compromettants :
Le blé demande le beau temps,
L'avoine veut la pluie.
Pour ne pas faire de jaloux,
Pesez bien chaque atome.
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous!

Oui, nous savons bien que nous sommes
Les fils incrédules d'Adam ;

Plus d'un de nous a lu Renan...
Ayez pitié des hommes!
Faites qu'au moins ils soient absous
S'ils ont chanté ce psaume :
Saint Mathieu de la Drôme,
Priez pour nous !

LES BOSSES DE GROS-JEAN.

Gros-Jean est venu sur son âne,
Ce matin, me montrer son crâne :
— J'ai là, dit-il, de tous côtés,
Des bosses ; vous qui savez lire,
Tâtez-les et me racontez
Ce que cela veut dire.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Entre les mains je prends sa tête,
Et du premier coup je m'arrête :
— Gros-Jean, voici la vanité :
Cette bosse ; palpez vous-même.
— Oui, monsieur, c'est la vérité,
Je m'admire et je m'aime.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici l'amour de la fortune :
Cette bosse est assez commune ;

Mais pour vous, paysans sensés,
C'est le vin, la viande et la michie.

— Non pas ; on n'a jamais assez
Tant qu'un autre est plus riche.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Tenez, en voici bien d'une autre :
L'ambition !... Quelle est la vôtre ?
D'avoir le foin dans vos greniers
Et la paix dans votre ménage ?

— Mais non : je serais volontiers
Maire de mon village.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici le jeu, l'amour... la gloire !
Oh ! maintenant je puis tout croire !
On n'en saurait jamais finir,
Si l'on voulait compter la somme
De soucis que peut contenir
La cervelle d'un homme !

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ?

LE 29 FÉVRIER.

HOMMAGE A ROSSINI.

Il est né dans notre patrie
(Nous sommes tous de Pesaro)
Un enfant que la loterie
A pourvu d'un bon numéro.
Son premier cri fut un dièze ;
La note n'était pas mauvaise :
L'oiseau préludait dans son nid.
Cet oiseau sera ROSSINI.

On sait d'une façon très-claire
Que, grâce à l'an bissextile,
Son dix-huitième anniversaire
Vient de sonner. Ainsi soit-il !
Il doit avoir eu pour nourrice
Quelque divine cantatrice
Par qui son berceau fut béni.
Cet enfant devint ROSSINI.

Il eut pour compagnon d'enfance
Un voisin de terre et de ciel,
Un peintre de quelque espérance
Que l'on appelait RAPHAEL.
Bien que distants de plusieurs lustres,
Tous les deux sont assez illustres :
Le premier est dans l'infini,
Le second a nom ROSSINI.

A six ans, il a fait *Armide*,
La *Gazza ladra*, le *Barbier*;
A sept ans, la *Semiramide*,
Toujours le vingt-neuf février.
Deux ans après, avec la France
Il signe un traité d'alliance ;
Vous savez ce qu'il a fourni...
Ce jeune homme a nom ROSSINI.

Alors il trouve que nous sommes
Trop exigeants pour les enfants.
Il a fait assez pour les hommes ;
Il se repose... il a neuf ans.
Il se met un doigt sur la bouche ;
Tout à coup le soleil se couche
Avant que le jour soit fini.
Ce soleil a nom ROSSINI.

Il ne faudrait pourtant pas croire
Qu'on fût satisfait en tout lieu
De voir toujours la même gloire
Aller toujours au même dieu.
Les esprits forts, hommes et femmes,
Hasardaient quelques épigrammes
Sur le signor Vacarmini.
Ce... signor était ROSSINI.

Et maintenant le jeune artiste
Vit en France au milieu de nous,
Simple immortel et pianiste,
Affable et fin, caustique et doux.
Quand chez lui le monde s'égare,
Dans sa chambre il fume un cigare

Ou compose un macaroni.
Ce gourmand a nom ROSSINI.

Le temps s'enfuit, le siècle marche ;
Plus d'un monument s'est usé.
Il a coulé tant d'eau sous l'arche ,
Qu'à la fin le pont s'est brisé.
Nous sommes partis ; bon voyage !
Les hommes passent d'âge en âge ;
Un seul de nous a rajeuni :
Celui-là sera ROSSINI.

LE FROID A PARIS.

Il faisait froid, le six janvier ;
Paris était gelé sur place ;
Le thermomètre Chevallier
Marquait dix degrés sous la glace.
Des employés dans leur bureau
Se chauffaient autour d'un grand poêle..
Et je pensais aux porteurs d'eau,
Qui sont mouillés jusqu'à la moelle.

Lès passants, laids à faire peur,
Agitaient leurs jambes rétives
Et lançaient des flots de vapeur
A l'instar des locomotives.
Des cache-nez d'un goût affreux
Laisaient voir des fronts bleus et rouges...
Et je pensais aux malheureux
Qui n'ont pas de feu dans leurs bouges.

Une élégante au pied cambré
Sur le sol battait la mesure ;
Son corps paraissait enterré
Dans le velours et la fourrure.
Ses yeux , soleils parisiens ,
Cachaient leurs rayons sous un voile...
Et je pensais aux bohémiens
Qui couchent à la belle étoile.

Près d'un hôtel passant le soir,
Je vis, se dressant sur les hanches,
Des cavaliers en habit noir
Danser avec des robes blanches ;
Ils bondissaient sur les planchers
Comme des bonshommes de liège...
Et je pensais à leurs cochers
Qui les attendaient sur leur siège.

Je rentrai chez moi tout transi ;
Mais, quel dénouement de théâtre !
L'amitié m'attendait ici ,
Un bon feu petillait dans l'âtre.
A ces deux intimes foyers
S'échauffa notre causerie...
Et nous pensions aux prisonniers
Qui sont là-bas en Sibérie !

CONSEIL A MARIE.

Vous avez confiance en moi ,
Dites-vous? C'est très-bien, Marie ;
J'y mettrai de la bonne foi.
De quoi s'agit-il, je vous prie?

Je vois deux chapeaux étalés
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :
Il faut choisir, et vous voulez
Que je sois juge en votre cause?

C'était bien la peine, vraiment,
D'interpeller un philosophe
Pour connaître son sentiment
D'une couleur ou d'une étoffe!

Le bleu, cela paraît certain,
Convient aux blondes, et le rose
Sert la blancheur de votre teint.
Mais si nous parlions d'autre chose?

Vous n'avez pas ces yeux profonds
Et cette tête intelligente
Pour amuser à des chiffons
L'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir
D'une femme économe et sage
De s'appliquer et de pourvoir
Aux menus besoins du ménage?

Travaux vulgaires, direz-vous ?
Mais votre grâce les amende ;
Quand le commandement est doux,
On bénit la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment
Des beaux-arts et des belles-lettres :
Soyez éprise follement
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs ?
Tant mieux : vous serez obligée
D'avoir pour vos menus plaisirs
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas
Si dispendieux qu'on le pense,
Et dans les miettes d'un repas
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité
Est un besoin des nobles âmes ?
Elle est femme, et sa chasteté
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... Mais votre esprit
Est ailleurs tandis que je cause.
Admettez que je n'ai rien dit,
Et choisissez le chapeau rose.

LES PÊCHES DE VIGNE.

1867.

Sur la lisière de la vigne
S'élève un modeste arbrisseau.
Un pécher qui coupe la ligne
Des ceps étagés au cordeau.
Il semble être là par mégarde ;
On ne recueille pas ses fruits.
Je m'interroge, et je regarde
Ce qu'il est et ce que je suis.

Le printemps fait monter la sève
Le long des rameaux conducteurs.
Avril paraît, le bourgeon crève ;
L'arbre a donné toutes ses fleurs.
Puis sa feuille taillée en flèche
Mesure l'ombre aux plants voisins.
Au vent du sud elle se sèche
Pour laisser mûrir les raisins.

Vient le mois d'août, le mois suprême
Qui convertit la sève en miel.
Le fruit mûr tombe de lui-même
Au pied de l'arbre paternel.
Les enfants, engeance maligne,
Par les chemins vont maraudant,
Et mordent aux pêches de vigne
Dont le sang jaillit sous la dent.

Ainsi végète, ainsi bourgeonne
L'arbuste où florit ma chanson ;
Il ne porte ombrage à personne ;
Ses fruits tombent dans leur saison.
Le premier venu les ramasse
Et se désaltère un instant :
Le bon Dieu m'a fait cette grâce,
Et je le bénis en chantant.

L'ÉTAMINE.

Sur la fleur qui se plait au champ
En son vol s'arrête l'abeille.
Une étamine, en se penchant,
Lui dit ce chant
Que le cœur murmure à l'oreille :

Prends mes parfums et bois mes pleurs,
Heureux insecte qui voltiges.
Mais n'as-tu pas pitié des fleurs,
Tes pauvres sœurs,
Que le sort attache à leurs tiges?

Écoute-moi : si plus d'un jour
Mes saveurs firent ton délice,
Si jamais tu connus l'amour,
Sois à ton tour
Ma confidente et ma complice.

Une secrète affinité
Pousse l'amoureuse étamine

Les pêches de vigne.

Sur la lisière de la vigne
S'élève un modeste arbrisseau,
Un pêcher qui coupe la ligne
Des ceps étiqués au cordeau.
Il semble être là par mégarde;
On ne recueille pas ses fruits.
Et s'interroge et se regarde
Ce qu'il est et ce que p'voit.

Le printemps fait monter la sève
Le long des rameaux conducteurs.
Avril parait, le bourgeon crève;
L'arbre a donné toutes ses fleurs.
Puis la feuille taillée en flèche
Mesure l'ombre aux plants voisins.
Au vent du Sud elle se sèche
Pour laisser mûrir les raisins.

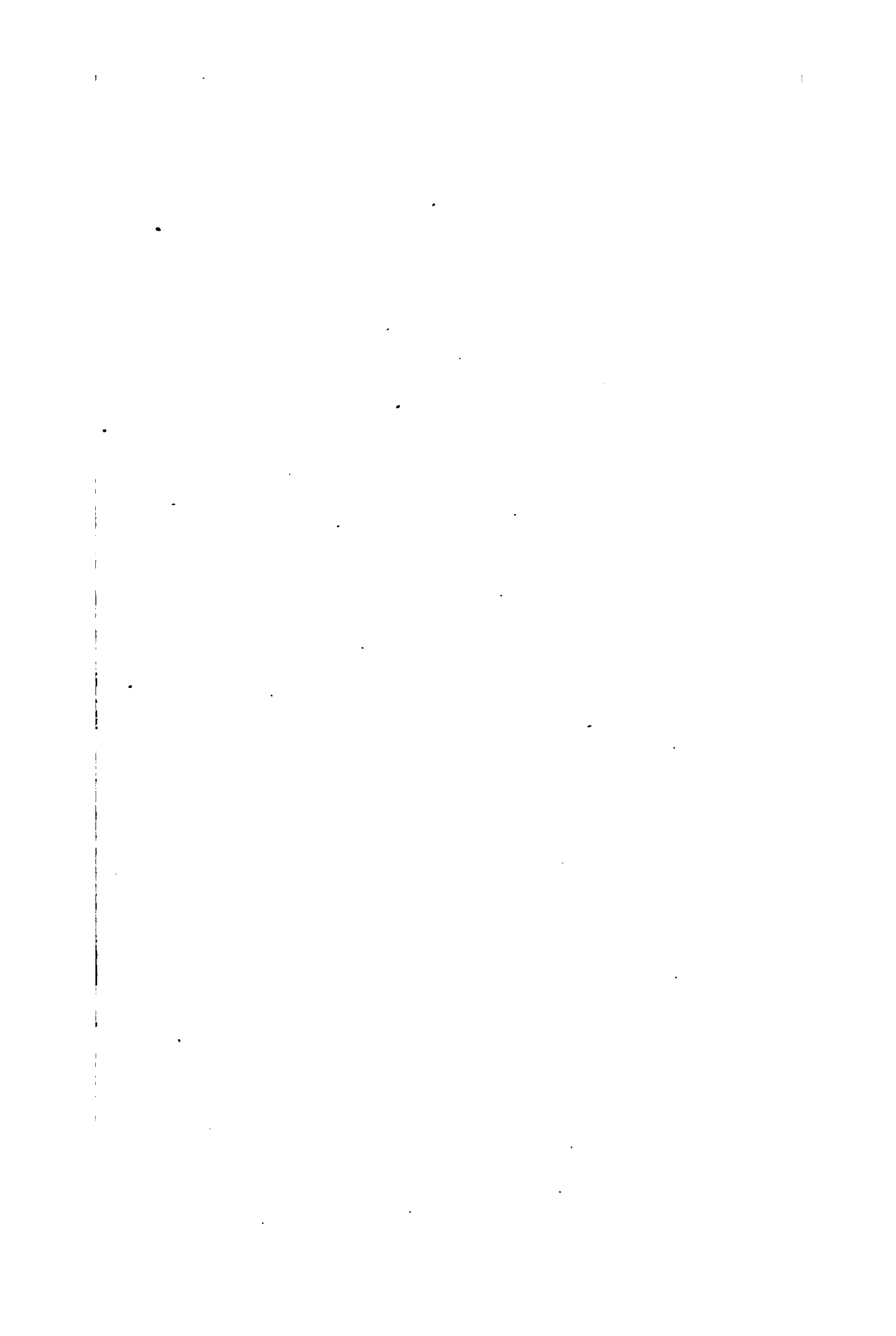
Vient le mois d'août, le mois suprême
Qui convertit la sève en miel.

.....

Le fruit mûr tombe de lui-même
Au pied de l'arbre paternel.
Les enfants, engeance malique,
Par les chemins vont maraudant,
Et mordent aux pêches de vigne
Dont le sang jaillit sous la dent.

Ainsi végète, ainsi bourgeoise
L'arbruste où florit ma chanson;
Elle ne porte ombre à personne;
Ses fruits tombent dans leur saison.
Le premier venu les ramasse
Et se désaltère un instant.
Le bon Dieu n'a fait cette grâce,
Et je la béni en chantant.

Madame



Vers le pistil déshérité
Dont la beauté
Par delà les monts se devine.

Vingt fois j'ai pris pour messager
Le vent.... Le vent est infidèle;
Il n'a jamais su diriger
Le corps léger
Que je confiais à son aile.

Et le pollen ne rencontrait
A la fin de sa course errante
Que l'épi, l'herbe ou la forêt,
Ou s'égarait
Sur quelque fleur indifférente.

Ma poussière se dispersait :
Emportes-en quelques parcelles
Dans le velours de ton corset,
Et pars.... Qui sait?...
Abeille, que n'ai-je tes ailes!

Sur chaque fleur va te poser,
Et si le sein de la plus belle
S'entr'ouvre comme pour puiser
Notre baiser,
Abeille, arrête-toi : c'est elle!

Je sens ce qu'elle a dû souffrir
A ma peine, qui fut amère.
Adieu. Puisses-tu la guérir!
Je vais mourir :
Qu'elle vive et qu'elle soit mère!

LA RETRAITE.

Elle m'a dit : « Fuyez la ville,
Cherchez le repos et l'oubli ;
Vous avez là-bas un asile
Où, comme l'étang immobile,
La vie est sans cours et sans pli. »

Et j'en ai cru mon doux prophète ;
Je suis parti, je suis venu
Me retremper dans la retraite,
Et le jardin me faisait fête
Comme s'il m'avait reconnu.

J'ai retrouvé ma vie ancienne ;
Les matins plus longs que les soirs,
Et la langue qui fut la mienne :
Il faut bien que je m'en souviene
Auprès de l'aire et des pressoirs.

C'est le rossignol qui m'éveille ;
Je cours éveiller le grillon.
Tout me consulte ou me conseille :
Travaille, me dit une abeille ;
Ne fais rien, dit un papillon.

J'écoute parfois la première,
J'imite souvent le second,
Et je m'en vais par la clairière
Faire ma halte buissonnière,
Comme un écolier vagabond.

Parfums choisis, grâce bénigne,
La nature a tout rassemblé,
La fleur des prés qui se résigne,
La fleur suave de la vigne
Et la fleur modeste du blé;

La rose qui dit la louange
Du rosier, roi de la saison,
Et le lis blanc, au cœur orange,
Qui prophétise la vendange
Trois mois après sa floraison.

Puis à mes rêves je m'attelle;
Ils vont devant et j'obéis.
Je réfléchis, je me rappelle :
Dieu ! si j'allais rencontrer celle
Qui m'exile dans mon pays!

Eh bien, je le dis, je le jure,
Non, le calme n'est pas ici !
L'amour m'a laissé sa morsure ;
Comme le fer dans la blessure,
J'emporte après moi mon souci.

Lis orgueilleux, roses vermeilles,
Soyez sans grâce et sans parfums ;
Raisins, descendez de vos treilles ;
Rentrez dans vos ruches, abeilles ;
Taisez-vous, oiseaux importuns !

Que tombe la neige annuelle,
Que se dépouillent les bois verts,
Et j'aurai ma saison nouvelle :
Il n'est pas de printemps loin d'elle ;
Auprès d'elle il n'est pas d'hivers !

L'AIGUILLEUR.

Celui qui compte les années
Des frêles humains,
Celui qui tient nos destinées
Entre ses deux mains,
Ce n'est plus Minos ni la Parque,
Ce n'est plus le fier potentat,
Le médecin ni le soldat :
Un autre dieu conduit la barque :

Aiguilleur, garde à toi!
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Garde à toi!) qui passe.

L'aiguilleur est l'intelligence
Du siècle nouveau ;
Il commande à la force immense
Du fer et de l'eau.
Gardien sévère de la ligne,
Il faut qu'il reste, en son emploi,
Infaillible comme la loi
Et grave comme une consigne.

Ne ris pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Ne ris pas!) qui passe.

Voyez-le quand le train accoste
Et quand il s'enfuit,

Exact à l'heure et fixe au poste,
Le jour ou la nuit.
Pour lui le sommeil est un crime ;
Un seul retard, un seul oubli,
Un seul.... et tout est accompli :
Un train va sombrer dans l'abîme.

Ne dors pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Ne dors pas!) qui passe.

Si parfois de ses camarades
Le joyeux essaim
Va par d'abondantes rasades
Fêter quelque saint,
Lui seul de ces poisons infâmes
Sait le danger, qu'il s'interdit.
Il ne boit pas, car il s'est dit
Que l'aiguilleur a charge d'âmes.

Ne bois pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Ne bois pas!) qui passe.

Voyageurs qui courez la France,
Aller et retour,
Saluez cette Providence
A trois francs par jour,
Qui tient le fil de vos chimères,
De vos espoirs, de vos tourments,
Les larmes de tous les amants
Et le cœur de toutes les mères.

Aiguilleur, garde à toi,
Aiguilleur, en place!
Voici le convoi
(Garde à toi!) qui passe.

LE LIVRE FAVORI.

Le livre de choix ou d'étude
Qu'on repasse par habitude
Et les yeux fermés à demi,
Celui qui semble de lui-même
Se rouvrir aux pages qu'on aime,
Ce livre-là, c'est un ami,

Un ami qui vous fait visite
Et qui, venant sans qu'on l'invite,
Jamais ne se montre importun.
On le déguste feuille à feuille,
Ainsi qu'un fruit mûr on le cueille,
On le hume comme un parfum.

Il n'exige pas qu'on l'admire;
Il vous instruit sans vous le dire,
Professeur indulgent et doux.
On sent l'écrivain dans le livre;
Il semble tout exprès revivre
Pour venir causer avec vous.

Il charme bien plus qu'il n'étonne;
Son orgueil n'offense personne,
Il vous maintient à sa hauteur.

On finit le vers qu'il commence ;
S'il ne l'avait écrit d'avance,
On croirait en être l'auteur.

D'autres veulent un grand théâtre ;
Il leur faut la foule idolâtre
Et les chaudes ovations.
Ils cherchent les routes nouvelles,
Et vous emportent sur leurs ailes
Vers les hautaines régions.

On veut les suivre dans l'espace ;
Le souffle manque, l'œil se lasse,
On retombe tout haletant.
On rentre au logis habitable,
Et l'on retrouve sur sa table
Le livre ami qui vous attend.

Nous ne vivons pas sur des cimes ;
Craignons les poètes sublimes
Gonflés de leurs propres efforts.
Ceux qui conviennent à nos âges,
Ce sont les simples et les sages,
Et non les puissants et les forts.

Pour moi, si l'on veut le connaître,
Celui que j'ai choisi pour maître,
C'est l'homme élégant et poli
Qui fuyait les cités malsaines,
Et qui m'invite avec Mécènes
Dans sa villa de Tivoli.

Je conviendrai, pour être juste,
Qu'il flattait un peu trop Auguste,

Et que trop large était son cœur ;
Mais il est maître en l'art de vivre ,
Et sa bonne humeur vous enivre
Ainsi qu'une vieille liqueur.

L'ESTOMAC.

Ce n'est pas tout de manger et de boire ,
S'il en faut croire
Certain dicton tourné comme un refrain.
Je n'en connais ni l'auteur ni la date ;
Est-ce Hippocrate ,
Ou Désaugiers, ou Brillat-Savarin ?

Voici ce dicton populaire
(C'est de l'homme que l'on parlait) :
« Dites-moi comment il digère ,
Et je vous dirai ce qu'il est. »

C'est en effet l'estomac qui te mène ,
Machine humaine
Qu'un grand ressort anime et fait mouvoir.
S'il marche mal, l'horloge la meilleure
Ne sait plus l'heure
Et prend toujours le matin pour le soir.

L'estomac dirige la tête ,
Et la pensée est un ruisseau
Qui prend sa source dans la bête
Pour se filtrer dans le cerveau.

Selon l'état du corps qui la voit naître,
Elle peut être
Triste ou riante alors qu'elle jaillit,
Pareille à l'eau qui va calme ou rapide,
Trouble ou limpide,
Selon le sol où s'est creusé son lit.

Connaissez-vous un hypocrite,
Un bilieux au teint cuivré?
Vous connaissez une gastrite
Dans un appareil délabré.

Les mécontents, les pointus et les aigres,
Espèces maigres,
Tristes engins, pauvres tempéraments;
L'ambition, la fureur des richesses,
Lourdes espèces,
Grands appétits et mauvais instruments!

Voyez au contraire cet homme
Qui rit et chante en un taudis,
Rouge et poli comme une pomme,
Il digère, je vous le dis.

Il sent toujours germer dans sa poitrine
La fleur divine,
Fleur de gaité qui s'ouvre avec le jour.
Il est heureux d'un rayon qui l'enivre,
Heureux de vivre,
Enclin au bien et dispos à l'amour.

Soignons ce précieux viscère
Comme la prunelle des yeux :
Le rétablir, c'est nécessaire ;
L'entretenir, cela vaut mieux.

Certain mari, gouverné par sa femme,
Un jour réclame
L'autorité, signe d'échauffement!
Un purgatif rétablit l'équilibre,
Et, l'esprit libre,
Il redevient mouton en un moment.

L'estomac, c'est l'homme lui-même;
C'est par là qu'on nous a légué
L'esprit malsain et le teint blême,
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :

« Mon camarade,

Lui dis-je alors, te voilà bien joyeux? »

Il répondit dans sa trille légère :

« L'oiseau digère

Mieux que personne; il doit donc chanter mieux. »

LE PORTRAIT DE TOINON.

Voici le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

C'est la fille la plus blonde
Du monde.
Voulez-vous savoir son nom?
Toinon.

Sa chevelure indocile
Oscille
Comme le seigle mouvant
Au vent.

Son nez plein de hardiesse
Se dresse.
Elle a des petits yeux gris
Souris,
Avec un reflet étrange
D'orange,
Où se glisse un rayon pur
D'azur.

Ses lèvres semblent deux fraises
Fort aises
De voir les perles qui sont
Au fond ;
Et deux petites fossettes
Sont prêtes
A rire au premier bon mot
D'un sot.

Sur sa peau limpide éclate
L'agate,
Et, sous les tissus discords,
Son corps
Souple comme un cou de cygne
S'indigne
De l'étreinte des corsets
Français.

Elle a des pieds ridicules ;
Ses mules

Chausseraient au plus deux doigts
Chinois,
Et quand sa main élégante
Se gante,
On la pourrait d'un baiser
Toiser.

Elle est bien la plus mignonne
Personne
Et l'esprit le plus étroit
Qui soit.
Elle n'a pas deux idées
Soudées
Dans son tout petit cerveau
D'oiseau.

Elle n'a jamais pu suivre
Un livre
Jusqu'au troisième feuillet
Complet.
Travailler, comme la pluie,
L'ennuie;
Réfléchir, pas ne le peut
Qui veut.

Entreprend-elle un ouvrage?
Courage!
Vos doigts sont de si gentils
Outils!
Mais, crac! son aiguille lasse
Se casse,
Ou son petit dé d'enfant
Se fend.

Elle ne fait rien qui vaille
Et bâille,
En arrangeant, le matin,
Son teint,
Et puis, comme une alouette,
Caquette,
Quand on est dans son boudoir,
Le soir.

Elle dit des fariboles
Si folles,
Qu'on les répète parfois
Au bois;
Mais elle en rit la première,
Bien fière
De montrer ses dents et ses
Succès.

Elle pleure une romance
Immense,
Rien que pour montrer qu'elle a
Le *la*.
Elle crie un air à boire,
Histoire
De faire apprécier, chut!
Son *ut*!

Bref, elle est inimitable
A table;
Mais si jamais, quelque jour,
L'amour
Entrait chez cette poupée
Drapée

Dans des flots de falbalas
Lilas,

Adieu, rire, chansonnettes,
Fossettes,
Cheveux, propos et regards
Épars!

Voyez-vous cette amoureuse
Pleureuse,
Qui n'eut jamais de chagrin
Un grain!

Sa naïveté frivole
S'envole;
Le coloris de son teint
S'éteint;
Elle n'est plus qu'une bonne
Personne.
Eh bien, malgré tout cela,
Voilà....

Voilà le portrait fidèle
De celle
Qui prendra, j'en ai bien peur,
Mon cœur.

LE RENDEZ-VOUS.

Le matin de sa fraîche haleine
Parfume les monts et la plaine;
Je pars lesté et joyeux.
Où je vais, faut-il vous le dire?

Je vais.... tous ceux qui savent lire
Le liront dans mes yeux.

Oui, buissons qui bordez la route,
Et d'où s'épanche goutte à goutte
L'humidité des nuits;
Oui, fleurs avides de lumière,
Ruisseau qui cours à la rivière,
Soleil qui me conduis,

Humble mousse et chêne superbe,
Insectes de l'air et de l'herbe,
Ne devinez-vous pas,
Gais pinsons fêtant la verdure,
Joie ou larmes de la nature,
Qu'on nous attend là-bas?

L'amour est dans l'air que j'aspire;
Il est bien mieux dans son sourire.
Dans ses cheveux flottants.
Vingt fois j'ai compté la distance;
Je n'ai que deux heures d'avance;
Arriverai-je à temps?

O mon cœur, tâchez de vous taire :
Le voici, le bois solitaire
Où doucement je vais.
Elle ne peut encor m'attendre....
Est-ce une erreur? je crois entendre....
C'est toi!... Je le savais.

Je te sens expirer et vivre;
Entre mes bras tu tombes ivre
D'amoureuse langueur.

Restons unis dans cette fièvre,
La lèvre parlant à la lèvre,
Et le cœur sur le cœur!

Que dis-tu? Quoi? L'heure s'achève?
Partir! Mais c'était donc un rêve?
Déjà tu disparaissais?
Tu ne parles plus.... je t'écoute,
Et tout seul je reprends ma route.
Courts plaisirs, longs regrets!

Le corps s'en va, l'âme demeure;
La part qui reste est la meilleure :
Elle n'est plus à moi.
Dans mon exil comment vivrai-je?
Que l'heure trop lente s'abrège!
Deux jours, deux jours sans toi!

Temps jaloux, faudra-t-il sans cesse
Qu'on se plaigne de ta vitesse
Dans la prospérité?
O vieillard, agite ton aile;
Je vais vivre deux jours loin d'elle,
Deux jours, l'éternité!

CHEVEUX NOIRS ET BLANCS.

J'avais vingt-cinq ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maîtresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus noire tresse.

Tout en la coupant, je fus bien forcé
De voir, non sans peine,
Plus d'un fil d'argent qui s'était glissé
Dans ma pure ébène.
Alors je me dis : Un amant discret
Ferait à sa belle
Un don qui toujours le rappellerait,
Sans danger pour elle.
Chaque cheveu blanc fut pris à son tour,
Et, la moisson faite,
J'offris ce présent à ma belle, un jour,
Le jour de sa fête.

J'avais cinquante ans, j'étais amoureux,
Et pour ma maitresse
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,
La plus blanche tresse.
Tout en la coupant, je vis d'un côté,
Non sans quelque gloire,
Plus d'un cheveu brun encore incrusté
Dans mon pur ivoire.
Alors je me dis : Un amant discret
Ferait à sa belle
Un don qui toujours le rappellerait,
Sans danger pour elle.
Je pris un par un chaque cheveu noir,
Et, la moisson faite,
J'offris ce présent à ma belle, un soir,
Le soir de sa fête.

Ces doux souvenirs écrits en cheveux,
La même personne
Tous deux les reçut, les garda tous deux.
Cela vous étonne?

Le temps est passé de la floraison
Argentée ou noire ;
L'automne a détruit ma double toison
D'ébène et d'ivoire.
Mais nous possédons quelque chose là
Que rien ne déflore :
Un cœur bien donné, qui jadis parla,
Qui bégaye encore.
Et nous revoyons nos jours et nos soirs,
La vendange faite,
Et mes cheveux blancs et mes cheveux noirs,
Quand revient sa fête.

THOMAS ET MOI.

Lors des noces de ma cousine,
Au chant du coq je suis parti
Pour Saint-Flour, la ville voisine,
Avec Thomas, mon apprenti.
Je me dis : Ce bon camarade,
Vais-je le rendre assez content !
Il était bien un peu malade ;
Mais moi, j'étais si bien portant !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Nous allâmes à la mairie,
Puis à l'église, en nous suivant

Comme un piquet d'infanterie,
Thomas derrière et moi devant.
Ensuite, on revint chez l'épouse ;
Nous étions mis, il fallait voir !
Thomas avait gardé sa blouse,
Mais moi, j'avais mon habit noir.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Puis on fit un repas sortable ;
On mangeait tant qu'on en pouvait ;
Nous étions tous assis à table,
Hormis Thomas, qui nous servait.
Un chacun avait sa serviette,
Chacun son verre à plusieurs fins ;
Thomas s'enivrait de piquette ;
Mais je buvais de si bons vins !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Nous fumâmes de gros cigares,
Pour faire plaisir à Thomas,
Qui, voyant nos mines bizarres,
S'amusait et ne fumait pas.
Bref, nous fîmes telle ripaille
Que la nuit ne vint qu'au matin.
Thomas fit son lit dans la paille ;
Moi, je dormis dans du satin.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi!

Puis on s'embrassa tous en ronde,
Hormis Thomas, mon apprenti,
Qui convint que jamais au monde
Il ne s'était tant diverti.
Puis chacun reprit sa monture,
Les invités, les mariés;
Moi, je revins dans ma voiture,
Et Thomas revint sur ses pieds.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi!

DEMAIN.

Jour attendu, jour près d'éclore,
Que l'aube prochaine colore
D'un rayon d'or et de carmin,
Espérance donnée à l'homme,
Quel est le nom dont on te nomme?
Demain.

Hier a passé comme un songe;
Aujourd'hui paraît et se plonge
Dans le néant du gouffre humain.

Mais toi qui nais pour disparaître,
Tu disparaîtras pour renaître,
Demain.

Dans les plis flottants de ton voile,
Tu portes la brillante étoile
Qui marque le bout du chemin.
Mais tu pâlis à la lumière
Comme l'étoile matinère,
Demain.

Le jour vient, la vision passe;
Une autre se dresse en sa place,
Souriante et tendant la main.
Mais quand on approche du terme,
La main se tourne et se referme,
Demain.

Demain, toi seul peux faire accroire
Que le repos, l'or et la gloire
S'unissent dans un doux hymen.
La jeunesse ardente t'implore,
Et le vieillard t'espère encore,
Demain.

Promets à d'autres tes largesses;
Je demande que tu me laisses
L'héliotrope et le jasmin.
Ce sont les fleurs qu'elle préfère,
Et c'est demain l'anniversaire,
Demain.

LE FANTASSIN.

Le fantassin est le soldat
Qui porte une arme sur l'épaule,
Autant par goût que par état;
C'est le fils de la Gauie.
Sur ses jarrets il va d'aplomb,
Le corps dispos et l'âme nette;
Il a de la poudre et du plomb,
Il a sa baïonnette.

Le cavalier
Cherche à briller.
Le fantassin, petit de taille,
Est celui qui gagne bataille.

Le fantassin a bien appris
Dans quelque vieux livre d'histoire
Que c'est à pied, en tout pays,
Que marche la victoire.
Faut-il grimper de bas en haut
Sous les grélons de la mitraille,
Passer ravin, donner assaut,
Franchir fosse ou muraille?

Le cavalier
Reste au quartier.
Le fantassin au pied agile
Est celui qui force une ville.

Le fantassin n'a pas besoin
D'un serviteur qui le gouverne :

Ce n'est pas l'avoine et le foin
Qu'on mange à la caserne.
Son fournement est un peu lourd ;
Mais dans son sac il porte l'arche ;
Ce n'est pas un torrent qui court,
C'est un rocher qui marche.

Le cavalier
Fait son métier.
Le fantassin, soldat modèle,
Est celui qui prend citadelle.

Le fantassin, dans ses amours,
Est toujours discret et modeste ;
Il est pudique en son discours
Et timide en son geste.
Il obtient des succès flatteurs
Sans traîner une sabretache,
Sans prendre des airs séducteurs,
Sans friser sa moustache.

Le cavalier
Veut essayer.
Le fantassin au cœur sensible
Est celui qui touche la cible.

Le fantassin, avec raison,
N'a pas l'uniforme qui brille ;
Il n'est pas de grande maison ;
Le peuple est sa famille.
Son régiment sera toujours
L'unique blason de sa race.
Sonnez, clairons ; battez, tambours :
C'est le drapeau qui passe !

Le cavalier
Perd l'étrier.
Le fantassin détruit ou fonde.
C'est celui qui mène le monde.

LE CAVALIER.

Alerte, cavalier, alerte!
La trompette, avant le soleil,
A sonné le réveil.
Alerte!
La campagne est calme et déserte;
Le brouillard blanchit le sentier;
L'oiseau dort, le lièvre est au gîte;
L'homme seul se lève et s'agite.
Alerte, cavalier!

En selle, cavalier, en selle!
Ton cheval a flairé là-bas
La poudre des combats.
En selle!
Comme à la jeune demoiselle
Il lui faut bijoux et collier.
Il obéit à la syllabe,
Il sait le français et l'arabe.
En selle, cavalier!

En plaine, cavalier, en plaine!
Les talus et les chemins creux
Sont bons pour les peureux.
En plaine!

Tu bois l'air à poitrine pleine ;
Franche course et franc étrier !
Guerriers qui craignent les entailles,
Restez cachés sous vos murailles.
En plaine, cavalier !

Fourrage, cavalier, fourrage !
Il te faut nourrir bien ou mal
Le maître et l'animal.

Fourrage !
Toutes les femmes du village
Vont pourvoir à ton râtelier.
Elles ont toujours le cœur tendre :
Elles donnent ou laissent prendre.
Fourrage, cavalier !

Galope, cavalier, galope !
Tes aïeux, à cheval aussi,
Ont passé par ici.
Galope !
Ils ont fait le tour de l'Europe.
Pour connaître le monde entier,
Il fallait inventer l'Afrique,
La Cochinchine et le Mexique.
Galope, cavalier !

Au sabre, cavalier, au sabre !
L'ennemi, qui te croyait loin,
Est tapi dans son coin.
Au sabre !
Ton cheval résiste et se cabre ;
Dans ses flancs enfonce l'acier.
Il bondit pieds par-dessus tête.

Adieu, carré, besogne est faite!
Au sabre, cavalier!

Victoire, cavalier, victoire!
Tu ramènes au camp lointain
Prisonnier et butin.

Victoire!

Le soleil se couche en sa gloire.
Sois humain pour ton prisonnier;
Songe au ciel, écris à ta mère :
Un mot là-haut, un mot sur terre.
Victoire, cavalier!

LES MALHEUREUX.

Il vient de frapper à ta porte,
M'as-tu dit, l'âpre visiteur
Qui s'abat où le vent le porte
Et que l'on nomme le Malheur.
Le Malheur? Ami, tu blasphèmes;
Alors que diras-tu de ceux...
Ah! nous pensons trop à nous-mêmes :
Pensons aux malheureux.

Faut-il que ta voix m'importune
Des peines que nous souffrons tous,
Quand de ta mauvaise fortune
Tant de pauvres seraient jaloux?
Le pain manque-t-il à ta bouche?
Ton foyer est-il ténébreux?
Le froid est dur, la faim farouche :
Pensons aux malheureux.

Parmi tes compagnons de route,
Tu vois ceux qui sont devant toi ;
Quelques-uns arrivent sans doute :
Sais-tu combien ? Sais-tu pourquoi ?
D'autres disputent aux orages
Leurs navires aventureux ;
Mais as-tu compté les naufrages ?
Pensons aux malheureux.

Nous pâtissons par notre faute,
Lorsque nous voulons nous hausser.
C'est l'âme qu'il faut porter haute,
Ce sont les yeux qu'il faut baisser.
Ainsi, pour la riche insolence
Tu deviendras moins rigoureux,
Et plus sensible à l'indigence :
Pensons aux malheureux.

Médite bien la parabole
D'un vieux prêtre mahométan :
Il donnait toujours une obole
Qui renaissait au même instant.
Donne l'obole du derviche :
Si tu peux être généreux,
Ne seras-tu pas assez riche ?
Pensons aux malheureux.

LE COCHER DES GRÈVES.

A Paris, dans le temps des grèves,
J'appris un peu tous les états ;
On fait faire par des élèves
Ce que les maîtres ne font pas.

Aussi d'étranges aventures
De ma vie ont marqué le cours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Aigle d'un petit séminaire
Où j'avais tous les premiers prix,
Je fus envoyé par mon maire
Dans un collège de Paris.
C'est là qu'à force de tortures
J'obtins deux prix au grand concours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Je devins bachelier ès lettres,
Licencié, mais sans emploi ;
J'étais aussi fort que mes mattres
Qui n'étaient pas plus forts que moi.
Dans les vieilles littératures
J'aurais pu faire aussi mon cours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'entrai dans la chapellerie,
A la grève des chapeliers ;
Je fus dans la carrosserie,
A la grève des carrossiers.
J'ai de pavés et de toitures
Fourni la ville et les faubourgs.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'ai subi bien des épigrammes ;
Mais, sans accident, j'ai conduit

Bien des messieurs chez bien des dames,
Au tarif de jour et de nuit.
J'ai fait parfois des conjectures
Qui n'aboutissaient pas toujours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Les cochers ont repris leur siège ;
On m'a mis à pied sans regret :
Phaéton fond comme la neige
Sitôt qu'Apollon reparait.
Les plus hautes magistratures
Ont leurs allers et leurs retours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Si maintenant je me repose,
Je ne suis pas encore au bout :
Quand on n'est pas bon à grand'chose
On peut se croire propre à tout.
J'ai pour toutes les conjonctures
Préparé mon petit discours :
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

J'aurai des harangues choisies
Quand se tairont les avocats ;
Je ferai protêts et saisies
Quand les huissiers n'en feront pas.
J'embrouillerai des procédures
Durant la vacance des cours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Quand chômeront les journalistes
Je fabriquerai des journaux,
Des râteliers, quand les dentistes,
Et quand les peintres, des tableaux ;
Des chansons et des ouvertures,
Quand chômeront les troubadours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

Si par hasard (mais c'est un rêve)
Les sénateurs et députés
S'entendaient pour se mettre en grève,
On me verrait des deux côtés.
Bref, toutes les grèves futures
Peuvent compter sur mon concours.
Lors de la grève des voitures
Je fus cocher pendant huit jours.

LES CHAUSSETTES.

Ce matin même, en m'habillant,
Dans mon armoire de bois blanc
J'ai voulu prendre des chaussettes.
Fi ! que mon linge est mal tenu !
Voyez cet orteil demi-nu
Qui passe entre deux aiguillettes !

Chaussettes, je vous reconnais.
Certain soir, je me promenais
Dans un bois que je me rappelle.
Un colporteur, à pas de loups,

Vint à passer auprès de nous,
De nous... car j'étais avec elle.

Le colporteur était subtil ;
« Ça, mes amoureux, nous dit-il,
Me ferez-vous pas vos emplettes ? »
Nous répondimes : « Pourquoi pas ? »
Pour elle j'achetai des bas ;
Elle prit pour moi des chaussettes.

Comme elle était jolie alors !
Un parfum sortait de son corps ;
Et quelle taille était la sienne !
Plus d'un passant, sur le chemin,
Disait, après mûr examen :
« Voyez la belle Italienne ! »

— Italienne ? Vous riez :
Voyez ces mains, voyez ces pieds !
D'où cela vient-il, je vous prie ?
Pour moi, si l'on veut le savoir,
Mon ciel est là dans son œil noir,
Et ses deux bras sont ma patrie. »

Que je l'aimais ! que je l'aimais !
Son esprit avait des sommets
Où son cœur seul pouvait atteindre.
Sa beauté, comme le soleil,
M'inondait d'un rayon vermeil :
Tous nos amis voulaient nous peindre.

Que de courses à travers champs !
Quel amour des soleils couchants,
Quelle fureur de paysages !

Nous partions bras dessus dessous
Et nous allions droit devant nous ;
Nous étions fous... nous étions sages !

Hélas ! que suis-je maintenant ,
Lorsque je pleure en revenant
Sur des aventures passées ?
Nos sempiternelles amours
Ont fait ce qu'elles font toujours...
Et mes chaussettes sont percées.

LES DEUX OMBRES.

Un soir, au bord du Styx ou du Cocyte,
Deux morts cherchant leur dernier gîte
Se disposaient à passer l'eau.
L'un emportait une sacoche pleine
Qu'il dissimulait, non sans peine,
Dans un des plis de son manteau.

L'autre glissait comme l'eau sous une arche ;
Rien ne pouvait gêner sa marche,
Ni le manteau, ni le trésor.
Caron de loin aperçut les deux ombres,
Et traversant les vagues sombres,
Il les joignit d'un seul essor.

« Toi le premier, dit-il à l'homme riche ;
Mais ce n'est pas ici qu'on triche :
Laisse ton argent sur le bord.

Caron n'est pas le nocher du Pactole ;
Il ne te prendra qu'une obole
Pour te conduire jusqu'au port. »

L'avare alors jette des cris de rage ;
Il répand son or sur la plage
Et se livre enfin à Caron ,
Qui sans effort pousse sa barque au large ,
Aborde, dépose sa charge ,
Et revient d'un coup d'aviron.

« Est-ce mon tour ? dit le pauvre. — Sans doute.
— Eh bien, partons. En barque ! en route !
Merci, Caron ; embrasse-moi ! »
En débarquant, il trouve sur l'arène
Une sacoche toute pleine :
« Prends, dit Caron ; tout est pour toi.

— Pour moi, de l'or ? répond le pauvre hère :
J'en eus ; il ne m'en souvient guère ,
Gaiement je me suis ruiné.
— Prends donc, te dis-je ! Il faut que tout s'inscrive :
On retrouve sur cette rive
L'or que sur l'autre on a donné. »

Caron n'est plus ; autre temps, autres fables.
Nous changeons nos dieux et nos diables ;
Mais la vérité ne meurt pas.
Conservons-en la croyance féconde :
Nous trouverons dans l'autre monde
Ce que nous donnons ici-bas.

LA COMPLAINTÉ DU GRAND PRUSSIEN.

1866.

C'est un grand pays que la Prusse,
Bien qu'elle soit un peu trop Russe :
C'est là, chez un peuple allemand,
Affaire de tempérament.

Elle possède son grand homme ;
Vous savez comment il se nomme :
Monsieur le comte de Bismark :
Cela rime avec Danemark.

Il a vu dans cette assonance
Un décret de la Providence
Qui rendait son règne certain
Dans le Sleswig et le Holstein.

C'est lui qui mène le royaume ;
Il mène aussi le roi Guillaume,
Le même qui fut libéral
Quand il était prince royal.

C'est le plus hardi des ministres ;
Il tient lui-même ses registres,
Et prend de son autorité
Un budget qui n'est pas voté.

Il se disait que l'Italie,
Grâce à Cavour, s'est accomplie,
Et qu'il pourrait... Mais des Cavour,
Il ne s'en fait pas un par jour.

Certe, il a de vastes idées ;
Mais pour qu'elles soient fécondées,
C'est peu de gouverner son roi,
Il faut avoir un peuple à soi.

Avant de se mettre en campagne,
Il a convoqué l'Allemagne,
Jugeant que pour faire un bon coup
Il est prudent d'être beaucoup.

Achille appelle Diomède :
L'Autriche est venue à son aide.
Étant deux grands contre un petit,
Ils se sont mis en appétit.

Avec nombreuse infanterie,
Cavalerie, artillerie,
Ils ont pris Düppel et Rensbourg,
Soi-disant pour Augustenbourg.

Puis ils se sont dit : Pour les rendre,
Autant valait ne pas les prendre ;
Et, se partageant le gâteau,
Chacun a choisi son morceau.

On était d'accord pour la guerre ;
Mais pour la paix on ne l'est guère :
Quand on arrive au résultat,
Nul n'est content de son état.

Bismark a dit : « Je suis prophète ;
Donc que ma volonté soit faite.
J'aurai pour moi le droit canon. »
L'Autriche a répondu : « Mais, non. »

Là-dessus on lève des troupes ;
 Le feu va se mettre aux étoupes.
 « C'est vous ! dit Bismark en courroux.
 — Mais non, répond Mensdorff, c'est vous ! »

Le public, qui voit bien les choses,
 Commence à rire de leurs gloses :
 Pourquoi lever tant de soldats,
 Puisque vous ne vous battez pas ?

Rédigez force protocoles ;
 Vous pouvez agir en paroles
 Et vous traiter du haut en bas,
 Puisque vous ne vous battez pas.

Tout finit par des chansonnettes ;
 Rengainez donc vos bâtonnettes,
 Monsieur le comte de Bismark,
 Vous n'aurez pas le Danemark.

.

Celui qui fit cette plainte
 Croyait que la justice est sainte,
 Que le cri de l'humanité
 A quelque droit d'être écouté.

Le droit nouveau, c'est la conquête
 Peuples germains, baissez la tête !
 Meunier, on t'a pris ton moulin.
 Où sont les juges de Berlin ?

TU NE COMPRENDS PAS.

Tu ne comprends donc pas
Que ton regard est ma lumière,
Et que si parfois ta paupière
S'égare sur un autre, hélas!
Je sens un froid qui me pénètre,
Le doute envahit tout mon être?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que ta voix est mon harmonie,
Que si ta parole bénie
Sur un autre tombe tout bas,
Je voudrais tarir sur tes lèvres
La musique dont tu me sèves?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que ton sourire est ma caresse,
Et que si parfois il s'adresse
A qui que ce soit ici-bas,
Ce m'est une mortelle injure
Que je te dois et que j'endure?
Non, tu ne comprends pas.

Tu ne comprends donc pas
Que tes yeux, ta voix, ton sourire
Sont l'air vital que je respire?

Et ces biens que tu me donnas,
Tu ne peux les prêter à d'autres,
Car ils sont miens, puisqu'ils sont nôtres...
Mais tu ne comprends pas.

CATHERINE.

Mes frères sont là-bas,
Qui font tourner la roue à bras
Ou la meule.
Et moi, dans la maison,
Je demeure, comme en prison,
Toute seule.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

Mes parents, tout le jour,
Restent aux champs jusqu'au retour
De l'étoile.
Moi, je couds les habits
Pris dans la toison des brebis
Ou la toile.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

Je chantais autrefois
Comme les merles dans les bois.

A cette heure,
Je les entends chanter
Sans désir de les imiter,
Et je pleure.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

Mes cheveux vont blanchir;
Mais à quoi sert de réfléchir?
J'étais blonde.
Je n'en ai pas juré;
Mais jamais plus je n'aimerai
Dans ce monde.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez mon aiguille.

Allez, allez, mes sœurs,
Aspirer, sous la haie en fleurs,
L'aubépine.
Et vous, restez ici
A ressasser votre souci,
Catherine.

Petit Pierre, pourquoi...
(Je suis fille)
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?
Courez, mon aiguille.

LA GLORIEUSE.

Elle était devant son miroir,
Lissant le double bandeau noir
De sa chevelure soyeuse ;
Elle dit d'un ton dédaigneux :
« Comment trouvez-vous mes cheveux ? »
La glorieuse !

« On m'a dit souvent que mes yeux
Sont aussi profonds que les cieux,
Surtout quand je suis sérieuse.
Voulez-vous vous en assurer ?
Tâchez de me faire pleurer. »
La glorieuse !

« Pour ma bouche, c'est différent ;
Je n'ai d'orgueil en la montrant
Que les jours où je suis riense.
Mes dents ont des reflets nacrés ;
Faites-moi rire, vous verrez. »
La glorieuse !

« Et puis, ne remarquez-vous pas
La blancheur mate de mon bras,
Et cette ligne harmonieuse
Qui va de l'épaule au menton,
Beauté de sculpteur, me dit-on ? »
La glorieuse !

« Vous n'avez non plus jamais dit
Que j'ai le pied petit, petit,
Que ma taille est délicate.
Je n'en tire pas vanité ;
Mais on me l'a tant répété ! »
 La glorieuse !

« Si vous n'êtes pas fou de moi,
Je ne puis comprendre pourquoi.
Répondez, je suis curieuse.
Me trouvez-vous quelque défaut ? »
Alors, je m'écriai tout haut :
 « La glorieuse ! »

« Oui, glorieuse, c'est cela !
Il me faut, sous ce titre-là,
Une chanson vive et joyeuse ! »
Pendant deux jours j'ai résisté,
Et le troisième, j'ai chanté :
 « La glorieuse. »

CHANT D'AMOUR.

O vous qui fûtes à ma vie
Ce qu'aux aveugles est le jour,
Je voudrais, selon votre envie,
Que vers vous mon âme asservie
S'exhalât dans un chant d'amour.

Parmi les langues les plus douces,
Je choisirais des mots bénis,
Tendres comme les jeunes pousses,

Et plus délicats que les mousses
Dont les oiseaux tissent leurs nids.

J'emprunterais à la musique
Ses accords les plus caressants,
Aux ruisseaux leur note rustique,
A la mer son vaste cantique,
Aux ramiers leurs plaintifs accents.

J'emprunterais à la peinture
Son azur et son vermillon,
Au printemps sa jeune verdure,
Son duvet à la pêche mûre,
Sa poudre d'or au papillon.

J'irais partout comme l'abeille
Prendre son miel à chaque fleur,
Cueillir ce qui flatte l'oreille,
Ce qui charme, ce qui réveille
L'odorat, les yeux ou le cœur.

Et je dirais : « Je vous adore,
Je vous aime et n'aime que vous. »
Mais ce n'est pas assez encore ;
Il faudrait des mots que j'ignore,
Des mots plus chastes et plus doux.

L'OISEAU EN CAGE.

J'écoutais de ma fenêtre
Un oiseau qui fredonnait ;
C'était un merle peut-être,
Ou peut-être un sansonnet.

Il m'éveillait dès l'aurore,
Je l'entendais jusqu'au soir ;
La nuit il chantait encore,
Et je ne pouvais le voir.

Lors, je dis au chanteur sombre :
« Tous les jardins sont fleuris,
Tous les bosquets sont pleins d'ombre :
Pourquoi rester à Paris ?

« Ici, la feuille est flétrie
Au premier souffle d'été ;
Va goûter dans ta patrie
L'air pur de la liberté. »

J'en aurais dit davantage ;
Un soupçon vint m'arrêter :
Sans doute il était en cage...
Mais alors, pourquoi chanter ?

BLONDE ET BRUNE.

Pour l'amour d'une blonde
J'ai fait bien des faux pas.
Les beautés de ce monde
A mes yeux n'avaient pas
D'appas.
Elle est plus enivrante
Que la chaleur du ciel ;
Elle est plus transparente
Que l'ambre et que le miel.
Elle porte à la tête

Comme un coup de marteau ;
Elle vous rend plus bête
Que la mouche ou l'oiseau
Dans l'eau.

Je pris sa taille ronde
Avant d'avoir vingt ans :
Pour l'amour de ma blonde,
Que j'ai perdu de temps !

Pour l'amour d'une brune
J'ai fui le cru natal ;
Sur le cours de la lune
J'ai mis mon capital
Total.

C'est une Bourguignonne ;
Elle est plus belle à voir
Qu'un nuage d'automne
Dans la pourpre du soir.
Aucune fleur ne pousse
Plus de parfums dans l'air ;
Sa chaleur est plus douce
Que le feu vif et clair,
L'hiver.

Son teint, comme la prune,
Est bleuâtre et changeant :
Pour l'amour de ma brune,
Que j'ai mangé d'argent !

Ces deux sœurs nonpareilles,
Belle nuit et beau jour,
Habitaient des bouteilles
Où je bus tour à tour
L'amour.

Sur les dents m'a mis l'une,
Et l'autre sur le flanc ;
Le vin rouge est ma brune,
Ma blonde est le vin blanc.
Allez, brune, allez, blonde :
Vos charmes sont menteurs.
Je ne suis plus du monde ;
Emportez vos faveurs
Ailleurs.
Je fais économie
De temps et de santé,
Pour l'amour de ma mie
Qui ne m'a rien coûté.

LE CONSTRUCTEUR.

Il a plu longtemps dans les monts ;
La rivière jaune et gonflée
Emporte débris et limons
Du haut pays à la vallée.
C'est un torrent ; dans sa fureur
Il a fait la plaine déserte ;
Adieu l'espoir du laboureur,
Le pré mûr et la moisson verte !
C'est un ruisseau vaseux et lourd
Qui va rasant les édifices,
Se détourne, s'égare et court,
Laisant partout ses immondices.
C'est la ruine ; et cependant,
Aucune digue, nul obstacle :

L'homme s'arrête regardant
La nouveauté d'un tel spectacle !

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Ce torrent profond et puissant,
C'est la décadence et la honte,
C'est le goût français qui descend,
C'est le goût barbare qui monte ;
C'est le naufrage et le tombeau
D'un esprit qui fit notre gloire.
Ce qui fut bien, ce qui fut beau
N'est plus qu'un thème dérisoire.
Notre bon sens n'oppose rien
Au flux fatal qui nous dirige ;
Pas un accord des gens de bien !
Le gouffre donne le vertige.
Le riverain naïf s'endort,
Les yeux fermés à la lumière ;
Il ne voit pas le flot qui mord
Le sol où s'assied sa chaumière.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

Puisque nous sommes envahis
Par ces gaités et ces tristesses
Qui déshonorent un pays
En le façonnant aux bassesses ;
O France, puisque tes enfants
N'ont plus un mépris qui te venge
Pour ces histrions triomphants,
Pour ces conquérants de la fange ;
Puisque cet art, cet art nouveau,
Fait leur orgueil et leur délice,
Et rabaisse au même niveau
L'indifférent et le complice ;
Puisque ton jour est sans soleil,
Puisque ta nuit n'a plus d'étoiles,
Attendons l'heure du réveil
Avant de déployer nos voiles.

Constructeur, ne te lasse pas ;
Avec l'équerre et le compas,
Poursuis ton œuvre accoutumée.
Mais laisse à l'abri ton vaisseau ;
Il reprendra le fil de l'eau,
Quand l'eau sera pure et calmée.

MONTAGNE ET VALLÉE.

Sur le mont couronné de glace
Je gravis depuis le matin ;
Je veux, pour y marquer ma trace,
Atteindre son sommet lointain.

Épuisé, je m'arrête en route,
 A mi-côte, au milieu du jour;
 Mes yeux se ferment, et j'écoute
 Deux voix qui parlent tour à tour :

« Monte vers moi, dit la montagne;
 Choisis les plus âpres chemins :
 Comme l'aigle sur la campagne
 Tu planeras sur les humains.
 Tu boiras le vent des orages;
 Le soleil fixera tes yeux;
 Tes pieds seront dans les nuages,
 Et ton front touchera les cieux. »

— « Descends vers moi, dit la vallée;
 C'est à mon modeste niveau
 Que la vie obscure et voilée
 S'écoule comme un clair ruisseau.
 Mon égale température
 Sied à l'oiseau comme à la fleur.
 J'ai l'abri contre la froidure,
 Et l'ombre contre la chaleur. »

— « Monte vers moi, dit la montagne;
 On se grandit en s'élevant;
 L'ambition est ta compagne,
 Et la gloire marche devant.
 C'est de l'azur des hautes cimes
 Que se nourrissent les grands cœurs
 De ces égoïstes sublimes,
 Les poètes et les vainqueurs. »

— « Descends vers moi, dit la vallée;
 Mon eau sort du glacier voisin,

Mais elle ne devient peuplée
Qu'en se réchauffant dans mon sein.
Ici, des humaines tourmentes
Expirent les chocs furibonds;
Ici sont les femmes aimantes
Et les hommes simples et bons. »

Ainsi m'ont parlé, dans un rêve,
Les deux voix d'en haut et d'en bas :
Je n'hésite plus, je me lève ;
Qu'un bon esprit guide mes pas !
Je suis ma pente naturelle,
Et je vais où courent les eaux,
Où l'affection me rappelle,
Où sont les fleurs et les oiseaux.

LA DEMOISELLE DU CHATEAU.

La demoiselle du château
S'assied pensive à sa fenêtre.
Elle voit les gens du hameau
Monter, descendre et disparaître
Sur les deux versants du coteau.

« Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est Mathurin, le gros fermier :
« Beau temps, dit-il, pour un rentier,
Mais non pour l'avoine en javelle.
Le froment que j'ai récolté
Rapporte moins qu'il n'a coûté.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le médecin du canton,
Monté sur son cheval breton :
« Je vais, dit-il, où l'on m'appelle,
Un jour ici, demain là-bas ;
La fièvre ne pardonne pas.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est la laitière au teint vermeil ;
Elle chemine en plein soleil ;
Son grand chapeau lui sert d'ombrelle.
« Je n'ai vendu que la moitié
De notre lait. C'est grand'pitié.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est un berger menant troupeau :
« Je vais, dit-il, vendre un agneau,
Ce pauvre petit-là qui béle.
Oh ! voyez-vous, le cœur se fend,
Car un agneau, c'est un enfant.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le vieux curé du pays :
« Je vais chez la mère Louis
Recevoir son âme immortelle.
Elle avait quatre-vingt-trois ans.
Priez pour les agonisants.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

Adieu, la bonne demoiselle.
Berthe rentre et pense tout bas

Que chacun travaille ici-bas.
« A quoi suis-je bonne? dit-elle;
J'irai voir mes pauvres demain. »
Une voix répond du chemin :
« Merci, ma bonne demoiselle. »

ANACHARSIS EN FRANCE.

Anacharsis, ressuscité,
Voulut connaître un jour la France,
Pour juger du progrès immense
Qu'a dû faire l'humanité.
Que de bienfaits pour tant de peines!
Et cependant la Grèce.... Athènes....

Avant d'arriver à Paris,
Il avait fait le tour du monde;
Il vit que la terre était ronde :
« Que nos pères seraient surpris!
Dit-il; l'antiquité radote.
Et pourtant Platon.... Hérodote.... »

Il vit d'énormes monuments
Acropoles de l'industrie,
Parthénons de cavalerie
Où s'exercent les régiments.
Il vit des dieux faits sur modèle;
Mais Phidias.... mais Praxitèle....

Il vit plus d'un peintre pareil
Barbouiller des toiles étroites;

Un autre avait placé des boîtes
Et laissait faire le soleil.
Le dieu du jour lui soit fidèle !
Mais Parrhasius.... mais Apelle....

Il suivit la Chambre et les cours,
Il lut des colonnes de prose
Disant toujours la même chose,
Quoique paraissant tous les jours,
Et des harangues par centaines.
Mais Périclès.... mais Démosthènes....

Au théâtre il allait le soir
Pour applaudir nos grands artistes ;
Il admirait les machinistes
Et cessait d'entendre pour voir.
La statue était sous le socle ;
Mais Euripide.... mais Sophocle...

Il était sensible aux douceurs
Des vers unis à la musique :
Il vit dans maint endroit lyrique
Que les deux sœurs ne sont plus sœurs.
« Je ne suis, dit-il, qu'un barbare ;
Mais Anacréon.... mais Pindare.... »

Par-dessus tout il s'affola
Des découvertes de notre âge.
« Être savant c'est être sage,
Disait-il ; le progrès est là.
Tout foyer échauffe et dilate ;
Mais Pythagore.... mais Socrate.... »

« Eh bien, se dit Anacharsis,
Le monde est-il meilleur? Peut-être.
Pour en juger, il faudrait naître
Et n'avoir pas vécu jadis.
Tout va, tout marche, tout progresse;
Mais la jeunesse.... la jeunesse!... »

LE BARBILLON ET LE BROCHET.

La fable que je vais vous dire
N'est pas pour les intelligents
Qui trouvent dans les bonnes gens
Un menu fretin bon à frire.

Certain barbillon, sans projet,
Passait dans les zones profondes;
Il aperçoit entre deux ondes
Un ver de terre qui nageait.

Il n'avait pas vu la ficelle
Qui tenait le pauvre captif;
Il le mord et se sent au vif
Piqué d'une pointe mortelle.

Le barbeau n'est pas étourdi
Comme le goujon ou l'ablette;
C'est une raison calme et nette
Avec un sens approfondi.

Il existe même un adage,
Bien connu dans tous les cours d'eau,

Qui dit : « Prudent comme un barbeau ; »
Mais qui ne dit pas de quel âge.

Pourtant le nôtre avait mordu ;
Sa jeunesse était son excuse.
Il cherche une suprême ruse,
Quoique blessé, quoique perdu.

Que faire ? Rester immobile,
Tromper quelque temps le pêcheur,
Souffrir et cacher sa douleur ?
C'est ce qu'il fit... Soin inutile.

L'onde a ses rois et ses sujets ;
Ses chasseurs sont toujours en recherche :
Elle a son épervier, la perche ;
Elle a ses aigles, les brochets.

Un aigle... un brochet veux-je dire,
Voit un poisson qui fait le mort.
« Bon, se dit-il, sans doute il dort,
Ce citoyen de mon empire. »

Il entr'ouvre ses dents de fer,
Prend ses mesures et s'élançe :
Une gueule au bout d'une lance,
Un gouffre sortant d'un éclair !

Le tout ne fit qu'une bouchée ;
L'hameçon tenait au poisson,
Et le poisson à l'hameçon :
La machine fut accrochée.

Le roi des eaux fit maint effort ;
Sa résistance fut sublime ;

Mais entraîné par sa victime,
Il fut amené sur le bord.

Ainsi se trouvent les extrêmes
Aux mêmes lois assujettis :
Parfois, à croquer les petits,
Les grands se font croquer eux-mêmes.

JOURS PERDUS.

Sont-ils perdus,
Ces jours où nos pensées
S'en vont dans la vague bercées
Comme des parfums répandus ?
Sont-ils perdus ?
Ces instants où l'esprit voyage
Sans œuvre et sans courage,
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus,
Ces jours longs par l'absence,
Où notre chaleur se dépense
En vœux de nul autre entendus ?
Sont-ils perdus ?
Les serments sacrés qui nous lient
Aux cœurs qui nous oublient,
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus,
Ces jours où l'on espère,

Où chacun rêve sa chimère,
Les yeux à l'horizon tendus ?
Sont-ils perdus ?
En vain on guette dans l'espace
Une âme sœur qui passe.
Sont-ils perdus ?

Sont-ils perdus,
Ces soirs où sur la grève
On poursuit l'astre qui se lève
Et les points au ciel suspendus ?
Sont-ils perdus ?
Les souffles qui guident nos voiles
Sur cette mer d'étoiles,
Sont-ils perdus ?

S'ils sont perdus,
Ces jours et ces soirées,
Ces veilles en vain implorées
Et ces lendemains attendus,
S'ils sont perdus,
Ah ! que la foi me soit ravie !
J'aurai perdu ma vie,
S'ils sont perdus.

VENISE REINE.

L'ai-je entendu, l'ai-je révé,
Ce chant apporté par la brise,
Qui sur un canal de Venise
A mon oreille est arrivé ?

Écoutez, la nuit est sereine ;
 Dans l'air une voix a frémi :

Ho! hé! sia premi!

Venise est encore une reine. »

C'était le cri du gondolier
 Qui chante appuyé sur sa rame :
 « J'étais amoureux d'une femme
 Captive aux bras de son géolier.
 La captive a rompu sa chaîne
 Et relevé son front pâli.

Ho! hé! sia stali!

Venise est encore une reine.

« Ils sont partis, les étrangers,
 Ils ont revu leur Allemagne.
 Chacun sa plaine ou sa montagne,
 Ses sapins ou ses orangers.
 Quand la paix succède à la haine,
 L'étranger n'est plus l'ennemi.

Ho! hé! sia premi!

Venise est encore une reine.

« Reprends le royaume des flots,
 Épouse de l'Adriatique,
 Séjour de la sirène antique,
 Ilot formé de cent îlots,
 Vaisseau dont la vaste carène
 Est d'or et de marbre poli.

Ho! hé! sia stali!

Venise est encore une reine. »

La voix qui m'arrivait ainsi,
 Ce n'était pas la voix d'un homme ;

C'était Venise ou c'était Rome,
Car les peuples chantent aussi;
C'était la conscience humaine
Qui trouve partout un écho.

Ho! hé! sia lungo!

Venise est encore une reine.

MON MINISTÈRE.

Venez, mes amis, mes sujets,
Depuis longtemps dans mes projets
Je me chargeais
De votre bonheur sur la terre.
Je suis chef du gouvernement;
Montrez-moi votre dévouement,
C'est le moment :
Je vais former mon ministère.

Toi qui combats dans les journaux,
Tu vas quitter tes arsenaux
Pour mes fourneaux.
Gouverneur d'une autre officine,
Coiffe le bonnet de coton;
On te donnera Jeanneton
Pour marmiton.
Sois ministre de la cuisine.

Toi qui par tes parents voué,
Au cabinet d'un avoué
T'es dévoué,
Prends l'air prude et le maintien grave,

Prends ces clefs ; tu vas au coup d'œil
Discerner le suresne en deuil
De l'argenteuil :
Sois le ministre de la cave.

Voici mon peintre, mon chanteur,
Mon poète sans éditeur,
Et mon sculpteur.
Les Muses leur furent propices.
Pour ne pas leur faire un affront,
S'ils sont quatre, eh bien, ils seront,
Quatre de front,
Les ministres de mes délices.

Celui-ci n'est rien ; en effet,
A peine, à peine en eût-on fait
Un sous-préfet.
Il cherche des fleurs et les cueille.
C'est égal, pour vous faire voir
Quelle étendue a mon pouvoir,
Je veux avoir
Un ministre sans portefeuille.

Quel est ce petit pied cambré
Qui jusqu'ici s'est égaré
De son plein gré ?
Venez, Margot, qu'on vous embrasse !
Si vos doux yeux furent trop doux
Pour quelques autres avant nous,
Je vous absous.
Soyez ministre de la grâce.

Dans mon logis peu solennel
J'ai rassemblé, roi paternel,

Mon personnel.

Nous commençons par les dépenses.

Nous empruntons, nous vivons bien;

Il ne manque à notre maintien

Presque rien, rien...

Que le ministre des finances.

FIN DES CHANSONS.

NOUVELLES CHANSONS.

LES DEUX MADELEINES.

Berger qui descends comme moi
De la montagne,
Où t'en vas-tu par la campagne ?
— Je vais au bourg de Saint-Éloi.
Et toi ?
— Je vais au hameau de Labrive,
Sur l'autre rive,
Et jusqu'au gué de Saint-Romain
Nous suivons le même chemin.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

— La fille qui porte ce nom
Est-elle blonde
Comme pas une autre en ce monde ?
Réponds sans feinte, compagnon.

— Mais non :
La fille dont je parle est brune
Comme pas une.
— N'est-elle pas de Saint-Éloi ?
— Mais non, puisqu'elle est de chez moi.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

- As-tu quitté depuis longtemps
Ta fiancée ?
— Oui, depuis la Saint-Jean passée.
— Et que fais-tu depuis ce temps ?
— J'attends.
— J'ai vu mourir plus d'une lune
Loin de ma brune.
— Et que fais-tu depuis ce temps ?
— Ce que tu fis : J'attends, j'attends.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

- La fille qui te regarda
Te sera-t-elle,
Après un si long temps, fidèle ?
— Puisque elle-même s'accorda,
Oui-da.
— Et toi, n'as-tu pas confiance
En sa constance ?
— Si je ne le pensais ainsi,
On ne me verrait pas ici.

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

- Vbici bientôt le jour qui fuit ;
La route grise
Devant nous devient indécise.
— Mais une étoile nous conduit,
La nuit.
— Nous allons, à l'aube prochaine,
Voir Madeleine.

Voici le gué de Saint-Romain.
Adieu, berger. — Demain ! — Demain !

J'aime une fille de la plaine :
Elle se nomme Madeleine.

LE CHATEAU DU FOU.

Sur le sommet de la colline
S'élève un château tout récent,
Qui déjà semble une ruine ;
Il fixe les yeux du passant.

Sous le jeune lierre qui pousse
On voit se rider ses grands murs,
Comme ces fruits rongés de mousse
Qui tombent avant d'être mûrs.

Je gravis à travers la lande :
Un homme était sur le coteau ;
Je l'aborde et je lui demande
Quel est le nom de ce château.

« Si vous voulez qu'on vous le dise,
Allez ici, là, n'importe où :
C'est le château de la marquise...
Mais non, c'est le château du fou.

« Voilà, si vous voulez les croire,
Ce qu'ils vous répéteront tous.
Mais moi, je connais cette histoire »,
Ajouta-t-il d'un ton plus doux.

« Il passa dans cette contrée,
J'étais jeune, voilà longtemps,
Une femme belle et titrée,
Baronne et veuve avant vingt ans.

« Un jeune homme du voisinage
Conçut pour elle un fol amour.
La dame accepta son hommage
Et crut le payer de retour.

« Ce n'était pas une chaumine
Qui convenait à son blason :
Un château dut sur la colline
Succéder à l'humble maison.

« Tout amant ici-bas élève
Un temple à sa divinité :
Les uns bâtissent dans le rêve,
D'autres dans la réalité.

« La dame voulut elle-même
Dresser le plan de son château.
Rien n'est coûteux pour ce qu'on aime ;
Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau.

« Pour extraire les pierres blanches,
On taille le sol en gradins.
Les forêts fournissent les planches,
Les prés se changent en jardins.

« Plus de vendanges dans la vigne,
Plus de moissons dans les guérets :
Le désert allonge sa ligne...
Mais après, direz-vous, après ?

« Un couple d'oiseaux se sépare
 Avant d'avoir construit son nid.
 La destinée est si bizarre !
 Le château ne fut pas fini ,

« Car notre baronne est marquise.
 Le manoir loge le hibou ,
 Et le paysan le baptise
 De ce nom : le château du fou.

« Vous me demanderez peut-être
 Le nom de la dame ? Pourquoi ?
 Il vaut mieux ne pas le connaître.
 Le fou , regardez-le : c'est moi ! »

LE BOUTE-EN-TRAIN.

La chanson à la lèvre ,
 Le flacon à la main ,
 Comme un satyre au pied de chèvre ,
 Tu fais rire le genre humain.
 Fouille dans ta mémoire ,
 Des chants en jailliront ;
 Cherche dans la bouteille noire :
 Il reste quelque chose au fond.

Boute, boute
 Encore une goutte ,
 Boute, boute
 Encore un refrain ;
 Boute, boute
 Refrain et goutte ,

Goutte et refrain,
Joyeux boute-en-train.

Volontiers tu te privas
Des modernes banquets,
Où l'on voit quatorze convives
Servis par quatorze laquais.
Mais une table étroite
Où six couverts sont mis...
Sentez le coude à gauche, à droite,
Le verre en main, chantez, amis!

Boute, boute, etc.

On dit que la jeunesse
N'est plus jeune aujourd'hui.
Que par toi la gaité renaisse
Et trouve en nous son point d'appui.
Si l'on ne peut sur terre
Inventer rien de mieux,
Restaurons Bacchus et Cythère,
Faisons du neuf avec du vieux.

Boute, boute, etc.

Quand les fleurs sont gelées
Dans le jardin des rois, ●
On voit s'ouvrir les giroflées
Sur le chaume des pauvres toits.
Dans le vin je préfère
Le goût à la couleur.
Mieux vaut la fleur sans le parterre,
Que le parterre sans la fleur.

Boute, boute, etc.

Revienne le déluge,
Tu vas, Noé nouveau,
Faire de ton arche un refuge
Pour tous ceux qui n'aiment pas l'eau.
Puis, à ton premier signe,
Sur le coteau mouillé,
Nous irons replanter la vigne,
Quand l'arc-en-ciel aura brillé.

Boute, boute
Encore une goutte,
Boute, boute
Encore un refrain;
Boute, boute
Refrain et goutte,
Goutte et refrain,
Joyeux boute-en-train.

DOUBLE RENCONTRE.

Par le chemin,
Un bâton à la main,
J'allais de Folie à Sornette;
Suivait aussi,
Vous la voyez d'ici,
La même route une fillette.
La belle enfant,
Qui se trouvait devant,
Paraissait marcher inquiète.
Sans me presser,
Je pus la dépasser,
Et doucement tournai la tête.

Mon seul regard
Perça de part en part
La voyageuse délicate ;
Sa joue en fleur
Prit soudain la couleur
Du coquelicot écarlate.
Ce grand émoi,
Qui n'était pas pour moi,
Était-il de naïve espèce ?
N'abusant pas
D'un pareil embarras,
Je gagnai bientôt de vitesse.

Je traversai
Le bois d'un vert foncé,
Égayé par les mousses jaunes,
Et le ruisseau,
Dissimulant son eau
Sous les peupliers et les aunes.
Un cabaret
Non loin de là s'ouvrait,
A l'enseigne de la *Redoute*.
Les voyageurs,
Plutôt ici qu'ailleurs,
S'arrêtaient pour prendre une goutte.

Comme, étant las,
Je modérais mon pas,
Je vis venir à ma rencontre
Un beau garçon,
Marchant d'autre façon,
Qui regardait l'heure à sa montre.

Ce luron-là
Soudain me rappela
Notre paysanne gentille.
Il va de soi,
Sans qu'on sache pourquoi,
Qu'un garçon rappelle une fille.

Et je me dis :
S'ils vont au paradis,
Et qu'ils marchent toujours de même,
Lui prestement,
Elle tout doucement,
On pourra poser ce problème :
Est-ce au bois vert ?
Est-ce au ruisseau couvert ?
Au cabaret de la *Redoute* ?
Je n'en sais rien,
Mais je gagerais bien
Qu'ils se rencontrèrent en route.

PARISIEN ET PROVINCIAL.

Oui, je suis de la province,
Et vous êtes de Paris.
Pour valoir tant de mépris
L'avantage est assez mince.

Vous êtes autant de rois ;
Le bien faire et le bien dire
Sont soumis à votre empire :
Vous le dites, je le crois.

Vous avez le ton facile ;
Vous avez le mot du jour,
Et le genre de la cour,
Et le jargon de la ville.

Les objets d'art et de goût
Attendent votre suffrage :
Si vous aimez un ouvrage,
Il doit être aimé partout.

Mais dites-moi, je vous prie,
Où sont vos titres scellés ?
Dans le sol que vous foulez
Sentez-vous une patrie ?

Connaissez-vous la couleur
De votre terre nourrice,
Qui produit maint édifice,
Mais qui n'a ni blé ni fleur ?

Tiges écloses en serre,
Avez-vous besoin du jour ?
Cœurs d'hiver, le grand amour
Vous est-il bien nécessaire ?

Avez-vous à l'horizon
Une oasis calme et pure
Qui blanchit dans la verdure,
Et qu'on nomme sa maison ?

Avez-vous la voix touchante
Du passé qui refléurit ?
Avez-vous l'herbe qui rit ?
Avez-vous l'arbre qui chante ?

Et le jardin plein de fruits
Qui vous parle de l'enfance,
Et le bois plein de silence
Qui s'éveille à tous les bruits ?

Et la lutte à coups de pommes
Avec le fils du fermier,
Qui vous convainc le premier
De l'égalité des hommes ?

Avez-vous senti souvent
Cette soif d'indépendance
Que vous soufflent de naissance
Le grand air et le plein vent ?

Non, votre vie est cloîtrée,
Comment pourriez-vous avoir
L'âtre parfum du terroir
Et l'accent de la contrée ?

Quel est votre sol nouveau ?
L'asphalte de la montagne,
Le macadam de Bretagne,
Le grès de Fontainebleau.

Où prenez-vous ces murailles
Que vers le ciel vous dressez ?
Les blocs sur vous entassés
Sont tirés de nos entrailles.

L'étranger et l'inconnu
Avec vous sont de frairie ;
Vous êtes l'hôtellerie
Ouverte au premier venu.

Votre sein tari s'abreuve
De notre inondation :
Vous êtes l'alluvion,
Et vous insultez au fleuve !

Vous eussiez cent fois péri,
Sans la séve jeune et forte
Que la France entière apporte
A votre sang appauvri.

Ah ! je veux rompre ma chaîne !
Je veux, du monde abrité,
Prendre un bain de liberté,
Vienne la saison prochaine !

Vous direz, je le sais bien :
« Notre ciel en vaut un autre. »
Mais vous allez fuir le vôtre,
Et je vais chercher le mien.

Sous un costume champêtre,
Vous jouerez au paysan ;
Mais moi, je serai Gros-Jean,
Quand vous chercherez à l'être.

Adieu, je ne voudrais pas
Abuser de ma faiblesse ;
Au premier rang je vous laisse ;
Mais convenez-en tout bas :

L'avantage est assez mince
Pour valoir tant de mépris.
Oui, vous êtes de Paris,
Et je suis de la province.

JALOUSIE.

Jaloux ! Et pourquoi le serais-je ?
Son front est pur et lumineux
Comme un Corrège.
Mon soupçon est un sacrilège :
Je suis heureux !

Heureux ! Lorsque j'étais près d'elle,
De mes désirs l'entretenant,
Je me rappelle
Sa froideur, qui m'était mortelle.
Et maintenant...

Maintenant qu'atteignant au faite
J'ai vaincu ses sens engourdis,
Je m'inquiète
De sa trop rapide défaite,
Et je me dis...

Je me dis que ce bien insigne
Ne devait pas être pour moi.
Étais-je digne
De profaner ce cou de cygne ?
Alors, pourquoi...

Pourquoi souffrit-elle l'injure
Que je lui fis quand je l'aimais ?
Et qui m'assure
Qu'elle est fidèle, étant parjure ?
Ah ! si jamais...

Si jamais un autre... ô mon âme !
Ce n'est pas lui que je tuerais.
 Mais elle est femme :
Mon mépris sauverait l'infâme,
 Et je saurais...

Je saurais la fuir et me taire ;
Mon front n'aurait pas un souci,
 Et solitaire,
J'irais enfouir mon mystère...
 Ciel ! la voici !

La voici : le soupçon farouche
A son aspect tombe amorti.
 Quoi ! cette bouche,
Cette voix qui charme et qui touche?...
 Non, j'ai menti !

J'ai menti. Visions malsaines,
 Disparaissez !
Envolez-vous, chimères vaines...
Ah ! mon sang me brûle les veines !
 Je suis jaloux !...

LE BON ONCLE.

Il avait fui le trouble de nos villes
Pour s'endormir dans le calme des champs.
Il se disait que les hommes serviles
Ne valent pas les oiseaux et leurs chants.
Le rossignol, le pinson, la fauvette
Pouvaient nicher dans les arbrès feuillus ;
Chacun feignait d'ignorer leur cachette.
Oiseaux, chantez ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Il cultivait dans un jardin immense
Toutes les fleurs qui naissent en plein air.
Il ramassait lui-même la semence
Pour la sauver des rigueurs de l'hiver.
Pas un muguet, pas un brin de glycine
N'était perdu : ses ordres absolus
Étaient qu'on meure où l'on a pris racine.
Fleurs, ouvrez-vous ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Partout des fruits de toutes les essences
Couvraient les murs ou bordaient les chemins :
L'abricotier qui mûrit aux vacances,
Le fraisier fait pour les petites mains ;
Ou le prunier qui, si peu qu'on le touche,
De sa moisson inonde les talus.
La vigne offrait ses grappes à la bouche.
Fruits, mûrissez ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Enfants joyeux, dans ce jardin peut-être,
Quand la nuit tombe et qu'on a peur des loups,

Au coin du bois vous verrez apparaître
L'homme indulgent que vous chérissiez tous.
Il vous dira : « Dans ma haute demeure
Je n'attends pas de regrets superflus.
La mort est douce et ne vaut pas qu'on pleure. »
Enfants, jouez ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

LE BOULANGER DE GONESSE.

Te voici donc, jeune homme,
Habitant de Paris.
On te dit économe,
Modeste et bien appris.
Mais, pour qu'on te connaisse,
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Soit ; beaux-arts ou commerce,
Rien n'est hors de saison :
Il faut que l'homme exerce
Son cœur et sa raison.
Du péché de jeunesse
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— As-tu fixé d'avance,
Pour le coordonner,
Le plan de l'existence
Que tu prétends mener ?

Cent ennemis sans cesse
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— En lettres, en musique,
Que seras-tu demain ?
Romantique ou classique ?
Rossiniste ou Germain ?
Dis-moi dans quelle espèce
Il faudra te ranger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Régleras-tu ta montre
Sur le trône ou l'autel ?
Seras-tu pour ou contre
Le pouvoir temporel ?
Selon quelle sagesse
Vas-tu te diriger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— A quels nouveaux principes
Te rattacheras-tu ?
A l'école des pipes,
Ou du chapeau pointu ?
Quelle est, touchant la presse,
Ta façon de juger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Il n'est pas impossible,
Jeune homme, que l'amour,
Si ton cœur est sensible,
T'égare quelque jour.
C'est une douce ivresse,
Mais c'est un grand danger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Surtout fuis comme un crime
L'ambition ! Vois-tu,
C'est l'insondable abîme
Où sombre la vertu.
Fais-moi bien la promesse
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Au fait, c'est entre mille
Un des plus sûrs moyens
De te montrer utile
A tes concitoyens.
Cuis donc pour la noblesse,
Le peuple et l'étranger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

SARAH LA GRISE.

Lorsque Sarah, ma jument grise,
Solide encore à dix-neuf ans,
Est attelée au char-à-bancs,
Que croyez-vous qu'elle se dise ?
« Mon maître n'est pas inhumain ;
Sans doute
Nous nous reposerons demain.

En route !

— *Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Ne savez-vous pas votre route ?*

— Non, dit Sarah,

Je vais où mon maître voudra. »

Tout en trottant elle raisonne :
« Où me conduit-il aujourd'hui ?
Volontiers j'irais avec lui,
S'il faisait route courte et bonne.
Modérons-nous ; ne peut-on pas,
Sans honte,

Aller de temps en temps au pas ?

Ça monte.

— *Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Vous trouvez que la route monte ?*

— Oui, dit Sarah ;

Tout à l'heure elle descendra.

« Sur la droite, ici près, demeure
Un vieil ami de la maison.

L'amitié n'est plus de saison :
 Nous la négligeons à cette heure.
 Allons , mon maître, par pitié ,
 Je boite,

Un sacrifice à l'amitié :
 A droite !

— *Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?*
Vous voulez donc tourner à droite ?

— Oui , dit Sarah :
 Le vieil ami nous oubliera.

« A gauche est notre métairie ;
 Voilà toute une éternité
 Que nous n'avons rien visité,
 Grange, grenier, ni bergerie.
 Allons voir notre nouveau foin
 Qu'on fauche.

Tournons ici ; ce n'est pas loin :
 A gauche.

— *Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?*
Vous voulez donc tourner à gauche ?

— Oui , dit Sarah :
 Notre fermier nous trompera.

« Allons , poursuivons notre course.
 Mais seulement si je pouvais
 Souffler, car je sais où je vais ,
 Et je n'ai plus qu'une ressource :
 C'est le cabaret aux rideaux
 De serge,
 Où s'arrêtent les lourds chevaux
 D'auberge.

— *Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah
Vous vous arrêtez à l'auberge ?*

— Non, dit Sarah,
On ira tant que l'on pourra.

« Ah ! c'est toujours la même histoire,
Et toujours histoire d'amour ;
On ne pense pas au retour,
On arrive en chantant victoire.
Voici la maison, je la dois

Connaitre :

Vous y venez souventes fois,
Mon maître.

— *Eh bien ! arrêtez-vous, Sarah !
Attendez ici votre maître.*

— Oui, dit Sarah :
Je sais qui le ramènera. »

LE TOUR DU MONDE.

Paul se prit un jour à songer.
La suite de sa rêverie
Fut un désir de voyager
Qui n'entendait pas raillerie.
Livrant son esprit à la foi
D'une espérance vagabonde,
Il résolut de faire... quoi ?
Le tour du monde.

Il va trouver son médecin,
Un Hippocrate de village,

Pour lui confier son dessein.
« Bien, dit ce docte personnage ;
Les anciens l'ont dit avant nous :
Les voyages forment les hommes,
Et nous en avons besoin tous
Tant que nous sommes.

— Voyons, docteur, causons un peu :
D'abord, où commence le monde ?
— Le monde ? Ici même, parbleu !
Où vous êtes ! La terre est ronde.
— Bravo ! je l'aime autant ainsi ;
Mais où finit le tour du monde ?
— Toujours où vous êtes, ici !
La terre est ronde.

— Soit, dit Paul, je sors par ma cour,
Ou par mon jardin, il n'importe ;
Je saurai que j'ai fait mon tour
Si je rentre par l'autre porte.
— Sans doute, allez toujours tout droit,
Sur une orange ou sur la terre,
Vous reviendrez au même endroit ;
La chose est claire.

— Mais à ce compte, cher docteur,
Si je comprends bien mon affaire,
Je suis le pôle, l'équateur,
Le méridien de ma sphère ;
Je suis le nœud qui réunit
Les cercles terrestre et céleste.
Ici tout commence et finit.
J'y suis, j'y reste. »

Paul eut-il tort, eut-il raison ?
La fortune et les hirondelles
Font leur nid dans notre maison
Lorsque nous courons après elles.
Le bonheur est là sous la main ;
Eh bien, que le ciel nous confonde,
Si nous ne commençons demain
Le tour du monde !

LE MUR.

Depuis que j'abrite ma vie
Derrière le mur de la loi,
Tous mes voisins meurent d'envie
De voir ce qui se fait chez moi.
Toute existence qui se cache
Pour le public a des appas.
Qu'on se le dise et qu'on le sache :
Ce mur est mien ; n'y touchez pas.

Je comprends qu'on veuille connaître
Les habitants d'une maison
Qui n'a ni porte ni fenêtre,
Et qui n'est pas une prison.
On se rassemble, on s'interpelle ;
Les plus hardis disent tout bas :
« Si nous appliquions une échelle ? »
Ce mur est mien ; n'y grimpez pas.

Les polissons du voisinage
Profitent de notre sommeil

Pour y tracer plus d'une image
Que voit l'aurore à son réveil.
Auteurs de ces basses peintures,
N'arrêtez point ici vos pas;
Portez ailleurs vos signatures.
Ce mur est mien ; n'y peignez pas.

Bavards, chroniqueurs, journalistes,
Qui savez vous fourrer partout,
Charlatans, médecins, dentistes,
Nouveautés de luxe et de goût,
Chiens perdus, terriers ou caniches,
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,
Apposez plus loin vos affiches.
Ce mur est mien ; n'y collez pas.

Pourtant au fond je suis bonhomme,
Et si le bruit fait mon effroi,
Je serais désolé qu'en somme
On ne parlât jamais de moi.
Le mur où ma vertu se loge
Est sacré ; mais, si vous voulez
L'utiliser à mon éloge,
Touchez, grimpez, peignez, collez.

LE PETIT ROI.

Nous avons dans notre famille
Un petit despote en coquille,
 Qui nous rend tous
 Plus ou moins fous.
Ce mineur nous tient en tutelle ;
Voilà la raison pour laquelle
Nous l'appelons le petit roi.
 Non , par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui valons ce que vaut le roi ;
Nous l'appelons le petit roi.

Il a le teint brun de son père
Et les cheveux blonds de sa mère ;
 Vous devinez
 Quel est son nez.
Ses yeux sont plus grands que sa bouche,
Et si vifs qu'on le croirait louche :
Qu'il est joli, le petit roi !
 Non, par ma foi,
 Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions beaux comme le roi :
Qu'il est joli, le petit roi !

Il a l'étoffe d'un Alcide ;
Ses membrès de cariatide

Semblent bâtis

Sur pilotis.

Il bat la nourrice et la bonne

Qui prennent soin de sa personne.

Il est si fort, le petit roi !

Non, par ma foi,

Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,

Qui serions faits comme le roi.

Il est si fort, le petit roi !

Il a quelquefois des manières

Qu'on pourrait appeler princières :

Hier, je le vis

Prendre un louis

(C'était dans ma poche peut-être)

Et le jeter par la fenêtre.

Il est si bon, le petit roi !

Non, par ma foi,

Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi.

Qui saurions imiter le roi.

Il est si bon, le petit roi !

Il a de l'esprit à revendre ;

C'est de sa voix qu'il faut entendre

Les mots plaisants

A double sens

Que nous faisons à son usage,

Et qu'on redira d'âge en âge.

Qu'il a d'esprit, le petit roi !

Non, par ma foi,

Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui dirions ce que dit le roi.
Qu'il a d'esprit, le petit roi !

Il fume comme un petit homme
Une pipe en sucre de pomme,
Se pose sur
Un cheval sûr,
Prend son grand sabre de bataille
Et met en fuite la volaille.
Qu'il est vaillant, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui ferions ce que fait le roi.
Qu'il est vaillant, le petit roi !

Un jour, l'espiègle prend ma montre,
Brise le ressort, et me montre
Que l'animal
Est mis à mal.
Il fait les cornes à son père,
Il fait bien pis sur sa grand'mère.
Il est si gai, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui plaisantons comme le roi.
Il est si gai, le petit roi !

Si cet enfant n'était pas nôtre,
Je crois qu'il serait comme un autre,

Ni beau, ni laid ;
Et même il est...
Mais chut ! il ne faut pas le dire ;
Ne pouvant mieux, mieux vaut en rire.
Il est charmant, le petit roi !
Et, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui voudrions railler le roi.
Il est parfait, le petit roi !

AU BOIS DE BOULOGNE.

A l'heure où Paris dans la brume
Au jour s'éveille lentement,
Sortez de la ville qui fume :
Le bois de Boulogne est charmant,

On n'y voit pas un équipage,
Mais quelques chevaux promenés,
Ou quelque noce de village,
Ou bien encore : devinez.

Deux amoureux (je le suppose)
Allaient au hasard du chemin,
Se donnant, pour changer de pose,
Tantôt le bras, tantôt la main,

Tantôt courant à perdre haleine,
Puis s'arrêtant irrésolus.
Elle avait dix-huit ans à peine ;
Il avait vingt-cinq ans au plus.

Les rayons d'un soleil oblique
Sur le sol venaient se jouer,
Rayons brillants sans calorique,
Soleil trompeur de février.

La saison était loin encore
Où le chêne avec volupté
Dans ses artères sent éclore
La sève de sa puberté.

Et ne voyant pas de verdure,
Ils s'étonnaient, les amoureux,
De ce retard de la nature,
Quand l'heure avait sonné pour eux.

Un tapis de feuilles séchées
Sous leurs pieds craquait par instants,
Et tenait encore cachées
Les espérances du printemps.

Eux qui cherchaient l'herbe nouvelle
N'avaient souci que des vivants,
Et de la canne et de l'ombrelle
Jetaient la feuille morte aux vents.

Bien longtemps à la même place
Ce jeu semblait les divertir,
Quand on entendit dans l'espace
Un coup de canon retentir.

Puis un second, puis un troisième...
Un garde passait près de là ;
Pour avoir le mot du problème,
Un des amoureux l'appela :

« Hé! garde, par quelle aventure
Entend-on le canon ici?
— Mais, Madame, c'est l'ouverture
Des deux Chambres. — Merci. — Merci. »

Et les deux amants s'en allèrent,
Sans autrement se soucier
Des deux Chambres qui s'assemblèrent,
Que des feuilles de l'an dernier.

L'OSMANOMANIE.

Osman, préfet de Bajazet,
Fut pris d'un étrange délire :
Il démolissait pour construire,
Et pour démolir construisait.
Est-ce démence ? je le nie ;
On n'est pas fou pour être musulman.
Tel fut Osman,
Père de l'osmanomanie.

Expropriant tout sous ses pas,
Sauf indemnité préalable,
Il fit une ville habitable
Pour ceux qui ne l'habitaient pas.
Sa mémoire sera bénie ;
On n'est pas turc pour être musulman.
Tel fut Osman,
Père de l'osmanomanie.

De son chef ayant résolu
La question municipale,
Il sut pourvoir sa capitale
D'un conseil qu'il avait élu.
Ce n'était point une ironie;
On n'est pas fier pour être musulman.
 Tel fut Osman,
Père de l'osmanomanie.

D'aucuns ont voulu parier
Que, pour compléter son système,
Portant la pioche sur lui-même,
Il se faisait exproprier.
C'est une pure calomnie;
On n'est pas juif pour être musulman.
 Tel fut Osman,
Père de l'osmanomanie.

Ce qu'auraient tenté sans profit
Les rats, les castors, les termites,
Le feu, le fer et les jésuites,
Il le voulut faire et le fit.
Puis, quand son œuvre fut finie,
Il s'endormit comme un bon musulman.
 Tel fut Osman,
Père de l'osmanomanie.

Un jour qu'il passait triomphant
Sur le macadam de Byzance,
Il entendit cette romance
Que chantait une voix d'enfant.

Sa gloire n'en fut pas ternie :
On n'est pas sot pour être musulman.
Tel fut Osman ,
Père de l'osmanomanie.

LES NOUVEAUX BOULEVARDS.

A Paris, de toutes parts,
On perce des boulevards.
Derrière la Madeleine,
Ce n'est pas sans quelque peine
Qu'on retrouve son chemin,
En trouvant deux sous la main.
Je conviens qu'ils sont superbes ;
Mais, boulevards, dites-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi ?)
Haussmann avec Malesherbes ?

Malesherbes, je le sais,
Fut un excellent Français.
Jamais ne se vit un homme
Plus rangé, plus économe.
Si le roi trop dépensait,
Malesherbes lui lançait
Des remontrances acerbes.
Or, boulevards, dites-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi ?)
Haussmann avec Malesherbes ?

Malesherbes, m'a-t-on dit,
Ce même roi défendit,

Quand il fut dans l'infortune.
Mais fut trouvée importune
Sa vertu (pas trop n'en faut);
Ce fut là son seul défaut.
Vous qui croyez aux proverbes,
Conseillers, expliquez-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi?)
Haussmann avec Malesherbes ?

Malesherbes ignorait
Qu'argent produit intérêt,
Qu'à Paris comme en Autriche,
Plus on doit plus on est riche,
Et que nos fils sont heureux
Que l'on sème ainsi pour eux.
Vous qui récoltez nos gerbes,
Percepteurs, expliquez-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi?)
Haussmann avec Malesherbes ?

Malesherbes, prétend-on,
Fut plus sage que Caton.
Il n'était point idolâtre
Des femmes ni du théâtre.
En bon père, en bon chrétien,
Finit ce grand citoyen.
Vous qui dormez sous les herbes,
Expropriés, dites-moi
Pourquoi je confonds (pourquoi?)
Haussmann avec Malesherbes ?

LE COEUR VOLANT.

A l'auberge du *Cœur volant*,
Les amoureux et les touristes
Vont passer un mois en artistes,
Monde aventureux et galant.
Par un soir joyeux de septembre,
Un voyageur pâle et souffrant
Heurte au seuil et dit en entrant :
— Peut-on me donner une chambre ?

Arrive à pas lents l'hôtelier ;
Accourt sa femme la première.
— C'est vous, Monsieur, dit l'hôtière,
C'est vous qui vîntes l'an dernier.
Votre chambre était au deuxième...
Oh ! j'ai bonne mémoire, allez !
Elle est libre, et si vous voulez ?...
— Mais non, je ne veux pas la même.

— C'est bien, vous ferez votre choix.
Mais cette dame ou demoiselle,
Si bonne, si simple, si belle,
Qui vint avec vous l'autre fois,
Ne l'avez-vous pas amenée ?
Alors je devine ceci :
Vous préférez l'attendre ici ?
— Mais non, je suis seul cette année.

— C'est dommage, nous l'aimions tous.
Les pauvres disaient : Viendra-t-elle,

La dame délicate et frêle ?
Car souvent nous parlons de vous.
Tous les soirs, à la promenade,
Vous alliez soutenant ses pas.
Elle est malade, n'est-ce pas ?
— Mais non, elle n'est pas malade.

— Ah ! mon bon monsieur, qu'ai-je fait ?
C'est moi qui vous déchire l'âme.
Soyez indulgent, je suis femme ;
J'ai parlé plus qu'il ne fallait.
Et pourtant ma frayeur l'emporte...
Elle est... Vous ne répondez rien.
Elle est morte, je le vois bien.
— Mais, non ! non, elle n'est pas morte.

— Que vois-je ? des pleurs dans vos yeux ?
Et c'est moi qui les fais répandre !
On n'a pas besoin de comprendre
Pour plaindre les gens malheureux.
— Oui, bonne femme, je suis triste,
Et j'ai besoin de voyager ;
Mais chez vous je ne puis loger.
Adieu, l'auberge et l'aubergiste !

LE VOEU DE ROCHEFORT.

Un soir qu'il marchait au milieu
De ses licteurs et sentinelles,
Rochefort s'écria : « Mon Dieu !
Que j'étais heureux à Bruxelles !
J'étais en exil, mais enfin
J'avais la liberté pratique ;
Je mangeais lorsque j'avais faim.
Je veux retourner en Belgique.

« J'ai près de moi trop de gaillards,
Ici le fils et là le père,
Gaillards de face et de trois quarts,
Gaillard d'avant, gaillard d'arrière.
Qui donc me débarrassera
De cette race prolifique,
Gaillards, braillards, et cætera ?
Je veux retourner en Belgique.

« Je sais que je suis leur bon Dieu ;
Mais je ne bois pas l'ambrosie ;
Pour leur cognac et leur vin bleu,
L'expression est mal choisie.
Au fond, je suis un homme doux,
Et, faire toujours l'énergique,
C'est bien ennuyeux, *savez-vous ?*
Je veux retourner en Belgique.

« Je suis la machine à parler
De la foule avide et prodigue.

Quand tout le monde y vient souffler,
C'est l'instrument qui se fatigue.
Il faut courir là-bas, ici,
Transporter ma boîte à musique.
C'est bien, mais c'est assez ; merci !
Je veux retourner en Belgique.

« Je n'ai plus de droits au sommeil
Depuis que la gloire m'inonde.
Quand on se nomme le soleil,
Il faut luire pour tout le monde.
Il faut que du matin au soir
Je prenne ma pose tragique.
Mon Dieu, si je pouvais m'asseoir !
Je veux retourner en Belgique.

« Je suis bien obligé d'avoir
Un double cadran à ma montre,
Le cadran blanc, le cadran noir,
Le serment pour, le serment contre.
Lequel des deux dois-je tenir ?
O ma raison ! ô la logique !
Où diable allez-vous en venir ?
Je veux retourner en Belgique. »

Tandis qu'il épanchait son cœur,
Un personnage de l'Empire
Lui dit : « Je comprends ta douleur ;
Mais la mienne est encor bien pire.
Si tu voulais, là-bas, loin d'eux ?... »
On n'entendit pas la réplique.
Il s'embrassèrent tous les deux,
Et partirent pour la Belgique.

L'ÂIEULE.

Que dit l'âieule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?
« O toi, ma force et ma faiblesse,
Joie et tourment,
Tu me fais chérir la vieillesse,
Mon doux amour.
Je suis ta servante, ô mon maître,
Heureuse de te voir heureux ;
Tu fais de moi ce que tu veux.
Dépêchons-nous ; bientôt peut-être
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'âieule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?
« Ils vont disant que je te gêne ;
Sais-tu pourquoi ?
C'est qu'ils arrivent à la hâte
Tous après moi.
Ils savent que je te pardonne
Plus d'un défaut ; ils sont jaloux.
Je réponds : Je sème pour vous ;
Il sera bon si je fus bonne.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?
« Garde-toi bien de leur redire
Ce que je dis :
Tu seras beau comme un sourire
Du paradis.
Je me figure que ta tête
Aura des rayons éclatants.
Toutes les femmes, dans vingt ans,
Se disputeront ta conquête.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
Avec Loïs,
Fils de son fils ?
« Sois sage, mais pas trop, en somme ;
Songe souvent
Qu'il faudra que tu sois un homme,
Petit enfant !
Mon descendant à barbe blonde
Sera fier avec les puissants,
Bénin avec les innocents,
Et loyal envers tout le monde.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule ?
Elle était seule

Avec Loïs,
 Fils de son fils.
 Tout en berçant l'enfant qu'elle aime
 Sur ses genoux,
 Le sommeil la prit elle-même,
 Profond et doux.
 On eût dit qu'elle allait rejoindre,
 Avec un ange entre les bras,
 Ceux qui sont endormis là-bas...
 Mais, quand le matin vint à poindre,
 Grand'mère était encore là.
 Allons, Loïs, éveillez-la.

PAX DOMINI.

Enfin voici l'ère féconde
 Qui doit régénérer le monde.
Pax Domini sit vobiscum.
 — Bonhomme, mettez vos lunettes,
 Et vous lirez dans les gazettes :
Si vis pacem, para bellum.

— Soldats devenus inutiles,
 Rentrez aux champs, quittez nos villes.
Pax Domini sit vobiscum.
 — Moins il en faut, plus on en lève;
 C'est la Paix qui porte le glaive.
Si vis pacem, para bellum.

— Il n'est plus d'intérêts contraires,
 Tous les étrangers sont des frères.

Pax Domini sit vobiscum.

— De la Baltique aux deux Calabres

On ne fait que traîner des sabres.

Si vis pacem, para bellum.

— Forgerons, changez de méthode,

Le fusil est passé de mode.

Pax Domini sit vobiscum.

— Nous faisons de petits modèles

Dont vous recevrez des nouvelles.

Si vis pacem, para bellum.

— Fondeurs, vous laisserez, j'espère,

Les canons pour la statuaire.

Pax Domini sit vobiscum.

— Et tous les fondeurs de répondre :

On en fond tant qu'on en peut fondre.

Si vis pacem, para bellum.

Casernes, maisons colossales,

Vous allez devenir des halles.

Pax Domini sit vobiscum.

— Aux grands onguents, les grandes boîtes;

Nous sommes partout trop étroites.

Si vis pacem, para bellum.

— Tailleurs ci-devant militaires,

Vous habillerez les notaires.

Pax Domini sit vobiscum.

— On a des commandes énormes

Dans tous les genres d'uniformes.

Si vis pacem, para bellum.

— Charbon pilé, soufre et salpêtre,
Sans bruit vous allez disparaître.

Pax Domini sit vobiscum.

— Le noir meunier doit toujours moudre
Les grains qui feront de la poudre.

Si vis pacem, para bellum.

— Bersagliers, knaiserlicks, milice,
Pandours, landwehr, Dieu vous bénisse !

Pax Domini sit vobiscum.

— Nous allons par catégories
Défendre toutes les patries.

Si vis pacem, para bellum.

— France, Autriche, Prusse, Italie,
Votre œuvre est enfin accomplie.

Pax Domini sit vobiscum.

— Tambour battant, mèche allumée,
Nous trinquons à la paix armée.

Si vis pacem, para bellum.

ADIEU.

Adieu, ma belle enfant !
J'ai secoué ma chaîne. .
Ma pitié vous défend,
Et je n'ai plus de haine.
Mon cœur vous oubliera ;
Mais pour vous, ma petite,
Il vous en souviendra,
Larira !
De l'ami qui vous quitte.

Adieu ; je trouverai,
Dans ma course en ce monde,
Plus d'un œil azuré,
Plus d'une tresse blonde.
Un autre vous dira
Que vous êtes jolie...
Il vous en souviendra,
Larira,
De ma longue folie.

Adieu ; dans le grand bois
Allez, ô ma petite !
Effeuillez sous vos doigts
La blanche marguerite :
C'est là que l'on verra
Combien les fleurs sont franches.
Il vous en souviendra,
Larira,
Des marguerites blanches !

Adieu ; je porte au doigt
Votre bague menteuse.
Jetez la mienne, soit :
Vous en seriez honteuse.
Mais quand pour vous luira
Le jour de l'hyménée,
Il vous en souviendra,
Larira,
De la bague donnée.

Adieu, sous les tilleuls
Vous passerez encore ;

Là, nous demeurions seuls,
Inquiets de l'aurore.
Un jour ma main serra
La vôtre, et vous, troublée...
Il vous en souviendra,
Larira,
Des tilleuls de l'allée.

Adieu, riez toujours,
Chantez votre allégresse;
Marchez sur mes beaux jours
Et sur votre jeunesse;
Le ciel vous sourira,
La fortune vous berce.
Il vous en souviendra,
Larira,
Des larmes que je verse.

LE ROI DE LA FÈVE.

Je suis roi de par la fève,
Et mon rêve
Doit durer un soir entier.
Puisqu'il faut qu'on se résigne,
Soyons digne
De notre nouveau métier.

Je ferai de mes richesses
Des largesses :

Mes amis, empressez-vous,
Je veux honorer bien vite
Le mérite;
Vous devez en avoir tous.

Mais quoi ! l'on m'appelle Sire...
Qu'est-ce à dire ?
Je n'en suis pas irrité ?
Ma Majesté paternelle
Serait-elle
Sensible à la vanité ?

C'est d'une insigne faiblesse ;
Mais je laisse
Mes scrupules sommeiller.
La flatterie est plus douce
Que la mousse,
Et j'en fais mon oreiller.

La vérité chaste et probe
Se dérobe
Sous des voiles complaisants :
Je ne puis plus la connaître,
Moi le maître,
Qu'à travers mes courtisans.

Qu'ils me semblent méprisables,
Mes semblables !
La vertu n'existe pas.
A mesure que je règne,
Je dédaigne
Le troupeau qui suit mes pas.

Et parfois mon cœur fidèle
Me rappelle
Ceux à qui j'ai tout promis.
Où sont-ils ? Quoi ! ma présence
Les offense ?
Les rois n'ont jamais d'amis.

Leur affection est morte...
Que m'importe !
Des conseils, je n'en veux plus,
Je veux des bouches muettes,
Des mains prêtes,
Des dévouements absolus.

O mes projets de justice,
Un caprice
Vous emporte tour à tour.
Toute crédulité sainte
S'est éteinte :
Je ne connais plus l'amour.

Désormais je ne veux croire
Qu'à ma gloire ;
Qu'on la proclame en tous lieux !
Dans mon culte de moi-même,
Je blasphème
Et je suis jaloux des dieux.

Mais qu'entends-je ? Minuit sonne :
Ma couronne
Sur mon front vole en éclats.
Ah ! j'ai fait un mauvais rêve !
Qu'il s'achève,
Mes amis, entre vos bras !

LE COUSIN CHARLES.

Tu viens du pays, cousin Charle :
Quelles nouvelles ? Parle, parle.
— J'ai vu ta mère, elle m'a dit :
« Embrasse bien notre petit.
Pour lui j'ai brûlé plus d'un cierge.
Les soldats n'ont pas assez peur.
Dis-lui qu'il mette sur son cœur
Cette médaille de la Vierge. »

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

Cousin Charle, as-tu vu mon père ?
Toujours bon ouvrier, j'espère ?
— Il m'a dit : « Mon petit Charlot,
Puisque tu dois le voir bientôt,
J'ai quelque chose à te remettre :
Écrire n'est pas mon état ;
Mais je l'ai fait pour le soldat :
Tu lui porteras cette lettre.

— Merci, cousin Charles, merci.
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

As-tu vu ma sœur Marguerite ?
 Je la quittai toute petite.
 — Elle entre dans ses dix-huit ans ;
 Elle est belle comme un printemps...
 Lorsque j'allais franchir la porte,
 Sans que personne pût la voir,
 Elle a serré dans mon mouchoir
 Ce louis d'or que je t'apporte.

— Merci, cousin Charles, merci.
 Va, mon métier n'est pas le pire ;
 Le soldat n'a pas un souci.
 A ceux qui m'aiment tu peux dire
 Que je les aime aussi.

• Est-ce tout, petit cousin Charle ?
 Personne d'autre ?... Parle, parle.
 — J'ai vu cousines et cousins,
 Les camarades, les voisins ;
 Tous ils m'ont dit, comme on suppose :
 « S'il ne nous a pas oubliés,
 Faites-lui bien nos amitiés. »
 Mais je ne vois pas autre chose.

— Merci, cousin Charles, merci.
 Va, mon métier n'est pas le pire ;
 Le soldat n'a pas un souci.
 A ceux qui m'aiment tu peux dire •
 Que je les aime aussi.

Adieu, cousin, et bon voyage !
 Ne quitte jamais le village.
 — Qu'as-tu, mon ami ? Tu riais,
 Et tu pleures!... Ah ! j'oubliais

Cette bague que j'avais mise
A mon doigt, pour te la donner.
C'est... tu ne pourrais deviner.
Tu sais bien, la petite Élise...

— Merci, cousin Charles, merci !
Va, mon métier n'est pas le pire ;
Le soldat n'a pas un souci.
A ceux qui m'aiment tu peux dire
Que je les aime aussi.

RONDE DES CREVÉS.

Vous qui jetez la pierre
Par-dessus notre mur,
Ayez l'âme moins fière,
Messieurs de l'âge mûr.

Que voulez-vous ? les causes
Produisent les effets :
Les rosiers font les roses,
Et vous nous avez faits.

Il faut que l'on connaisse
D'où chacun est sorti :
Nous sommes la jeunesse
D'un siècle perverti.

Que voulez-vous ? etc.

Quand les fruits ou les hommes
Se gâtent par milliers,
On n'en veut point aux pommes,
On en veut aux pommiers.

Que voulez-vous? etc.

Nous sommes ridicules,
Malingres et petits :
Étaient-ils des Hercules,
Ceux qui nous ont bâtis?

Que voulez-vous? etc.

Vous raillez nos costumes
Et vous les trouvez laids,
Vous qui dans ses coutumes
Avez singé l'Anglais.

Que voulez-vous? etc.

Vous riez de nos gestes
Et de notre maintien ;
Nous avons eu vos restes :
Il ne vous restait rien.

Qué voulez-vous? etc.

Nous sommes avant l'âge
Caducs et dévastés :
Admirez votre ouvrage
Dans nos infirmités.

Que voulez-vous? etc.

Vos farces de théâtre
Nous ont donné le ton ;
Si vous étiez de plâtre,
Nous sommes de carton.

Que voulez-vous ? etc.

Vous avez été drôles ;
Vieillis, vous maugréez
De voir jouer les rôles
Que vous avez créés.

Que voulez-vous ? etc.

Ayant peu de principes,
Vous nous avez dressés
A culotter des pipes,
Et nous fumons assez.

Que voulez-vous ? etc.

Votre gloire est complète :
N'avez-vous pas écrit
Que plus on était bête
Plus on avait d'esprit ?

Que voulez-vous ? etc.

Votre race est flétrie
Pour avoir plaisanté
L'amour de la patrie
Et de la liberté.

Que voulez-vous ? etc.

Arrière, camarades!
Nos temps sont arrivés :
Vous étiez les malades,
Nous sommes les crevés.

Que voulez-vous ? les causes
Produisent les effets :
Les rosiers font les roses,
Et vous nous avez faits.

DOUBLE ZERO.

Je partis un jour pour la chasse,
Ayant placé dans ma besace
Du plomb de plus d'un numéro :
Zéro, zéro, double zéro.

Je recherchais une alliance
Avec la dot et l'espérance.
Léandre poursuivait Héro.
Zéro, zéro, double zéro.

J'allai d'abord droit à Bruxelles ;
Les femmes y font des dentelles ;
Les hommes boivent le faro.
Zéro, zéro, double zéro.

Le Hollandais fume la pipe,
Cultive fromage et tulipe,
Coupe à cœur et garde à carreau.
Zéro, zéro, double zéro.

Il me sembla que ces contrées
Étaient par trop hyperborées ;
On en sort par terre ou par eau.
Zéro, zéro, double zéro.

La Prusse n'est pas ce que j'aime,
Et je refuserais quand même
Une héritière de Moreau...
Zéro, zéro, double zéro.

Puis je songeais à la Pologne,
Et je passai devant Cologne
En enfonçant mon sombrero.
Zéro, zéro, double zéro.

Rien à faire en terre badoise ;
On y bismarke, on y patoise ;
Le grand-duc s'est fait hobereau.
Zéro, zéro, double zéro.

Je me dirigeai vers la Suisse.
Berne me dit : « Dieu vous bénisse ! »
Genève me cria : « Haro ! »
Zéro, zéro, double zéro.

On me montra ma fiancée ;
Mais elle était trop haut placée,
Sur le sommet de la Jungfrau.
Zéro, zéro, double zéro.

Je me souvins qu'en Italie
Était une enfant fort jolie,
Fille d'un vieux carbonaro.
Zéro, zéro, double zéro.

Je trouvai la belle occupée,
Désarticulant sa poupée
Et chantant un romancero.
Zéro, zéro, double zéro.

Elle me conta que son père
Chassait du côté de Saint-Pierre
Avec son feutre et son sarrau.
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais au sud des Pyrénées
Quelques créances obstinées
Remontant au Trocadéro.
Zéro, zéro, double zéro.

Je me fis indiquer la banque
Du bachelier de Salamanque,
Et présentai mon bordereau :
Zéro, zéro, double zéro.

Mais, au lieu d'acquitter le reste,
On me fit un emprunt modeste
Garanti par Baldomero.
Zéro, zéro, double zéro.

Voilà pourtant ce que l'on gagne
A faire crédit à l'Espagne ;
On est rasé par Figaro.
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais encore une ressource,
Je pouvais jouer à la bourse ;
Un agent m'ouvrit son bureau.
Zéro, zéro, double zéro.

Monaco tenta mon audace ;
C'est là qu'on chasse et qu'on déchasse ;
Mais il n'y sort qu'un numéro :
Zéro, zéro, double zéro.

A la fin je revins bredouille,
Portant mon fusil en quenouille,
N'ayant femme, argent, ni perdreau :
Zéro, zéro, double zéro.

LE PEINTRE DES ROIS.

A la cour d'un roi d'Allemagne,
Je voyais souvent autrefois
Un artiste de la Romagne,
Albertini, peintre des rois

D'un bout à l'autre de l'année,
Il fabriquait, de parti pris,
La même tête couronnée,
Même qualité, même prix.

Revenu d'ailleurs assez mince,
Et sujet aux revirements...
Cela s'expédie en province
Aux bons bourgmestres allemands

Peindre vingt fois la même tête,
Ce n'est pas fort divertissant ;
Mais la main est faite et refaite
Quand on arrive au chiffre cent.

Un jour, étant dans le royaume,
J'allai voir cet Albertini.
Il travaillait un roi Guillaume
Qui n'était pas encor fini.

Il avait peint les accessoires,
Paysage, fond de portrait,
L'habit, la couronne et les gloires,
Mais du visage pas un trait.

L'incident me parut bizarre;
Albertini, sans s'émouvoir,
Me dit : « Celui que je prépare
Ne peut-il pas mourir ce soir ? »

C'est une mission céleste
Que Dieu lui confie ici-bas :
Le roi meurt, la royauté reste,
L'homme a changé, l'habit non pas.

Le roi mort, fût-il Charlemagne,
Son portrait n'a plus de valeur.
Tous les bourgmestres d'Allemagne
Voudront avoir son successeur.

La besogne est faite d'avance;
En quatre ou cinq coups de pinceau
Je complète la ressemblance,
Et je présente mon tableau.

Quand Dieu reprend Guillaume père,
Guillaume fils nous est rendu;
Le royaume est toujours prospère,
Et mon portrait n'est pas perdu.

PROFESSION DE FOI**POUVANT SERVIR A PLUS D'UN CANDIDAT.****1869.**

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'Empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Étant de mil huit cent vingt-six,
Pour les jeunes je suis un père,
Pour les anciens je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat,
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage ;
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins ;
Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger ;
Mais, si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord ;

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets ?
Dût-on accuser ma franchise,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire,
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude aveu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui,
A l'instar de Philippe Auguste,
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme,
Dont les droits ne sont pas écrits;
Ils sont écrits dans mon programme
A l'égal de ceux des maris.

J'attends avec quelque espérance
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant vous vous nommez.

LA BRANCHE-MÈRE.

Cet arbre, frappé du tonnerre,
Avait encore, l'an dernier,
Une branche, la branche mère,
Qui couronnait son front altier.
Elle était la moitié du chêne;
Les rameaux éclos alentour
L'appelaient mère, ou bien marraine,
Fils ou filleuls de son amour.

Une nuit d'automne, la foudre
A touché le vieux chêne au cœur.
La branche s'est réduite en poudre,
Elle est morte en pleine vigueur.
Longtemps a saigné la blessure
Dont l'hiver a séché les pleurs.
Une large et noire fissure
Marque la place des douleurs.

Pour réparer cette lacune,
La nature a fait maints efforts :
Dix branches poussent au lieu d'une ;
Les vivants remplacent les morts.
Nature, vous aurez beau faire,
Bourgeons, vous avez beau pousser :
Il manque ici la branche mère,
Que rien ne saurait remplacer.

LE BOURGEOIS DE BOHÈME.

Vous connaissez tous, je le crois,
Un auteur dont le vœu suprême
Est d'être pris pour un bohème,
Et non pour un simple bourgeois.
Au fond, je le soupçonne d'être
Ce qu'il redoute de paraître.
Au domicile conjugal
Il est rangé, sobre et loyal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

S'il se promène à pas sonnants ,
Cheveux longs et barbe bourrue ,
Les passants disent dans la rue :
« Ces artistes sont étonnants ! »
Pour n'avoir pas l'air trop honnête ,
Il a dû composer sa tête.
Au domicile conjugal
Il est simple et patriarcal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

Moyennant cinquante louis
Il a deux logements en ville ,
L'un aux environs de Mabilly ,
L'autre dans l'île Saint-Louis.
Dans l'un il est célibataire ,
Il est dans l'autre époux et père.
Au domicile conjugal
Il est confit dans un bocal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

Vous dites : « Pourquoi deux loyers ,
Quand on n'est pas millionnaire ? »
Alors vous ne comprenez guère
Les menus propos des portiers.
Si d'un côté toujours il couche ,
De l'autre toujours il découche.
Au domicile conjugal
Il est trembleur et clérical.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

Dans sa famille, en tapinois,
Il paye exactement son terme.
Là-bas, muet comme un dieu Terme,
Il est saisi tous les six mois.
Son mobilier qu'on met en vente
Est racheté par sa servante.
Au domicile conjugal
Il place à l'intérêt légal.

C'est un bonhomme tout de même
Que notre bourgeois de Bohême.

A Paris, j'en connais un peu
De ces artistes incroyables,
Simples mortels qui se font diables,
N'ayant ni feu, ni lieu, ni Dieu.
Ils ont quelque part sur la terre
Un ange, femme, sœur ou mère.
Au domicile conjugal
On est garde national.

Ils sont excellents tout de même
Ces braves bourgeois de Bohême.

DEVOIR C'EST AVOIR.**PRÉCEPTES D'UN FINANCIER.**

Un financier exposait ses préceptes
(Des préceptes de financier) :
Il démontrait à de jeunes adeptes
Que l'ami, c'est le créancier.
En effet, celui qui vous prête
Est à vous des pieds à la tête.
Premier principe : il est bon de savoir
Que devoir
C'est avoir.

En empruntant vous prouvez une chose :
Que vous méritez du crédit.
Vous prouverez, en redoublant la dose,
Que ce même crédit grandit.
Si j'empruntais toute la terre,
J'en deviendrais propriétaire.
D'ici déjà l'on peut apercevoir
Que devoir
C'est avoir.

L'emprunt, messieurs, c'est ce qui nous fait vivre,
Ce qui nous sauve de l'oubli.
Cela s'inscrit sur un livre, un grand livre
Toujours ouvert, jamais rempli.
C'est la neige faisant sa boule,
Qui roule, roule et toujours roule.

Sur cet article il est nisé de voir
Que devoir
C'est avoir.

Je vois d'ici venir un imbécile
Qui dit : « Comment servirez-vous
Les intérêts? » La réponse est facile :
Un trou se bouche avec deux trous.
Quand nous aurons mangé la lune,
Nous en aurons deux au lieu d'une.
D'après cela vous pouvez concevoir
Que devoir
C'est avoir.

Me direz-vous aussi qu'en fin de compte
Il faudra payer? Je souris
De préjugés qui me couvrent de honte.
Vous ne m'avez donc pas compris?
On verra l'Égypte glacée
Avant la dette remboursée.
Or maintenant vous devez tous savoir
Que devoir
C'est avoir.

S'il est écrit que dans une tempête
Notre globe un jour doit sombrer,
Peut-être alors vers une autre planète
Ses débris iront émigrer.
Voyez, dans une arche éclatante,
Surnager la dette flottante!
Que d'autres cieus daignent la recevoir;
Car avoir
C'est devoir.

UN ÉTÉ.

Depuis bien longtemps
J'attends
Que le baromètre,
Mon maître,
Ait du bon côté
Monté,
Afin que je puisse,
En Suisse,
Faire quelque jour
Un tour.
Hélas ! quelle amère
Chimère !

Encore un été
Raté !
Mai trempé de pluie
S'essuie.
Juin s'en est allé-
Gelé ;
Juillet sent la dure
Froidure ;
On s'enrhume en août
Partout,
Pour prendre en septembre
La chambre.

On attend trois fois
Par mois

Que change la lune ;
Mais l'une
Pleure aux deux premiers
Quartiers,
Pleure à son troisième
De même,
Et cède en pleurant
Son rang
A l'autre meilleure
Qui pleure !

Et pourtant les blés
Coulés,
Quand les froids sévissent,
Mûrissent
Sans savoir, ni moi,
Pourquoi ;
Mais par un usage
Fort sage.
Le raisin aussi
Grossi
Nous fera d'étranges
Vendanges.

Remontant le cours
Des jours,
Je me remémore
Encore
Les gais et chantants
Printemps,
De douces et bonnes
Automnes.

Est-ce effet des ans
Pesants ?
Est-ce ton mirage,
Jeune âge ?

Soleil à moitié
Noyé,
Toi qui sous des taches
Te caches,
Lune au pâissant
Croissant,
Qu'une bonté grande
Vous rende
Votre éclat ancien,
Ou bien
Que notre jeunesse
Renaïsse !

Un jour nos enfants
Savants
Trouveront sans doute,
En route,
Un ou deux flambeaux
Nouveaux ;
Qu'ils plaignent leurs piêtres
Ancêtres
Morts en cet endroit
De froid,
Races endormies,
Momies !

LE VIN DU RHIN.

Vin allemand qui nais dans les cailloux,
A l'étranger tu peux t'en faire accroire;
Mais tu n'es pas pour être bu par nous;
Va donc ailleurs te faire boire!

Avec le Rhin,
Ton fleuve souverain,
Que vers le Nord ton flot s'épanche,
Vin sans couleur,
Vin sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche!

Le vin du Rhin n'est pas fils du soleil;
L'été pour lui n'est qu'un brumeux automne.
Il peut donner la fièvre ou le sommeil,
Il n'a jamais grisé personne.

De tes buveurs
Mystiques et rêveurs
Que par toi le gosier s'étanche,
Vin sans couleur,
Vin sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche!

Le vin du Rhin ne parle pas au cœur;
Son dieu Silène est une pâle nymphe.
C'est un liquide et non une liqueur;
Il a moins de sang que de lymphe.

Certe on pourrait
Dans ton alcool discret
Élever la carpe et la tanche,
Vin sans couleur,
Vin sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche !

Le vin du Rhin ne parle pas aux sens ;
L'esprit lui faut et l'amour le condamne.
Mais, s'il sert mal nos appétits puissants,
Il peut nous servir de tisane.

Avec le thé,
Ton collègue en santé,
Va, tu peux bien passer la Manche,
Vin sans couleur,
Vin sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche !

Vin allemand, que ton Rhin soit sacré !
Que son eau claire allonge ton flot terne !
Notre Bourgogne a son pouilly doré ;
Notre Bordeaux a son sauterne.

Coulez en paix
Sous vos châteaux épais.
Souvenez-vous que la tour penche,
Eau sans couleur,
Jus sans chaleur,
Vin sans valeur,
Piquette blanche !

DAME SOTTISE.

Esprit qui fut autrefois
Si cher aux Gaulois,
Pour sa fine bonhomie,
Vient de mourir d'anémie.

Il eut tort :

Car une ennemie
A pris la place du mort.

Et dame Sottise,
En toilette de gala,
Court de çà, de là,
Chacun la courtise,

La voilà !

Et les dindes et les grues,
Sur son passage accourues,
Se dressent sur un perchoir
Pour mieux voir
Sottise qui court les rues.

Elle arrive dans Paris ;

Un passant surpris

Dit : « C'est vous, mademoiselle ? »

— Non, mon ami, répond-elle ;

Je défends

Qu'ainsi l'on m'appelle,

Puisque j'ai beaucoup d'enfants. »

Et dame Sottise, etc.

Elle voit d'anciens amis,
Marchands ou commis :
« Où donc avez-vous, princesse,
Pris ce retour de jeunesse ?
— Dans mon lit.

La fortune engraisse
Et le succès embellit. »

Et dame Sottise, etc.

Elle voit un directeur
Qui dit : « Serviteur !
M'apportez-vous un poème ?
Je le joue à l'instant même,
L'an prochain
Et toujours, quand même,
Avec des airs de Machin... »

Et dame Sottise, etc.

Elle entre dans le bureau
D'un journal nouveau.
Le gérant lève la tête :
« Oh ! dit-il, que j'étais bête !
Vertuchoux !
Ma fortune est faite
Si vous écrivez chez nous. »

Et dame Sottise, etc.

Elle entre dans un salon,
Y prend du galon,
Va bravant les épigrammes,
La bouche ouverte aux réclames,

L'air railleur,
Et donnant aux femmes
L'adresse de son tailleur.

Et dame Sottise, etc.

Esprit qui fus autrefois
Si cher aux Gaulois,
Tes dieux ne sont plus les nôtres.
Les tréteaux ont leurs apôtres,
Et l'on rit.
Riez donc, vous autres !
La bête a tué l'esprit.

Et dame Sottise
En toilette de gala,
Court de çà, de là,
Chacun la courtise,
La voilà !
Et les dindes et les grues,
Sur son passage accourues,
Se dressent sur un perchoir
Pour mieux voir
Sottise qui court les rues.

LE VEAU.

L'autre jour, dans un herbage,
Par aventure passant,
Je vis un troupeau paissant
En famille sous l'ombrage.
Un veau de trois mois et quart,
Qui ruminait à l'écart,
Me cria dans son langage :

« Je suis veau (*bis*);
Serai-je bœuf ou taureau ?

» Quand je vois bœuf immobile
N'avoir point d'autre embarras
Que d'être luisant et gras,
Je me dis : Bœuf est tranquille.
Oui, mais c'est un grand danger
Que d'être bon à manger
Quand on s'en va vers la ville

» Je suis veau (*bis*);
Serai-je bœuf ou taureau ?

» Quand je vois une génisse
A peau fine, à poil soyeux,
Je me dis : Taureau vaut mieux;
Et je veux qu'on nous unisse...
Oui, mais on dit que l'amour
Persécute nuit et jour
Ceux qu'il prend à son service.

» Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf ou taureau ?

« Si je parle politique,
Bœuf est un bon potentat
Qui gouverne son État
Sur un trône pacifique.
Taureau, c'est le conquérant ;
Le pré n'est pas assez grand
Pour son sceptre despotique.

» Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf ou taureau ?

» Je consulte père et mère ;
Voici leur avis tout neuf :
Le plus sage est d'être bœuf,
Si j'en crois taureau mon père ;
Oui, mais voici du nouveau :
Mieux est de rester taureau,
Si j'en crois vache ma mère.

» Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf ou taureau ? »

J'interrompis ce novice
En disant : « Jeune animal,
Garde ton état normal ;
Puis, s'il faut un sacrifice...
— Bon, répondit-il, tu crois
Qu'on va me laisser le choix ?
Conseillers, Dieu vous bénisse !

» Je suis veau (*bis*) ;
Serai-je bœuf ou taureau ? »

L'ANNIVERSAIRE DE L'OUVRIER.

J'ai pour voisin un ouvrier :
Nous commençons à nous connaître ;
De sa mansarde à ma fenêtre ,
Nous nous voyons ; il est bottier.
J'ai pour voisin un ouvrier.

Mon voisin est célibataire ;
Pas de famille, peu d'amis.
Il niche, au rebours des fourmis,
Plus dans le ciel que sur la terre.
Mon voisin est célibataire.

Ce n'est certes pas celui-là
Qui connaît le cours de la Bourse,
Ou qui parie au champ de course
Pour Samson ou pour Dalila.
Ce n'est certes pas celui-là.

Hier soir, quelle fut ma surprise !
Vers son balcon m'étant tourné,
Je vis son toit illuminé
Comme une chapelle d'église.
Hier soir, quelle fut ma surprise !

Mon voisin s'était mis en frais :
Un bouquet entre deux chandelles !
Lumière vive et fleurs nouvelles !
Pour un homme serré de près,
Mon voisin s'était mis en frais.

Aurait-il fait un héritage ?
Tant mieux ! quelques paillettes d'or
Prendraient si gaîment leur essor
Vers ce laborieux étage !
Aurait-il fait un héritage ?

Aurait-il pris un magasin
Dans le voisinage ? Peut-être :
Et l'ouvrier, devenu maître,
S'enrichirait ? Mon cher voisin
Aurait-il pris un magasin ?

Peut-être une jeune ouvrière,
Lui donnant aujourd'hui sa main,
Viendra-t-elle cueillir demain
Le bouquet éclos sur la pierre ?
Peut-être une jeune ouvrière... ?

Je grimpai jusqu'à son taudis,
Et tout en parlant d'autre chose,
J'en vins à demander la cause
De cette fête au paradis.
Je montai jusqu'à son taudis.

« C'est la date de ma naissance,
Dit mon voisin, avec gâté,
Et quand on a vie et santé,
On doit bénir la Providence.
C'est la date de ma naissance. »

Salut à toi, brave ouvrier,
Toi qui songes, dans ta misère,
A fêter un anniversaire
Que d'autres voudraient oublier ;
Salut à toi, brave ouvrier !

LA GRANDE CLASSE.

1870.

J'ai visité la grande classe,
Celle des premiers, des plus forts,
Des adultes de haute race.
Comme j'y suis entré, j'en sors.

Je voulais, dans mon ignorance,
Admirer au moins une fois
Les premiers écoliers de France.
Je les ai vus, et je les vois :

Le professeur est dans sa chaire.
Les gradins, rangés à l'entour,
S'arrondissent en demi-sphère
Et se remplissent tour à tour.

Deux par deux, trois par trois, on entre.
Chaque élève, sans se presser,
A droite, à gauche, au bord, au centre,
En bas, en haut, va se placer.

J'en vois quelques-uns, dans le nombre,
Qui me paraissent assez vieux ;
Mais en hiver la salle est sombre,
Et puis j'ai de si mauvais yeux !

Professeur et maitres d'étude
Disent : « Chut ! » à leurs écoliers.
Il paraît que c'est l'habitude,
On ne se tait pas volontiers.

Plusieurs demandent la parole
Pour erreurs au procès-verbal :
Colza mis au lieu de pétrole,
Ou César au lieu d'Annibal ;

Une virgule mal placée,
Un point qui manque sur un *i* ;
Une demi-heure est passée
Avant que cela soit fini.

D'aucuns, excusent leurs absences,
D'autres, demandent des congés.
Mais ne parlez pas de vacances
A ces travailleurs enragés.

Un élève monte au pupitre
Et se met à lire un devoir
Dont il ne donne pas le titre.
Nous allons voir, nous allons voir.

Mais il a la voix nasillarde
Et l'accent septentrional.
Puis, autour de moi, l'on bavarde.
Il écrit bien, mais parle mal.

Ils ont, aux leçons de lecture,
Un usage assez singulier,
Celui de battre la mesure
Avec des couteaux à papier.

Cette leçon, il faut le croire,
N'est que pour les adolescents ;
Les exercices de mémoire
Seront bien plus intéressants.

Le professeur sonne la cloche.
Le lecteur, comme un linge blanc,
Remet son cahier dans sa poche
Et revient s'asseoir à son banc.

Un autre monte à la tribune.
Celui-ci récite par cœur.
Il sait son texte sans lacune.
A gauche on applaudit en chœur.

Aussitôt on murmure à droite.
C'est mal ici; c'est bien là-bas;
Il semble que chacun emboîte
Le pas d'un chef qu'on ne voit pas.

Peut-être bien sont-ce deux frères
Qui, pour affirmer leur savoir,
Soutiennent deux thèses contraires
Moins par amour que par devoir.

Mais non; voici la grosse caisse
Alternant avec les tambours.
Le professeur sonne sans cesse
Et les couteaux tapent toujours.

Mon Dieu, mon Dieu, comme ils en usent,
De ces couteaux!... Mais, entre nous,
Si l'on ne veut pas qu'ils s'amuse,
Pourquoi leur donner des joujoux?

Nous sommes en pleines tempêtes.
Les mots aigus lancés dans l'air
Croisent les grosses épithètes.
Le tonnerre étouffe l'éclair.

Deux élèves, ténor et basse,
L'un tout petit, l'autre très-grand,
(On rit) nez à nez, face à face,
Se heurtent en se rencontrant.

Le petit n'en veut pas démordre,
Le grand ne peut pas reculer.
On crie : « Assez ! A l'ordre ! à l'ordre ! »
De quel ordre veut-on parler ?

Je dis à mon voisin : « De grâce,
Ce bruit va-t-il bientôt cesser ?
Moi, je suis venu pour la classe.
Va-t-elle bientôt commencer ?

— Mais, monsieur, elle est terminée ;
Vous avez eu trois grands discours.
— Merci. J'ai perdu ma journée.
Est-ce de même tous les jours ? »

Il me répondit : « Mon brave homme,
Je vous trouve encore bien bon.
L'endroit où vous êtes se nomme :
L'école du palais Bourbon. »

LE BOIS DE LA VILLEGONTHIER.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Plus d'un gros bonnet de la ville
En secret voudrait l'acheter.
L'un d'eux, Germain, banquier habile,
Pour aller seul le visiter,
Part le matin d'un pied agile.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il rencontre, en un lieu sauvage,
Un étranger, crayon en main,
Qui prend un plan du paysage :
« C'est un rival ! » se dit Germain, —
Non : c'est un peintre de passage.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il aperçoit la silhouette
D'un homme qui marche à l'écart.
« C'est quelque rival qui me guette ! »
Non ; c'est un malheureux vieillard
Qui fait du bois mort en cachette.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Il effraye une tourterelle.
A son approche un homme a fui :
« C'est un rival en sentinelle ! » —
Non ; une femme est près de lui ;
Il cueillait des fleurs pour sa belle.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

Allons ! banquier, achète, achète ;
Mais, pitié pour le malheureux,
Grâce pour l'homme à la palette,
Et grâce pour les amoureux
Qui vont cueillir la violette.

Le bois de la Villegonthier
Était en vente l'an dernier.

L'HOMME AU MIROIR.

L'été dernier, en voyage,
J'eus pour compagnon
Un certain grand personnage
Dont je tais le nom.

Bien qu'il eût un parfum d'ambre
Et de dignité,

Je fus son voisin de chambre
Sans trop de fierté.

Quoiqu'on le prit pour un prince
Suivi d'un valet,
La cloison était fort mince
Qui nous isolait ;

Si bien que, sans y prétendre,
Et comme en rêvant,
De mon lit je pus entendre
L'entretien suivant :

« Bonjour, toi, le seul que j'aime
(C'est lui qui parlait),
Mon complice, autre moi-même,
Causons, s'il te plait.

« Tu me vois dans l'allégresse
Lorsque je te vois.
Il faut que je te confesse
Une bonne fois.

« Tu sais imposer au monde,
Homme sérieux,
Par ta morgue et ta faconde.
Que peut-on de mieux ?

« Tu sais porter haut la tête
Comme un baldaquin ;
Mais tout bas, moi, je te traite
De fieffé coquin.

« Tu servis sans trop de honte
La France et le roi ;
Mais tu sais qu'en fin de compte ,
Ton pays, c'est toi.

« Tu veux maintenant la gloire
Du parfait chrétien ;
Tu fais semblant de tout croire
Et ne crois à rien.

« Voici pour toi la morale
Et le droit canon :
Fuir avec soin le scandale ,
Mais, le reste, non.

« Tu rends les femmes aimables
En les courtisant,
Et les hommes favorables
En les méprisant.

« Un mari veut qu'on l'emploie
Dans quelque bureau :
C'est sa femme qu'il t'envoie ,
Un joli morceau.

« Tu n'as pas les ridicules
Des gens trop rangés,
N'ayant guère de scrupules
Ni de préjugés.

« Quelquefois, vrai, je t'admire
Sans te regarder ;

Mais te regarder sans rire ?
C'est trop demander.

« Monsieur, ornez-vous la tête
De ce blanc clocher.
Votre couverture est faite ;
Allez vous coucher. »

Ainsi finit la sermone.
Alors j'attendis
Quelle serait la réponse ;
Plus rien n'entendis.

En pareille conjoncture,
Qu'eussiez-vous fait ? Moi,
Je mis l'œil à la serrure,
Et je me tins coi.

Mais voilà ce qui m'étonne
Encore aujourd'hui,
C'est que je ne vis personne,
Personne que lui.

Pour résoudre ce problème,
Je dus concevoir
Qu'il se parlait à lui-même
Devant son miroir.

LES DEUX ARCADIENS.

CORYDON.

Aux confins de l'Arcadie,
Deux bergers, en se quittant,
D'une double mélodie
Charmaient le suprême instant.

THYRSIS.

Puis, selon l'antique usage,
Ils discutèrent entre eux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu fuis devant Corydon.
As-tu calculé les suites
De ce cruel abandon?

THYRSIS.

Palémon, que l'on dit sage,
Guide mes pas hasardeux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

La défection croissante
Doit-elle entraîner Thyrsis ?
Cinq retirés de soixante
Ne font plus cinquante-six.

THYRSIS.

La défaite est au courage
Et la victoire aux heureux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Je suis la fleur des ravines,
Née aux fentes du rocher ;
Du sol où sont mes racines
Rien ne peut me détacher.

THYRSIS.

Moi, je suis le coquillage
Emporté par les flots bleus.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Ton domaine était prospère,
Et les troupeaux qui t'aimaient

T'avaient choisi pour leur père :
C'est ainsi qu'ils te nommaient.

THYRSIS.

Leur amour et leur suffrage
Sont devenus trop coûteux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi ! la campagne natale,
Les Sylvains dansant en chœur,
Le Lycée et le Ménale
Ne parlent plus à ton cœur ?

THYRSIS.

Je descends vers le rivage
Où fleurit l'olivier creux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi ! ton esclave et ta reine,
Quoi ! Lycidas et Phyllis,
Lui, plus élégant qu'un frêne,
Elle, plus blanche qu'un lis !

THYRSIS.

Que veux-tu ? mon cœur volage
Est brûlé par d'autres feux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Adieu. Tu viendras peut-être
Parmi nous finir tes jours,
Au pays qui t'a vu naître,
Au pays de tes amours.

THYRSIS.

Je fais un petit voyage ;
Je reviendrai... si je peux.

Ensemble.

Tous deux à la fleur de l'âge,
Arcadiens tous les deux.

ROME FUTURE.

Rome, je connais ton histoire
Écrite en style expiatoire
Sur tes débris puissants.
Tes monuments et tes églises
Sont des inscriptions surprises
Aux âges anciens ou récents.

J'ai parcouru tes catacombes ;
J'ai suivi le chemin des tombes

A travers monts et vaux.
J'ai vu tes fières galeries,
Et ton océan de prairies,
Et tes aqueducs triomphaux.

Près des hauteurs capitoline,
J'ai reconnu les six collines
Que Brennus occupa.
J'ai vu combien est peu de chose
La place où Raphaël repose
Dans le Panthéon d'Agrippa.

Mais ce qui frappe ma pensée,
Ce n'est pas ta grandeur passée
Ni ton éclat nouveau;
Ce n'est pas la fleur des ruines
Qui plonge ses minces racines
Dans les fentes d'un chapiteau.

Je voudrais, telle est mon envie,
Je voudrais rechercher la vie
Sous le sol habité;
Car la terre, ainsi que les nues,
A des profondeurs inconnues
Qui tentent notre avidité.

Je voudrais soulever le voile
Qui cache encor plus d'une étoile
De ton ciel souterrain,
Et voir ton peuple de statues,
Depuis des siècles abattues,
Se dresser de marbre et d'airain.

Je voudrais sonder tes entrailles
Pour reconstruire les murailles
Que nous foulons aux pieds.
Combien de héros pentéliques,
Couchés là comme des reliques,
Dorment sous la terre oubliés !

Le pavé sur lequel on marche
Semble être voûté comme l'arche
De quelque pont croulé ;
Chaque palais que l'on contemple
Usurpe la place d'un temple
Qui plus tard sera révélé.

Un jour viendra, ce jour approche,
Où prenant la pelle et la pioche,
Les hardis ouvriers
Recueilleront sous les décombres
Les blocs sacrés, les grandes ombres
Des orateurs et des guerriers.

Quand on pourra, d'une main libre,
Sonder le lit fangeux du Tibre
Détourné de son cours,
Depuis Saint-Paul jusqu'à Saint-Ange,
Les dieux sortiront de la fange
Pour revivre à l'éclat des jours.

O ville qu'on dit éternelle,
Sous le linceul qui te recèle,
Laisse-moi cet espoir,
O ville à la triple ceinture

Ancienne, présente et future,
Que je vive assez pour te voir !

SAINT FRUSQUIN.

Dans la France flamande,
Nous chômons entre amis
Un saint que la légende
N'a pas encore admis ;
Un protecteur intime
Qui réside au foyer,
Qui n'a rien de sublime
Et reste familier,
Un dieu qui se rapproche
Des Pénates latins,
Un petit dieu de poche
Pour les jours incertains.

Petit saint, dans ta niche,
Reste au milieu de nous ;
Tu ne fus jamais riche ;
Nous te ressemblons tous.

Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux,
Protége-nous.

Tant qu'il fut de ce monde,
Colporteur, fabricant,
Il allait à la ronde
Vendant et trafiquant,
Apportant aux fillettes
Les chapelets nouveaux,

Aux vieilles des lunettes,
Des livres aux dévots,
Des berceaux aux ménages,
Des flèches aux archers,
Aux enfants des images,
Et des fouets aux cochers.

Petit saint, etc.

Les petits bénéfices
Font les fortunes ; mais
A rendre des services
On n'amasse jamais.
Or ses économies
S'en allaient au soleil.
Aux âmes endormies
Il sonnait le réveil,
Prouvant par son exemple
A la postérité
Qu'on peut bâtir un temple
Avec la volonté.

Petit saint, etc.

Négligeant l'assistance
Des seigneurs féodaux,
Il montra la puissance
Des petits capitaux.
Par le compagnonnage
Qu'il sut organiser
Les puits du borinage
Se laissèrent creuser.

Il put couvrir d'usines
Lille en ses murs épais,
Et les villes voisines
De Tourcoing et Roubaix.

Petit saint, etc.

Quoiqu'il fût très-saint homme,
Cet apôtre du bien
N'alla pas flatter Rome
Ni convertir l'Indien.
On l'aurait fait sourire
En lui montrant là-bas
La gloire du martyr
Qu'il ne convoitait pas.
Il mourut sous un chaume,
Sans femme et sans enfant,
Et légua son royaume
Au peuple triomphant.

Petit saint, etc.

Pour célébrer ta fête,
Tout le pays wallon
Vient couronner ta tête
Des pampres du houblon.
L'ouvrier, l'ouvrière,
Tisserand, forgeron,
Filtier et dentellière
Invoquent leur patron.
De la fortune adverse
Sauve-les ! Sauve-les
Des traités de commerce
Et des produits anglais !

Petit saint, dans ta niche,
Reste au milieu de nous ;
Tu ne fus jamais riche ;
Nous te ressemblons tous.
Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux,
Protége-nous.

LE TRAIN DES MARIS.

A la gare Saint-Lazare,
Tous les samedis d'été,
Un torrent précipité
De chaque wagon s'empare.
Ce sont les époux tritons ;
Ils vont retrouver leurs femmes
Qui se plongent dans les lames
Des bains normands ou bretons.

Paris à Trouville,
Trouville à Paris.
L'autre soir j'ai pris,
Comme un imbécile,
L'autre soir j'ai pris
Le train des maris.

Tous ces avocats barbares,
Ces financiers belliqueux,
Vont emportant avec eux
Des cartes et des cigares.
On n'arrête point l'essor
De leur phalange intrépide :

Cent Jasons dans la Colchide
Cueilleront cent toisons d'or.

Paris à Trouville, etc.

Je trouvais dans mon enfance
Que tout le monde était vieux.
Est-ce une erreur de mes yeux ?
Est-ce un effet de distance ?
Maintenant je ne vois plus
Que des jeunes gens superbes,
Des stagiaires imberbes
Et des maris chevelus.

Paris à Trouville, etc.

Adieu les soucis d'affaires,
Les embarras du carnet,
Les ennuis du cabinet !
Ils voguent vers d'autres sphères.
Ils ont pris un bon moyen
Contre les déconvenues :
Leurs femmes sont prévenues,
Ils ne craignent rien, rien, rien.

Paris à Trouville, etc.

Des écoliers en vacances
Ne sont pas plus insoumis ;
Ils font devant les commis
Mille et mille extravagances.
Le train va comme le vent ;
C'est Zéphire qui le mène.

Ayant jeûné la semaine,
Ils ont faim en arrivant.

Paris à Trouville, etc.

Quel beau jour que le dimanche !
On s'éveille en un chalet.
Dans sa tasse, au lieu de lait,
On verse la crème blanche.
A l'ombre d'un tamaris
On se couche sur le sable,
Et le soir, méconnaissable,
Ménélas devient Paris.

Paris à Trouville, etc.

Après deux fois vingt-quatre heures,
Comme à Capoue autrefois,
Doivent les Carthaginois
Quitter ces douces demeures.
Les chats laissent les souris ;
Ils s'en vont la tête basse :
Convoi de première classe !
C'est le retour des maris.

Paris à Trouville,
Trouville à Paris
L'autre soir j'ai pris,
Comme un imbécile,
L'autre soir j'ai pris
Le train des maris.

FIN DES CHANSONS NOUVELLES.



TABLE.

<p>Avant-propos de la première édition 1</p> <p>Les indulgences (1857). 2</p> <p>Vieille histoire 3</p> <p>Un banquet (1847). 5</p> <p>L'invalidé. 9</p> <p>Les reines de Mabille. 10</p> <p>Volupté. 14</p> <p>Nous sommes gris. 15</p> <p>A Béranger. 18</p> <p>La lorette. 19</p> <p>La lorette du lendemain. 23</p> <p>Le melon. 26</p> <p>L'automne 27</p> <p>Trompette 28</p> <p>Je m'embête ! 31</p> <p>Ma femme n'est pas là. 33</p> <p>Voilà pourquoi je suis garçon. 35</p> <p>Ivresse 37</p> <p>Madeleine 40</p> <p>Aujourd'hui et demain 43</p> <p>Ma clé. 45</p> <p>Adèle. 47</p> <p>Les mois 49</p> <p>La chaumière. 50</p> <p>Les grands-pères 55</p> <p>L'inconnu. 57</p> <p>Un propriétaire. 58</p> <p>Ursule 61</p>	<p>Au coin du feu. 63</p> <p>Les poisons. 65</p> <p>Palinodie. 66</p> <p>Voyage en Icarie 69</p> <p>Les pauvres d'esprit. 71</p> <p>Beauté 72</p> <p>Je pêche à la ligne 74</p> <p>Les peuples (1848). 76</p> <p>Je ris. 77</p> <p>Pastorale 79</p> <p>Le souper de Manon. 80</p> <p>Chauvin. 82</p> <p>Le champagne 84</p> <p>Une féc. 86</p> <p>Dans cinquante ans. 87</p> <p>Les hommes utiles 89</p> <p>Fantaisie 91</p> <p>Les rats. 92</p> <p>Les écrevisses. 94</p> <p>La meunière et le moulin. 96</p> <p>Jean qui pleure et Jean qui rit 98</p> <p>La kermesse 100</p> <p>Pierrette et Pierrot. 103</p> <p>Les écus 105</p> <p>Un mari malheureux 107</p> <p>May 110</p> <p>Est-ce tout ? 113</p> <p>Les deux. 114</p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Le vieux tilleul.	116	Les réformes (1851).	187
Le quartier latin	117	Le message.	190
Les amants d'Adèle.	121	Pandore, ou les deux gen-	
Monsieur Bourgeois (1848). 122		darmes.	191
Le château et la chaumière. 124		L'histoire du mendiant. . .	193
Toinette et Toinon	126	La valse des adieux.	195
Mes enfants.	127	Les voix de la nuit.	196
Le docteur Grégoire.	129	Rose-Claire-Marie.	198
Quitte à quitte	132	La première maîtresse. . . .	200
Perrette et le sorcier.	134	Le voyage aérien	202
Satan marié.	136	Mon héritage.	204
La gaieté française	137	Paris.	206
Les boutons.	140	L'été de la Saint-Martin. . .	208
Rêves et réalités	141	Mes mémoires.	209
La ballade au moulin.	143	Le jardin de Téhadjia. . . .	212
Les gros mots.	144	Souvenirs de voyage.	213
Le carnaval à l'Assemblée		La bayadère voilée.	216
nationale (1850).	146	Insomnie.	217
Les confessions.	150	La vicille servante	219
Les cerises de Montmorency		Il faut aimer.	221
(1850).	151	Ma philosophie.	222
Les étrennes de Julie.	153	Les deux notaires.	225
Je n'aime pas.	155	La petite ville.	228
Auguste, étudiant de dixième		Le chevalier à boire.	229
année.	156	La forêt.	231
Les dieux.	158	Lanlaire.	233
Boisentier.	160	Cheval et cavalier.	237
Chut!	161	Pêcheur silencieux	239
Le coucher.	163	L'aveu	241
Bonhomme.	165	Des bêtises.	242
La ligue des maris.	167	Le fou Guilleau.	245
Louise	169	La nacelle.	247
La chanson de trente ans. . 171		Père capucin.	249
La solution (1851).	173	La pluie	251
Le phalanstère	176	Les plaintes de Glycère. . .	253
Thérèse.	178	Le vieux télégraphe.	254
Le lion d'or.	181	Ma sœur.	257
Le dix-cors.	184	Les ruines	258
Les impôts (1851).	186	La mère Godichon	260

Monsieur de la Chance.	263	A propos d'annexion (1860).	333
La fille de l'Amour.	265	M'aimez-vous ?	335
Lettre d'un étudiant à nne étudiante.	266	Le mandarin	337
Réponse de l'étudiante à l'é- tudiant.	269	Elle !	339
Ma voisine	272	Une histoire de voleur	341
Le vallon de la jeunesse.	273	La promenade	344
La vie moderne.	275	La bruyère	345
Le pot de vin.	277	La ferme de Beauvoir.	347
L'aimable voleur	279	Le vent qui pleure	348
Les heureux voyageurs	282	Florimond l'enjôleur	350
La vigne vendangée.	284	La mère François?	352
Le cigare.	286	Consolation.	354
Les lamentations d'un réver- bère, ou le gaz à l'Institut.	288	La mouche de M. Letortu.	355
La confiance.	290	Un regard.	357
La chanson de Gros-Pierre.	291	La névralgie.	359
Les pêcheuses du Loiret.	293	Le bonhomme Séraphin.	360
Le puits de Pontkerlo.	295	Le mari de madame Victoire.	362
Les projets de jeunesse	297	Lorsque j'aimais.	365
Le sultan.	298	L'alcyon	366
La cuisine du château.	300	Simple projet.	368
Chanson napolitaine.	302	Adieux à un ami.	369
La bûche de Noël	304	Causerie d'oiseaux.	372
Macadam.	306	Le Bonheur et l'Amour.	374
Le pays natal.	309	A vos amours.	375
La lecture du roman.	311	L'histoire du général	377
Le nid abandonné	313	Supposition.	380
L'histoire de mon chien.	315	La maison blanche.	382
Libre ! (1860).	317	Pudica	384
Mon ami Bernique.	318	Trop tard.	385
Nuit d'été.	321	Carcassonne.	388
Mon oncle Gaspard.	322	Le prince indien	389
L'attente	325	Fleurs, fruits et légumes.	393
L'oubli.	326	Le ruisseau.	394
Le roi boiteux	328	Une expiation.	397
L'improvisateur de Sorrente.	329	Quinze avril	399
Les côtes d'Angleterre	331	Éloge de la vie	402
		Vive Margot !	404
		Le pommier.	406
		La dame au pastel	407

Ma maison	409	Les malheureux	450
La chevrette	411	Le cocher des grèves	451
Saint Mathieu de la Drôme.	413	Les chaussettes	454
Les bosses de Gros-Jean	415	Les deux ombres	456
Le 29 février	417	La complainte du grand Prus-	
Le froid à Paris	419	sien (1866)	458
Conseil à Marie	421	Tu ne comprends pas	461
Les pêches de vigne (1867).	423	Catherine	462
L'étamine	424	La glorieuse	464
La retraite	426	Chant d'amour	465
L'aiguilleur	428	L'oiseau en cage	466
Le livre favori	430	Blonde et brune	467
L'estomac	432	Le constructeur	469
Le portrait de Toinon	434	Montagne et vallée	471
Le rendez-vous	438	La demoiselle du château	473
Cheveux noirs et blancs	440	Anacharsis en France	475
Thomas et moi	442	Le barbillon et le brochet	477
Demain	444	Jours perdus	479
Le fantassin	446	Venise reine	480
Le cavalier	448	Mon ministère	482

NOUVELLES CHANSONS.

Les deux Madeleines	485	Au bois de Boulogne	512
Le château du fou	487	L'osmanomanie	514
Le boute-en-train	489	Les nouveaux boulevards	516
Double rencontre	491	Le cœur volant	518
Parisien et provincial	493	Le vœu de Rochefort	520
Jalousie	497	L'aïeule	522
Le bon oncle	499	Pax Domini	524
Le boulanger de Gonesse	500	Adieu	526
Sarah la grise	503	Le roi de la fève	528
Le tour du monde	505	Le cousin Charles	531
Le mur	507	Ronde des crevés	533
Le petit roi	509	Double zéro	536

TABLE.

587

Le peintre des rois.	539	Le veau.	557
Profession de foi pouvant ser-		L'anniversaire de l'ouvrier .	559
vir à plus d'un candidat		La grande classe (1870). . .	561
(1869).	541	Le bois de la Villegonthier.	565
La branche mère.	543	L'homme au miroir.	566
Le bourgeois de Bohême. .	544	Les deux Arcadiens.	570
Devoir c'est avoir.	547	Rome future	573
Un été	549	Saint Frusquin	576
Le vin du Rhin.	552	Le train des maris.	579
Dame Sottise.	554		

FIN DE LA TABLE.

